L'ONANISME

DISSERTATION

SUR LES

MALADIES PRODUITES PAR LA MASTURBATION

Par TISSOT,

Professeur de médecine clinique de l'Université de Pavie,
Membre de la Société royale de Londres, de l'Académie médico-physique de Bale
et de la Société économique de Berne, etc.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE, ENTIÈREMENT REFONDUE, AUGMENTÉE

DES TRAVAUX DES MÉDECINS MODERNES,

et suivie du poëme intitulé :

ONAN, OU LE TOMBEAU DU MONT-CINDRE,

Par Marc-Antoine PETIT, de Lyon.

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE.

1856

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Depuis la première traduction française de l'*Onanisme*, publiée à Louvain en 1760, ce livre a été réimprimé un très grand nombre de fois sans aucun changement, et a été vendu à plus de *cent mille exemplaires*. Une nouvelle édition, publiée en 1856, ne pouvait être une réimpression textuelle. Nous avons cru être utile aux lecteurs en corrigeant le vieux style français, en donnant à certains remèdes leur signification moderne, et en mettant à leur place naturelle plusieurs articles qui en étaient trop éloignés. De plus, nous avons ajouté les chapitres suivants :

1° Tableau de l'onanisme, tiré des ouvrages des médecins modernes.

2° Observations communiquées par les médecins modernes.

3° Opinion des médecins modernes sur les pollutions et les pertes séminales.

4° Opinion des médecins modernes sur l'onanisme chez les femmes et les enfants.

5° Tableau d'un sujet livré à l'onanisme, et des signes qui peuvent faire reconnaître ce vice chez les personnes qui en sont atteintes.

6° Traitement des accidents et des maux causés par l'onanisme.

Enfin nous avons complété notre édition par la réimpression d'*Onan, ou le Tombeau du Mont-Cindre*, par Marc-Antoine Petit, ancien chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon. Ce poëme est sagement écrit, plein d'images touchantes et de sentiments vertueux. Son but est louable et le sujet intéressant, puisqu'il tend à inspirer l'horreur et l'effroi d'un vice honteux et funeste. L'auteur sait constamment intéresser le cœur sans alarmer la pudeur.

G. B.

TABLE DES MATIÈRES.

NOTICE SUR TISSOT.

S.-A.-D. Tissot, le plus populaire des médecins célèbres de la Suisse, naquit à Lausanne, dans le comté de Berne, le 6 mars 1728. Son père, homme très distingué par sa naissance et par sa science, se chargea d'abord de sa première éducation; puis, il l'envoya à Berne pour lui faire étudier la littérature grecque et latine. Lorsque ses humanités furent terminées, il se rendit en France auprès d'un de ses oncles qui occupait alors un rang distingué dans l'enseignement; et, d'après ses conseils, il se fit inscrire comme étudiant sur les registres de la Faculté de Montpellier. Il avait alors dix-huit ans à peine, et déjà on le citait parmi les sujets les plus distingués et les plus capables.

Enfin, après trois années laborieusement employées sous la direction des maîtres les plus célèbres et des praticiens les plus consommés, il obtint avec éclat le bonnet de docteur, et il retourna dans sa patrie, où, malgré les devoirs imposés par une clientèle de plus

en plus étendue, il sut toujours se tenir au courant des progrès de la haute science. Il acquit tant de réputation dans son art, que son nom, déjà célèbre en Suisse, devint bientôt européen! On accourut de toutes parts à ses cours et à ses consultations; on lui offrit les emplois les plus honorables dans plusieurs universités célèbres; on l'appela même dans le palais des rois; mais, modeste par caractère, philosophe par état et sage par habitude, il se contenta pendant longtemps de la gloire et de la fortune qui l'environnaient, et il ne voulut d'autre emploi que celui de professeur de médecine qu'il occupait au collége de Lausanne.

Pourtant, vaincu par les pressantes et honorables instances de l'empereur Joseph II, il accepta, en 1780, la chaire de médecine clinique de l'université de Pavie, et il succéda ainsi à Borsieri, que l'archiduc Ferdinand venait de rappeler à Milan.

Pendant son professorat, une épidémie meurtrière éclata sur Pavie; on vit alors les médecins se diviser, selon leur trop constante habitude, sur le mode de traitement à employer dans cette terrible circonstance, et le mal ne fit, bien entendu, qu'empirer au milieu de toutes ces hésitations déplorables. Dans cet état de choses, un homme de sens et de résolution, le comte Firmian, gouverneur général du duché, se vit forcé de prendre sans retard un grand parti. Il ordonna à

tous les médecins de se conformer aux instructions de Tissot, et cette énergique résolution sauva la ville.

En effet, sous cette conspiration des efforts, et grâce à cette unité de système, l'épidémie perdit de jour en jour de son intensité, et bientôt le fléau disparut complétement. Ce fut alors que les étudiants, qui savent toujours, par la chaleur et la raison du cœur, applaudir à temps à tout ce qui est juste et vrai, eurent l'idée de célébrer par des fêtes le triomphe de Tissot, et pour donner par anticipation une sorte d'immortalité à leur illustre maître, ils gravèrent sur le marbre et firent placer sur le portique de l'école une inscription qui commençait par ces mots : *Immortali præceptori*.

Quelque temps après, Tissot, dont les habitudes simples et modestes cadraient mal avec les obligations magistrales de la chaire, donna, au regret de tous, sa démission de professeur, et il fut remplacé par J.-G. Frank, devenu fameux par son esprit et son immense érudition.

Tissot usa de sa liberté pour visiter l'Italie. Partout on vint à lui, partout il reçut le prix de sa grande et légitime réputation. On raconte à ce sujet que Pie VI lui fit exprimer le désir qu'il avait de le connaître, et que, s'étant rendu avec empressement à cette noble invitation, il fut l'objet des attentions les plus honorables et les plus délicates de la part de Sa Sainteté.

Elle l'affranchit, comme protestant, du cérémonial ordinairement exigé dans les présentations, et après s'être longtemps entretenue avec lui, elle lui fit don de la collection entière des médailles d'or frappées sous son pontificat.

Peu de temps après, Tissot se retira aux environs de Lausanne, dans une modeste retraite qu'il avait acquise sur ses économies, et il s'y livra exclusivement au culte des lettres et à l'éducation médicale d'un neveu, Clément-Joseph Tissot, qui, sous les auspices de Tronchin, son ami, fut nommé en 1787 médecin-adjoint de la maison d'Orléans et devint ensuite inspecteur des hôpitaux des armées des Alpes, de Rhin-et-Moselle, et chirurgien en chef des armées de Sambre-et-Meuse, d'Allemagne, de Mayence et des Grisons.

Enfin, célibataire regrettant, et peut-être aussi un peu trop isolé de ceux qu'il avait aimés, Tissot mourut en 1797, dans son pays natal, après une indisposition de quelques jours, qui l'enleva au monde savant à l'âge encore vert de soixante-neuf ans.

Comme tous les hommes des temps philosophiques et littéraires qui ont voulu conquérir une légitime et durable réputation, Tissot a beaucoup écrit. Il a publié seize ouvrages dans l'espace de vingt-cinq ans. Je citerai parmi les plus remarquables : sa dissertation sur la *fièvre bilieuse*, l'*Onanisme*, l'*Avis aux gens*

de lettres, l'*Essai sur les maladies des gens du monde;* ses traités sur les *nerfs*, l'*épilepsie*, la *gymnastique*, etc , et enfin l'*Avis au peuple*, qui a été traduit en sept langues différentes, et dont on compte au moins trente éditions.

Mais, disons-le bien, si Tissot fut un savant, un philosophe, un érudit, ce fut surtout un philanthrope et un praticien très consulté. A ce titre, il fut plus qu'un autre à même de mesurer l'abîme toujours ouvert devant ceux qui se livrent au vice abominable de l'onanisme, et, frappé, ému, désolé de tous les ravages produits par ce hideux commerce, il crut pouvoir en conjurer les fatales épreuves et les conséquences terribles en écrivant pour les masses un livre capable de leur inoculer la crainte salutaire de ce mal horrible qui *tue le corps et dégrade l'esprit*, et alors il composa dans ce but l'ouvrage que nous rééditons aujourd'hui, et qui a obtenu sous sa première forme les honneurs de douze éditions. Cet ouvrage et l'*Avis au peuple* constituent sans contredit les meilleurs titres de Tissot aux hommages des savants et à la reconnaissance de l'humanité.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

J'ai abordé dans eet ouvrage un sujet bien périlleux, mais j'ose assurer que je n'ai négligé aueune préeaution pour lui donner toute la bienséanee dans les termes dont il était susceptible. Il y a des éeueils inséparables de la matière, comment les éviter? Fallait-il se taire sur des objets aussi importants? Non, sans doute. Les auteurs saerés, les Pères de l'Église, qui presque tous écrivaient en langues vivantes, n'ont pas cru devoir garder le silenee sur les crimes obscènes, parce qu'on ne pouvait pas les désigner sans mots. J'ai eru devoir suivre leur exemple; et j'oserai dire, avee saint Augustin : « Si ee que j'ai éerit seandalise quelque personne impudique, qu'elle aecuse plutôt sa turpitude que les paroles dont j'ai été obligé de me servir pour expliquer ma pensée

sur la génération des hommes. » J'espère que le lecteur pudique et sage me pardonnera aisément les expressions que j'ai été obligé d'employer. J'ajouterai à ce que dit ce saint homme, que j'espère mériter la reconnaissance et l'approbation des gens vertueux et éclairés qui connaissent toute la portée du mal, et qui loueront, sinon mes succès, au moins mon entreprise.

Je me suis proposé d'écrire sur les *maladies produites par l'onanisme*, et non pas sur le crime de l'onanisme, pensant que c'est assez en prouver le crime que de démontrer qu'il est un acte de suicide ! Quand on connaît les hommes, on se persuade aisément qu'il est plus aisé de les détourner du vice par la crainte d'un mal inévitable, que par des raisonnements fondés sur des principes dont on n'a pas assez pris soin de leur inculquer toute la vérité. Je me suis appliqué ce qu'un grand esprit de notre siècle fait dire à un religieux : « On nous fait entreprendre de prouver l'utilité de la prière à un homme qui ne croit pas en Dieu ; la nécessité du jeûne à un autre qui a nié toute sa vie l'immor-

talité de l'âme : l'entreprise est laborieuse et les rieurs ne sont pas pour nous ». Marphurius doutait de tout, Sganarelle lui donna des coups de bâton, et il crut.

Ces Zoïles de la société et de la littérature, qui ne font rien et qui blâment tout ce qu'on fait, oseront dire que cet ouvrage est plus propre à répandre le mal qu'à l'arrêter, et qu'il le fera connaître à ceux qui l'ignorent. Je ne leur répondrai point ; on s'avilit en leur répondant. Mais il est des âmes faibles, quoique vertueuses, sur lesquelles ces discours pourraient faire impression ; je leur dois cette réflexion générale, c'est que mon livre est, à cet égard-là, dans le cas de tous les livres de morale : il faut les interdire tous, si c'est multiplier un vice que d'en montrer les dangers. Les livres saints, ceux des Pères de l'Église, ceux des casuistes, doivent tous être prohibés avant le mien. Mais, disons-le bien, il est à souhaiter, au contraire, qu'il devienne familier aux personnes appelées à diriger l'éducation ; il leur servira à démêler de bonne heure cette détestable habitude, et les mettra à même de prendre les précautions

qu'elles jugeront nécessaires pour en prévenir les suites.

Cet ouvrage n'a rien de commun avec l'*Onania anglais* que le sujet; et, à deux pages et demie près que j'en ai tirées, cette rapsodie ne m'a fourni aucun secours.

Les additions augmenteront cette nouvelle édition presque d'un tiers, et je souhaite qu'elles soient accueillies favorablement par les personnes qui sont en état d'en juger.

En écrivant, il y a quelques années sur l'inoculation, je me suis proposé de propager la méthode la plus propre à arrêter les ravages d'une maladie meurtrière, et j'ai la satisfaction d'avoir opéré au moins quelque bien. En composant cet ouvrage, j'ai cru pouvoir arrêter les progrès d'une corruption plus ravageante peut-être que la petite vérole, et d'autant plus à craindre que, travaillant dans l'ombre du mystère, elle mine sourdement, sans même que ceux qui sont ses victimes se doutent de sa malignité. Il était important de la faire connaître, et j'ai naturellement plusieurs raisons de croire que j'ai eu le bonheur d'être utile; que les yeux de la

jeunesse se dessillent, et elle apprendra peu à peu à connaître le danger en même temps que le mal. Ce serait un des plus sûrs moyens de prévenir cette décadence dont on se plaint dans la nature humaine, et peut-être de lui rendre, dans quelques générations, la force qu'avaient nos aïeux et que nous ne connaissons plus qu'historiquement ou par les monuments qui nous en restent.

Veuille, celui qui peut tout, répandre sur mes vues cette bénédiction sans laquelle nos faibles travaux ne peuvent rien. Paul plante, Apollon arrose, c'est Dieu qui donne l'accroissement.

INTRODUCTION.

Notre corps perd continuellement, et si nous ne pouvions pas réparer nos pertes, nous tomberions bientôt dans une faiblesse mortelle. Cette réparation se fait par les aliments; mais les aliments doivent subir dans notre corps différentes préparations que l'on comprend sous le nom de *nutrition*. Dès qu'elle ne se fait pas, ou qu'elle se fait mal, tous les aliments deviennent inutiles et n'empêchent pas qu'on ne tombe dans tous les maux que l'épuisement entraîne. De toutes les causes qui empêchent la nutrition, il n'y en a peut-être point de plus communes que les évacuations trop abondantes.

Telle est la fabrique de notre machine, et en général des machines animales, que, pour que les aliments acquièrent ce degré de préparation nécessaire pour réparer le corps, il faut qu'il reste une certaine quantité d'humeurs déjà

travaillées, naturalisées, si l'on veut me permettre ce terme. Si cette condition manque, la digestion et la coction des aliments restent imparfaites, et d'autant plus imparfaites que l'humeur qui manque est plus travaillée et d'une plus grande importance.

Une nourrice robuste qu'on tuerait en lui tirant quelques livres de sang dans vingt-quatre heures, peut fournir la même quantité de lait à son enfant quatre ou cinq cents jours de suite sans en être sensiblement incommodée, parce que le lait est de toutes les humeurs la moins travaillée; c'est une humeur qui est presque encore étrangère, au lieu que le sang est une humeur essentielle. Il en est une autre, la liqueur séminale, qui influe si fort sur les forces du corps et sur la perfection des digestions qui les réparent, que les médecins de tous les siècles ont cru unanimement que la perte d'une once de cette humeur affaiblissait plus que celle de quarante onces de sang. On peut se faire une idée de son importance, en observant les effets qu'elle opère dès qu'elle commence à se former; la voix, la physionomie, les traits du visage

changent, la barbe paraît; tout le corps prend souvent un autre air, parce que les muscles acquièrent une grosseur et une fermeté qui forment une différence sensible entre le corps d'un adulte et celui d'un jeune homme qui n'a pas encore dépassé la puberté. On empêche tous ces développements en emportant l'organe qui sert à la séparation de la liqueur qui les produit; et des observations vraies prouvent que l'amputation des testicules dans l'âge de la virilité a procuré la chute de la barbe et le retour d'une voix enfantine. Peut-on douter, après cela, de la force de son action sur tous les corps, et ne pas sentir, par là même, combien de maux doit procurer la profusion d'une humeur si précieuse? Sa destination détermine le seul moyen légitime de l'évacuer. Les maladies en procurent quelquefois l'écoulement. Elle peut se perdre involontairement dans des songes lascifs. L'auteur de la *Genèse* nous a laissé l'histoire du crime d'Onan, sans doute pour nous transmettre celle de son châtiment; et nous apprenons par Galien que Diogène se souilla en commettant le même crime.

Si les dangereuses suites de la perte trop abondante de cette humeur ne dépendaient que de la quantité, ou étaient les mêmes à quantité égale, il importerait peu, relativement au physique, que cette évacuation se fît de l'une ou de l'autre des façons que je viens d'indiquer. Mais la forme fait ici autant que le fond, qu'on me permette encore cette expression, mon sujet autorise les licences de cette espèce. Une quantité trop considérable de semence perdue dans les voies de la nature jette dans des maux très fâcheux, mais qui le sont bien davantage quand la même quantité a été dissipée par des moyens contre nature. Les accidents que ceux qui s'épuisent dans un commerce naturel éprouvent sont terribles, ceux que l'onanisme entraîne le sont bien plus. Ces derniers font l'objet de cet ouvrage, mais la liaison intime qu'ils ont avec les premiers m'a empêché d'en séparer le tableau.

L'ONANISME.

PREMIÈRE PARTIE.

EXPOSITION GÉNÉRALE.

CHAPITRE PREMIER.

HISTORIQUE ET TABLEAU DES SYMPTÔMES.

Il est difficile de fixer l'époque à laquelle l'onanisme a pris naissance; on sait seulement qu'il remonte à l'antiquité la plus reculée, car les livres saints nous apprennent qu'Onan, le petit-fils de Jacob, avait été initié très jeune à ce vice funeste auquel il devait plus tard donner son nom (*onanisme*), et aux excès duquel il succomba misérablement.

Cette habitude funeste éteint à la fois toutes les sources du vrai bonheur et porte souvent la mort au foyer le plus ardent de la vie. Solitaire et mystérieuse, elle exerce ses ravages dans toutes les

2.

classes de la société, et particulièrement parmi les jeunes gens de l'un et l'autre sexe. Elle imprime un caractère dangereux aux affections les plus légères, et l'on voit tous les jours de jeunes sujets accablés d'infirmités, réduits à la fleur de l'âge à végéter dans une vieillesse précoce pour avoir abusé de plaisirs défendus. Le mal, en arrêtant leur accroissement, a détruit chez eux la force et la beauté, et, semblable sous ce rapport à un ulcère cancéreux, il ronge quelquefois jusqu'au germe des générations futures.

§ Ier. — Tableau tiré des ouvrages des médecins anciens.

Hippocrate, le plus ancien et le plus exact des observateurs, a décrit les maux produits par l'abus des plaisirs de l'amour sous le nom de *Consomption dorsale.* Cette maladie naît, dit-il, de la moelle de l'épine du dos. Elle attaque les jeunes mariés ou les libidineux. Ils n'ont pas de fièvre, et, quoiqu'ils mangent bien, ils maigrissent et se consument. Ils croient sentir des fourmis descendre de la tête le long de l'épine. Toutes les fois qu'ils vont à la selle ou qu'ils urinent, ils perdent abondamment une liqueur séminale très liquide; ils

sont inhabiles à la génération, ils sont souvent occupés de l'acte vénérien dans leurs songes. Les promenades, surtout dans les routes pénibles, les essoufflent, les affaiblissent, leur procurent des pesanteurs de tête et des bruits d'oreille; enfin une fièvre aiguë (*libiria*) termine leurs jours.

Quelques médecins ont attribué à la même cause, et ont appelé *seconde consomption dorsale* d'Hippocrate, une maladie qu'il décrit ailleurs et qui a quelque rapport avec cette première. Mais la conservation des forces, qu'il spécifie particulièrement, me paraît une preuve convaincante que cette maladie ne dépend point de la même cause que la première. Elle paraît plutôt être une affection rhumatismale.

Ces plaisirs, dit Celse dans son excellent livre sur la *Conservation de la santé*, nuisent toujours aux personnes faibles, et leur fréquent usage affaiblit les forces.

On ne peut rien voir de plus effrayant que le tableau qu'Arétée nous a laissé des maux produits par une trop grande évacuation de semence. Les jeunes gens, dit-il, prennent et l'air et les infirmités des vieillards; ils deviennent pâles, efféminés, engourdis, paresseux, lâches, stupides, et même imbéciles; leurs corps se courbent, leurs jambes

ne peuvent plus les porter ; ils ont un dégoût général, ils sont inhabiles à tout; plusieurs tombent dans la paralysie. Dans un autre endroit, il met les plaisirs de l'amour dans le nombre des six causes qui produisent la paralysie.

Galien a vu la même cause occasionner des maladies du cerveau et des nerfs, et détruire les forces, et il rapporte ailleurs qu'un homme, qui n'était pas tout à fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il paya le tribut conjugal à sa femme.

Pline le naturaliste nous apprend que Cornelius Callus, ancien préteur, et Titus Éthérius, chevalier romain, moururent dans l'acte même du coït.

L'estomac se dérange, dit Aétius, tout le corps s'affaiblit; on tombe dans la pâleur, la maigreur, le dessèchement, et les yeux se cavent.

Ces témoignages des anciens les plus respectables sont confirmés par ceux d'une foule de modernes. Sanctorius, qui a examiné avec soin toutes les causes qui agissent sur nos corps, a observé que celle-ci affaiblissait l'estomac, ruinait les digestions, empêchait l'insensible transpiration dont les dérangements ont des suites si fâcheuses, produisait des chaleurs de foie et des reins, disposait aux concrétions calculaires, diminuait la chaleur natu-

relle, et entraînait ordinairement la perte ou l'affaiblissement de la vue.

Lomnius, dans les beaux *Commentaires* sur les passages de Celse, appuie le témoignage de son auteur par ses propres observations. Les émissions fréquentes de semence relâchent, dessèchent, affaiblissent, énervent et produisent une foule de maux : des apoplexies, des léthargies, des épilepsies, des assoupissements, des pertes de vue, des tremblements, des paralysies, des spasmes, et toutes les espèces de gouttes les plus douloureuses.

On ne lit point sans horreur la description que nous a laissée Tulpius, ce célèbre bourgmestre et médecin d'Amsterdam. Non-seulement, dit-il, la moelle de l'épine maigrit, mais tout le corps et l'esprit languissent également; l'homme périt misérablement. Samuel Vespertius fut attaqué d'une fluxion d'une humeur excessivement âcre, qui se jeta d'abord sur le derrière de la tête, sur la nuque; elle passa de là sur l'épine, les lombes, les flancs et l'articulation de la cuisse, et fit souffrir à ce malheureux des douleurs si vives, qu'il devint tout à fait défiguré et tomba dans une petite fièvre qui le consumait, mais pas assez vite à son gré, et son état était tel qu'il invoqua plus d'une fois la

mort avant qu'elle vînt l'arracher à ses maux.

Blanchard a vu des gonorrhées simples, des consomptions, des hydropisies, qui dépendaient de cette cause; et Muys a vu un homme encore d'un bon âge attaqué d'une gangrène spontanée du pied, qu'il attribua à des excès vénériens.

Les *Mémoires des curieux de la nature* parlent d'une perte de vue; l'observation mérite d'être rapportée en entier. On ignore, dit l'auteur, quelle sympathie les testicules ont avec tout le corps, mais surtout avec les yeux. Salmuth a vu un savant hypochondriaque devenu fou, et un autre homme se dessécher si prodigieusement le cerveau, qu'on l'entendait vaciller dans le crâne, l'un et l'autre pour s'être livrés à des excès du même genre. J'ai vu moi-même un homme de cinquante-neuf ans qui, trois semaines après avoir épousé une jeune femme, tomba tout à coup dans l'aveuglement et mourut au bout de quatre mois.

La trop grande dissipation des esprits animaux affaiblit l'estomac, ôte l'appétit, et la nutrition n'ayant plus lieu, le mouvement du cœur s'affaiblit; toutes les parties languissent, on tombe même dans l'épilepsie. Nous ignorons, il est vrai, si les esprits animaux et la liqueur génitale sont la

même chose; mais l'observation nous a appris, comme on le verra plus loin, que ces deux fluides ont une très grande analogie, et que la perte de l'un ou de l'autre produit les mêmes maux. Hoffmann a vu les plus fâcheux accidents suivre la dissipation de la semence. Après de longues pollutions nocturnes, dit-il, non-seulement les forces se perdent, le corps maigrit, le visage pâlit, mais de plus la mémoire s'affaiblit, une sensation continuelle de froid saisit tous les membres; la vue s'obscurcit, la voix devient rauque, tout le corps se détruit peu à peu. Le sommeil, troublé par des rêves inquiétants, ne repose pas, et l'on éprouve des douleurs semblables à celles que l'on ressent après qu'on a été meurtri par des coups.

Dans une consultation pour un jeune homme qui, entre autres maux, s'était attiré une faiblesse totale des yeux, Boerhaave répète qu'il a vu plusieurs exemples de gens qui, même dans l'âge fait, c'est-à-dire quand le corps jouit de toutes ses forces, s'étaient attirés non-seulement des rougeurs et des douleurs extrêmement vives dans les yeux, mais encore une si grande faiblesse de vue, qu'ils ne pouvaient lire, ni écrire quoi que ce soit. J'ai même vu, ajoute-t-il, deux gouttes sereines produites par cette cause. On verra avec intérêt

l'histoire même de la maladie qui donna lieu à cette consultation.

Un jeune homme s'étant livré à l'onanisme à l'âge de quinze ans, et l'ayant exercé très fréquemment jusqu'à vingt-trois ans, tomba pendant cette période dans une si grande faiblesse de tête et des yeux, que souvent ces derniers étaient saisis de violents spasmes dans le temps de l'émission de la semence. Dès qu'il voulait lire quelque chose, il éprouvait un étourdissement semblable à celui de l'ivresse; la pupille se dilata extraordinairement, il souffrait dans l'œil des douleurs excessives; les paupières étaient très pesantes, elles se collaient toutes les nuits; ses yeux étaient toujours baignés de larmes, et il s'amassait dans les deux coins, qui étaient très douloureux, beaucoup d'une matière blanchâtre. Quoiqu'il mangeât avec plaisir, il était réduit à une extrême maigreur, et dès qu'il avait mangé, il tombait dans une espèce d'ivresse.

Le même auteur nous a conservé une autre observation dont il avait été témoin oculaire, et que je crois devoir placer ici. Un jeune homme de dix-huit ans, qui s'était livré fréquemment à une servante, tomba tout à coup en faiblesse avec un tremblement général de tous les membres, et le visage rouge et le pouls très faible. On le tira de

cet état au bout d'une heure, mais il resta dans une langueur générale. Le même accès revenait très fréquemment avec une très forte angoisse, et lui procura, au bout de huit jours, une contraction et une tumeur au bras droit avec une douleur au coude qui redoublait toujours avec l'accès. Le mal alla pendant longtemps en augmentant, malgré beaucoup de remèdes; pourtant Hoffmann parvint à le guérir.

Boerhaave peint ces maladies avec cette force et cette précision qui caractérisent tous ses tableaux. La trop grande perte de semence produit la lassitude, la débilité, l'immobilité, des convulsions, la maigreur, le desséchement, des douleurs dans les membranes du cerveau; émousse les sens et surtout la vue, donne lieu à la consomption dorsale, à l'indolence et à diverses maladies qui ont de la liaison avec celles-là.

Les observations que ce grand homme communiquait à ses auditeurs en leur expliquant cet aphorisme, et qui portent sur les différents moyens d'évacuation, ne doivent pas être omises. J'ai vu un malade dont la maladie commença par une lassitude et une faiblesse dans le corps, surtout vers les lombes. Elle fut accompagnée du jeu des tendons, de spasmes périodiques et de la mai-

greur, de manière à détruire tout le corps. Il sentait aussi de la douleur dans les membranes même du cerveau, douleurs que les malades nomment ardeur sèche qui brûle continuellement en dedans les parties les plus nobles.

J'ai vu aussi un jeune homme attaqué de la consomption dorsale. Il était d'une fort jolie figure ; et bien qu'on l'eût souvent averti de ne point trop se livrer aux plaisirs, il s'y livra néanmoins, et il devint si difforme avant la mort, que cette grosseur charnue qui paraissait au-dessus des apophyses épineuses des lombes s'était entièrement affaissée. Le cerveau, même dans ce cas, paraît être consumé. En effet, les malades deviennent stupides ; ils deviennent si roides, que je n'ai point vu une si grande immobilité du corps produite par une autre cause. Les yeux même sont si hébétés, qu'ils n'ont plus la faculté de voir.

Senac peignait les dangers de l'onanisme, et annonçait aux victimes de cette infamie toutes les infirmités de la vieillesse la plus languissante à la fleur de l'âge (1).

Ludvig, en décrivant les maux qui surviennent

(1) Senac, traduction de l'*Anatomie de Heister,* avec des *Essais de physique sur l'usage des parties du corps humain*, 1724, 1 vol. in-8.

à la suite des évacuations trop abondantes, n'oublie pas la spermatique. Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe qui se livrent à la lascivité ruinent leur santé en dissipant des forces qui étaient destinées à amener leur corps à son point de plus grande vigueur, et enfin ils tombent dans la consomption.

De Gotter donne un détail des accidents les plus tristes dépendant de cette cause; mais il serait trop long de le copier. Je renvoie à son ouvrage même tous ceux qui entendent la langue dont il s'est servi.

Après avoir rapporté la description de la consomption dorsale d'Hippocrate, telle qu'on l'a lue plus haut, Van-Swiéten ajoute : « J'ai vu tous ces accidents et plusieurs autres dans les malheureux qui s'étaient livrés à de honteuses pollutions. J'ai employé inutilement pendant trois ans tous les secours de la médecine pour un jeune homme qui s'était attiré par cette infâme manœuvre des douleurs vagues étonnantes et générales, avec une sensation tantôt de chaleur, et tantôt de froid, très incommode partout, mais surtout aux lombes. Dans la suite, ces douleurs ayant un peu diminué, il sentait un si grand froid dans les cuisses et dans les jambes, quoique au tact ces parties pa-

russent conserver leur chaleur naturelle, qu'il se chauffait continuellement auprès du feu, même pendant les plus grandes chaleurs de l'été. Je remarquai surtout, pendant tout ce temps, un mouvement continuel de rotation des testicules dans le scrotum, et le malade éprouvait dans les lombes la sensation d'un mouvement semblable qui lui était très à charge. »

Kloekot, dans un très bon ouvrage sur les *Maladies de l'esprit* qui dépendent du corps, confirme par ses observations celles que l'on vient de lire. « Une trop grande dissipation de semence affaiblit le ressort de toutes les parties solides; de là naissent la faiblesse, la paresse, l'inertie, les phthisies, les consomptions dorsales, l'engourdissement et la dépravation des sens, la stupidité, la folie, les évanouissements, les convulsions. »

Hoffmann avait déjà remarqué que les jeunes gens qui se livrent à l'onanisme perdaient peu à peu toutes les facultés de leur âme, surtout la mémoire, et devenaient tout à fait inhabiles à l'étude.

Levis décrit tous ces maux. Je ne transcrirai ici de son ouvrage que ce qui a rapport à ceux de l'âme. « La plus noire mélancolie, l'indifférence, ou même l'aversion pour tous les plaisirs, l'im-

possibilité de prendre part à ce qui fait le sujet de la conversation des compagnies dans lesquelles ils se trouvent sans y être, le sentiment de leur propre misère, le désespoir d'en être les artisans volontaires, la nécessité de renoncer au bonheur du mariage, *sont les idées bourrelantes* qui contraignent ces malheureux à se séparer du monde, fort heureux si elles ne les portent pas à terminer eux-mêmes leur carrière déplorable. »

De nouvelles observations confirmeront plus bas la vérité de cet effrayant tableau. Celui qu'a fait Storck, dans le bel ouvrage qu'il a publié sur l'*Histoire et le traitement des maladies*, n'est pas moins terrible. Mais je renvoie à l'ouvrage même (dont aucun médecin ne peut se passer) ceux qui voudront le voir.

§ II. — Tableau de l'onanisme, tiré des ouvrages des médecins modernes.

Parmi les auteurs qui se sont le plus occupés de l'onanisme, et qui ont écrit *ex professo* sur cette matière, on cite particulièrement Fournier, Deslandes, Doussin-Dubreuil et Teraube. D'autres savants, tels que MM. Georget, Bégin, Sandras, Lallemand, Wichmann et Kaula, ont été amenés aussi

par la nature de leurs travaux, à aborder plus ou moins directement ce sujet délicat. Nous avons donc cru devoir enrichir ce volume de leurs lumières, et dans ce but nous avons composé ce chapitre, qui présente en quelque sorte le résumé de leurs tableaux.

C'est, dit Fournier (1), particulièrement sur le système nerveux et l'appareil digestif que les excès de l'onanisme concentrent leur action principale ; l'expérience prouve en effet que c'est à la lésion de ces deux ordres d'organes que doivent être rapportées la plupart des maladies nombreuses qui sont les résultats de cette funeste habitude, et la pathologie vient éclairer et confirmer tous les jours les conséquences déduites de l'observation physiologique.

Les personnes qui abusent d'elles-mêmes éprouvent fréquemment après l'acte un affaiblissement très marqué des facultés intellectuelles ; cette faiblesse est même portée, dans certains cas, jusqu'à rendre impossible le travail le plus léger, et entraîner irrésistiblement au sommeil. D'abord elle se dissipe après un temps très court, et les fonctions cérébrales se rétablissent dans toute leur in-

(1) *Dictionnaire des sciences médicales*, t. XXXI, p. 108.

tégrité ; mais insensiblement un temps plus long est indispensable pour obtenir ce résultat, et enfin la perte entière de l'énergie de la faculté de penser devient permanente.

Il existe des sujets chez lesquels l'exercice trop souvent répété des organes de la génération, loin de jeter le système nerveux dans une asthénie plus ou moins profonde, y détermine au contraire une irritation sympathique très considérable. Ainsi, cette cause a souvent entretenu ou développé des douleurs habituelles le long des principaux nerfs. Elle a donné naissance, chez plusieurs sujets, à une susceptibilité nerveuse extrême, et portée au point de rendre pour eux très pénible l'impression la plus légère des corps extérieurs. Enfin, l'habitude de l'onanisme a parfois déterminé l'aliénation mentale, soit passagère, soit permanente. On a vu une manie plus ou moins intense ne point reconnaître d'autre cause. Mais une des affections nerveuses qu'elle occasionne le plus souvent, c'est l'épilepsie. Il est peu de médecins qui n'aient observé des cas où elle a été produite, entretenue ou aggravée par l'habitude de cette pratique pernicieuse.

Il résulte donc de ces faits, que la même cause produit, selon les circonstances, des effets opposés,

tantôt l'affaiblissement, et tantôt l'irritation du système nerveux. Ce résultat n'étonnera pas les praticiens judicieux, attentifs et éclairés. Ils savent qu'il dépend d'une loi générale de l'économie vivante, en vertu de laquelle l'exercice trop violent ou trop longtemps continué des organes sensibles produit en eux, et dans les parties avec lesquelles ils sympathisent, ou un affaiblissement considérable, ou une exaltation très manifeste de la sensibilité nerveuse. C'est par la même loi que les excès dans les travaux de l'esprit donnent naissance soit à la diminution de l'activité cérébrale, soit à l'excitation trop vive de l'encéphale, qui devient alors le siége d'une congestion plus ou moins considérable. Il en est absolument de même pour les organes des sens : leur action continuée trop longtemps, tantôt en émousse la susceptibilité et les rend presque insensibles à l'action des corps extérieurs, tantôt, au contraire, elle y produit une irritation plus ou moins intense, qui rend leur usage douloureux, et qui donne lieu à de fausses perceptions.

Selon Deslandes (1), le plus constant des effets

(1) Deslandes, *De l'onanisme et des autres abus vénériens, considérés dans leurs rapports avec la santé*, 1835, 1 vol. in-8.

de l'onanisme est l'amaigrissement, moins marqué chez les sujets dont le régime est d'ailleurs bon, dont la constitution est lymphatique, et surtout chez ceux qui n'abusent d'eux-mêmes qu'avec une sorte de modération ; il va souvent chez d'autres jusqu'au marasme le plus hideux. L'affaiblissement marche avec la maigreur ; d'abord il ne se fait sentir qu'après la perte, mais peu à peu il se prononce et se prolonge davantage ; alors le sujet devient indolent, paresseux, lent dans son allure, s'essoufflant et se fatiguant au moindre exercice. La pâleur du visage, la teinte violacée des paupières, la faiblesse du pouls et généralement de tous les mouvements organiques, montrent que l'appareil musculaire n'est pas le seul qui soit frappé d'atonie : c'est pour cela que l'on se sert si souvent du mot épuisement pour qualifier l'état que présentent ordinairement les onanistes.

En même temps que l'embonpoint disparaît, et que les forces diminuant, l'impressionnabilité s'accroît de plus en plus, l'onaniste devient de jour en jour plus sensible aux influences qui agissent sur lui, il s'émeut pour la moindre cause : tout pour lui, les variations atmosphériques, le boire, le manger, et à plus forte raison l'acte vénérien, est la source de sensations diverses, d'incommodités et

d'affections de toutes sortes. Ce sont des palpitations, de l'oppression, de la céphalalgie, des douleurs et des fourmillements le long de la colonne vertébrale, des engourdissements, des crampes, des lassitudes, des tremblements, des douleurs vagues dans les membres. Chez ces individus, les maladies deviennent promptement graves, ou présentent une marche et des symptômes tout à fait insolites. Cette extrême susceptibilité leur reste même après qu'ils ont abandonné l'onanisme, on la voit s'attacher à eux pendant le reste de leur existence, et en être le tourment. L'épilepsie, l'hystérie, l'hypochondrie, la chorée, doivent se développer plus aisément chez de pareils sujets; aussi tous les auteurs qui ont écrit sur ces maladies s'accordent-ils à ranger l'onanisme parmi leurs causes les plus fréquentes. Toutefois, il ne faut pas s'y tromper, ces affections à formes arrêtées ne sont pas les résultats les plus ordinaires de l'onanisme. C'est le plus souvent à produire des troubles nerveux plus ou moins bizarres, variables ou fugitifs, qu'il borne son action.

Nous en dirons autant de ses influences sur les facultés intellectuelles. Quand l'onanisme est rarement pratiqué, ces facultés n'en souffrent pas d'une manière appréciable. Souvent il ne les entraîne

dans leur progrès que par la direction vicieuse qu'il donne à l'esprit. Chez beaucoup de sujets, ces facultés, et surtout la mémoire, s'affaiblissent. Le trouble de l'intelligence peut aller, chez quelques-uns, jusqu'à constituer une véritable aliénation mentale. Ce fait, que beaucoup d'auteurs ont avoué, a été confirmé par diverses statistiques publiées dans ces derniers temps par les docteurs Holsi et Esquirol. Ce dernier auteur a remarqué que l'onanisme produit plus souvent la folie chez les hommes que chez les femmes. Ainsi, sur vingt-trois individus privés de leur raison pour cette cause, il n'y avait que trois femmes. Selon M. Falret, l'affaiblissement des facultés intellectuelles, et surtout de la mémoire, caractérise particulièrement la folie des onanistes. Esquirol signale la démence, la mélancolie, la tendance au suicide, comme le résultat de l'onanisme ; selon lui, il est une des causes de cette funeste paralysie qui complique si fréquemment ces affections.

Chez quelques onanistes l'appareil digestif est comme dans un état de surexcitation. L'appétit est insatiable, les digestions s'opèrent avec rapidité, et ces circonstances frappent d'autant plus que la maigreur va toujours croissant. Dans la plupart de ces cas, les fonctions digestives se détériorent

promptement, et les malades présentent les symptômes divers attribués à la dyspepsie, à la gastralgie, à la gastrite et à la gastro-entérite. Ces états sont particulièrement excités chez les femmes par le fluide leucorrhéique, qui, chez elles, est l'effet le plus constant de l'onanisme. Nous avons lieu de croire, d'après un grand nombre de faits, que sur vingt cas de leucorrhée, ou d'inflammation, soit aiguë, soit chronique, de la vulve ou du vagin, chez les enfants ou chez les jeunes filles, il y en a quinze ou dix-huit qui résultent de l'onanisme. Des aveux répétés nous ont aussi donné la preuve que les leucorrhées et les métrites chroniques, si fréquentes chez les femmes de nos villes, doivent le plus souvent leur origine à des excès anciens et quelquefois récents de l'onanisme. S'il était moins délicat d'adresser des questions à ce sujet, et si les femmes étaient moins intéressées à l'envelopper de mystère, on serait surpris de la part immense qui revient à l'onanisme dans la production des maladies qui leur sont spéciales. Chez les hommes, diverses affections des organes génitaux peuvent aussi provenir de cette cause. Les uns ont des flux blennorrhéiques, des espèces de gonorrhées ; d'autres sont tourmentés d'érections fréquentes et douloureuses, ou bien chez eux les érections sont incom-

plètes, et se terminent promptement par une perte de semence séreuse, et quelquefois sanguinolente. Des douleurs dans les testicules, des dilatations variqueuses du cordon, et même des déformations de l'organe ont souvent cette origine. Enfin, on conçoit qu'un commerce qui affecte et compromet de tant de manières les organes génitaux devienne si souvent la source de l'infécondité et de l'impuissance, et c'est malheureusement ce qui arrive bien souvent.

Georget (1) nous donne lui-même le tableau suivant de l'onanisme, qui, quoique rapide, a aussi sa portée. Les excès de l'onanisme, dit-il, se reconnaissent à des signes assez certains pour qu'on ne risque guère de se tromper. Les enfants de quelques années sont pâles, malingres, maigres, quoique mangeant beaucoup ; ils ont la tête souvent chaude et douloureuse, les pupilles dilatées ; le gland du garçon et la vulve de la fille sont ordinairement rouges et éraillés. Si l'on ignore la véritable cause de ces désordres, on les attribue le plus souvent à la présence des vers, et l'on médicamente en conséquence, ce qui ne fait qu'augmenter

(1) Georget, *Physiologie du système nerveux*, 1821, t. I, p. 396.

les accidents. Il survient des convulsions, l'appétit et la digestion se dérangent, et une cachexie consomptive les entraîne au tombeau. Les enfants de dix, douze ans et plus sont débiles et solitaires, les filles ont des gastralgies. Des palpitations de cœur accompagnées de gêne dans la respiration et de légers étouffements sont autant d'accidents qui éclairent d'une manière complète sur la nature du mal. Quelquefois des symptômes nerveux s'adjoignent à ceux-là. Le moral tourne aux affections tristes, les pleurs viennent facilement et sans sujet ; des syncopes, des tremblements partiels ou généraux se manifestent à la moindre contrariété, et souvent sans motif. Enfin, dans certaines circonstances la chlorose, l'hystérie, l'épilepsie, la démence, la folie stupide, et même la phthisie, naissent après un temps plus ou moins long. La menstruation s'établit difficilement, ou pas du tout, ou bien l'écoulement se supprime et ne reparaît qu'à la longue et très irrégulièrement. Les auteurs ont fait de ce symptôme une maladie qu'ils ont appelée aménorrhée ou dysménorrhée, suivant qu'il y a absence ou diminution de l'écoulement sanguin ; mais les désordres sont le plus souvent le résultat d'un état dépendant de troubles éloignés, et ils n'exigent pas de traitements particuliers, comme

l'enseignent et le répètent ces mêmes auteurs

Les excès vénériens produisent des désordres analogues chez les adultes, mais ils sont surtout très préjudiciables aux vieillards. Si ceux-ci, prenant volontiers une irritation génitale accidentelle pour de la vigueur, ne savent point se modérer, ils tombent rapidement dans un épuisement irréparable, dans la démence sénile, et succombent à des affections cérébrales. Après cinquante ans, il faut être très modéré sur les plaisirs de l'amour si l'on veut se ménager une vieillesse *exempte d'infirmités !*

§ III. — Observations communiquées par les médecins anciens.

Je ne suivrai d'autre ordre que celui des dates de réception. J'ai vu, me dit mon illustre ami Zimmermann, un homme de vingt-trois ans qui devint épileptique après s'être affaibli le corps par de fréquents excès. Toutes les fois qu'il avait des pollutions nocturnes, il tombait dans un accès d'épilepsie complet. Quand l'accès était passé, il éprouvait des douleurs très fortes aux reins et autour du coccyx. Cependant, ayant enfin cessé cette manœuvre pendant quelque temps, je le guéris des pollutions, et j'espérais le guérir de l'épilepsie, dont les accès

avaient déjà disparu. Il avait repris ses forces, l'appétit, le sommeil et une très belle couleur, après avoir ressemblé à un cadavre. Mais étant revenu à ses excès, qui étaient toujours suivis d'une attaque, il eut des accès dans les rues mêmes, et on le trouva mort un matin dans sa chambre, tombé hors de son lit, et baigné dans son sang. Qu'on me permette ici une question qui se présenta à moi quand je lus cette observation : Ceux qui se tuent d'un coup de pistolet, qui se noient volontairement ou qui s'égorgent, sont-ils plus comptables de leur mort, sont-ils plus suicides que cet homme-ci? Sans entrer dans le détail, mon ami ajoute qu'il en connaît un autre qui est dans le même cas; j'ai appris depuis qu'il avait fini de la même manière. J'ai connu, c'est M. Zimmermann qui parle, un homme d'un très beau génie et d'un savoir presque universel, à qui de fréquentes pollutions avaient fait perdre toute l'activité de son esprit, et dont le corps était exactement dans l'état de celui du malade qui consulta Boerhaave, et que je rapporterai ailleurs.

Je dois les deux faits suivants à Rast le fils, célèbre médecin de Lyon. Un jeune homme de Montpellier, étudiant en médecine, mourut par l'excès de ces sortes de débauches. L'idée de son crime

avait tellement frappé son esprit, qu'il mourut dans une espèce de désespoir, croyant voir l'enfer ouvert à ses côtés, prêt à le recevoir.

Un enfant de cette ville, âgé de six ou sept ans, instruit, je crois, par une servante, se pollua si souvent, que la fièvre lente qui survint l'enleva bientôt. Sa fureur pour cet acte était si grande, qu'on ne put l'en empêcher jusqu'aux derniers jours de sa vie. Lorsqu'on lui représentait qu'il hâtait sa mort, il se consolait en disant qu'il irait plus tôt rejoindre son père mort depuis quelques mois.

Miége, célèbre médecin de Bâle, m'a communiqué une lettre du professeur Stéhélin, nom cher aux lettres, dans laquelle j'ai trouvé plusieurs observations intéressantes et utiles. Le fils de M. X..., âgé de quinze ans, est mort à la suite de convulsions et d'une espèce d'épilepsie, dont l'origine venait uniquement de l'onanisme. Il a été traité inutilement par les médecins les plus expérimentés. Je connais aussi une jeune fille de douze ans, qui par cette détestable manœuvre s'est attiré une consomption avec vertige, une perte blanche et une incontinence d'urine.

§ IV. — Tableau tiré de l'Onania.

Depuis la publication de cet ouvrage, j'ai appris par la source la plus respectable, que l'on ne devrait pas ajouter une entière confiance aux faits de la collection anglaise, et que cette raison et quelques calomnies en avaient fait prohiber la traduction allemande dans l'empire. Ces motifs m'avaient déterminé à supprimer tout ce que j'ai tiré de cet ouvrage, mais quelques considérations m'ont engagé à le conserver, sous la modification de cet avis. La première est que quelques-unes de ces raisons ne regardent que l'édition allemande ; la seconde est que, bien qu'il puisse s'y trouver quelques faits suspects, il est cependant bien prouvé que le plus grand nombre n'est que trop vrai ; enfin, une troisième considération, c'est ce que je trouve dans la même lettre de Stéhélin. J'ai reçu, dit-il, une lettre de Maestricht, dans laquelle il me marque avoir vu un sujet qui s'était déjà attiré une consomption dorsale, qu'il traita sans succès, et qui fut guérie par les remèdes de l'*Onania*, dont le docteur Bekkers à Londres doit être l'auteur.

L'*Onania* anglais est un vrai chaos, l'ouvrage le plus indigeste qui ait paru depuis longtemps. On

ne peut lire que les observations, toutes les réflexions de l'auteur ne sont que des trivialités détestables. Donc je ne tirerai de tout cet ouvrage, qui est assez long, qu'un tableau des accidents les plus ordinaires dont les malades se plaignent. La vivacité, l'expression énergique de la douleur et du repentir, qui se trouvent dans un petit nombre de lettres, et qui ne peuvent pas se trouver dans l'extrait, ne doivent pas affaiblir l'impression d'horreur que leur lecture inspire, parce que cette impression dépend des faits, et les lecteurs m'auront l'obligation de leur épargner la lecture d'un bien plus grand nombre d'autres lettres sans tour et sans style. Je rangerai sous dix chefs les maux dont se plaignent les malades anglais, en commençant par les plus fâcheux, ceux de l'âme.

1° Toutes les facultés intellectuelles s'affaiblissent, la mémoire se perd, les idées s'obscurcissent, les malades tombent même quelquefois dans une légère démence ; ils ont sans cesse une espèce d'inquiétude intérieure, une angoisse continuelle, un reproche de leur conscience si vif, qu'ils versent souvent des larmes. Ils sont sujets à des vertiges ; tous leurs sens, mais surtout la vue et l'ouïe, s'affaiblissent; leur sommeil, s'ils peuvent dormir, est troublé par des rêves fâcheux.

2° Les forces du corps manquent entièrement ; l'accroissement de ceux qui se livrent à ces abominations, avant qu'il soit fini, est considérablement dérangé. Les uns ne dorment point du tout, les autres sont dans un assoupissement presque continuel. Presque tous deviennent hypochondriaques ou hystériques, et sont accablés de tous les accidents qui accompagnent ces fâcheuses maladies : tristesse, soupirs, larmes, palpitations, suffocations, défaillances. On en a vu cracher des matières calcaires. La toux, la fièvre lente, la consomption sont les châtiments que d'autres trouvent dans leurs propres crimes.

3° Les douleurs les plus vives sont un autre objet de plainte des malades ; l'un se plaint de la tête, l'autre de la poitrine, de l'estomac, des intestins, de douleurs rhumatismales extérieures, quelquefois d'un engourdissement douloureux dans toutes les parties du corps, dès qu'on les comprime le plus légèrement.

4° On voit non-seulement des boutons au visage, et c'est un des symptômes les plus communs, avec la dilatation extraordinaire de la pupille, mais de plus, on voit de vraies pustules suppurantes au visage, dans le nez, sur la poitrine, sur les cuisses, avec des démangeaisons cruelles de ces mêmes

parties. Un malade se plaignait même d'excroissances charnues au front.

Les organes de la génération éprouvent aussi leur part de misère dans tous ces désordres, dont ils sont la cause première. Plusieurs malades deviennent incapables de *virilité ;* chez d'autres, de véritables pertes surviennent à l'occasion du plus léger prurit, ou dans les efforts qu'ils font pour aller à la selle. Un grand nombre sont attaqués d'un écoulement habituel qui abat entièrement les forces, et dont la matière ressemble souvent à une sanie fétide ou à une mucosité sale. D'autres sont tourmentés par des priapismes douloureux. Les dysuries, les stranguries, les ardeurs d'urine, l'affaiblissement de son jet font cruellement souffrir quelques malades. Il y en a qui ont des tumeurs très douloureuses aux parties et à leurs annexes. Enfin, la stérilité est souvent le dernier stigmate de ceux qui se sont livrés longtemps à cette habitude détestable.

Les fonctions des intestins sont quelquefois dérangées, et quelques malades se plaignent de constipation opiniâtre, d'autres d'hémorrhoïdes ou d'un écoulement de matière fétide par le fondement. Cette dernière observation me rappelle le jeune homme dont parle Hoffmann, qui, après

chaque épreuve, était attaqué de la diarrhée, nouvelle cause de la perte de ses forces.

§ V. — Observations de Tissot.

Le tableau qu'offre ma première observation est terrible ; j'en fus effrayé moi-même la première fois que je vis l'infortuné qui en est le sujet. Je sentis alors, plus que je ne l'avais fait encore, la nécessité de montrer aux gens du monde, aux jeunes gens surtout, toutes les horreurs du précipice dans lequel ils se jettent volontairement.

« L. D...., horloger, avait été sage, et avait joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans. A cette époque il se livra à l'onanisme, qu'il réitérait tous les jours, souvent jusqu'à trois fois, et qui était presque toujours suivi d'une perte de connaissance et d'un mouvement convulsif dans les muscles extenseurs de la tête, qui la retiraient fortement en arrière, pendant que le cou se gonflait extraordinairement. Il ne s'était pas écoulé un an, qu'il commença à sentir une grande faiblesse après chaque acte ; cet avertissement ne fut pas suffisant pour le retirer du bourbier ; son âme affaiblie n'était plus capable de ressort, et sa chute devint chaque jour plus rapide, jusqu'à ce qu'il se trouvât

dans un état qui lui fit craindre la mort. Le mal avait déjà fait tant de progrès, qu'il ne pouvait guère être guéri, et les parties étaient devenues si irritables et si faibles, qu'il n'était plus besoin d'un nouvel acte de la part de cet infortuné pour déterminer une perte. L'irritation la plus légère procurait sur-le-champ une *demi-puissance*, qui était immédiatement suivie d'une perte séminale. Ce spasme, qu'il n'éprouvait auparavant que dans le temps de la consommation de l'acte, et qui cessait en même temps, était devenu habituel et l'attaquait souvent, sans aucune cause apparente et d'une façon si violente, que pendant tout le temps de l'accès, qui durait quelquefois quinze heures, et jamais moins de huit, il éprouvait dans toute la partie postérieure du cou des douleurs si vives, qu'il poussait souvent non pas des cris, mais des hurlements, et il lui était impossible, pendant tout ce temps-là, d'avaler rien de liquide ou de solide. Sa voix était devenue enrouée, mais je n'ai pas remarqué qu'elle le fût davantage dans le temps de l'accès. Il perdit totalement ses forces ; obligé de renoncer à sa profession, incapable de tout, accablé de misère, il languit presque sans secours pendant quelques mois, d'autant plus à plaindre qu'un reste de mémoire, qui ne tarda pas à s'évanouir, ne

servait qu'à lui rappeler sans cesse les causes de son malheur et à l'augmenter de toute l'horreur des remords. J'appris son état, je me rendis chez lui ; je trouvai moins un être vivant qu'un cadavre gisant sur la paille, maigre, pâle, sale, répandant une odeur infecte, presque incapable d'aucun mouvement. Il perdait souvent par le nez un sang pâle et aqueux ; une bave lui sortait continuellement de la bouche ; attaqué de la diarrhée, il rendait ses excréments dans son lit sans s'en apercevoir. Le flux séminal était continuel ; ses yeux, chassieux, troubles, éteints, n'avaient plus la faculté de se mouvoir ; le pouls était extrêmement petit, vite et fréquent ; la respiration très gênée ; la maigreur excessive, excepté aux pieds, qui commençaient à être œdémateux. Le désordre de l'esprit n'était pas moindre : sans idées, sans mémoire, incapable de lier deux phrases ; sans réflexions, sans inquiétude sur son sort ; sans autre sentiment que celui de la douleur, qui revenait avec tous les accès, au moins tous les trois jours. Être bien au-dessous de la brute, spectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur, on avait peine à reconnaître qu'il avait appartenu autrefois à l'espèce humaine. Je parvins facilement, à l'aide des remèdes fortifiants, à détruire ces violents accès spasmodiques, qui ne le rappelaient si

cruellement au sentiment que par les douleurs. Content de l'avoir soulagé à cet égard, je discontinuai des remèdes, qui ne pouvaient pas améliorer son état. Il mourut au bout de quelques semaines, œdémateux par tout le corps. »

Tous ceux qui se livrent à cette odieuse et criminelle habitude ne sont pas aussi cruellement punis ; mais il n'en est point qui ne s'en ressente du plus au moins. La fréquence des actes, la variété des tempéraments, plusieurs circonstances étrangères, occasionnent des différences considérables. Les maux que j'ai vus le plus souvent sont : 1° Un dérangement total de l'estomac qui s'annonce chez les uns par des pertes d'appétit ou par des appétits irréguliers ; chez d'autres, par des douleurs vives, surtout dans le temps de la digestion, par des vomissements habituels qui résistent à tous les remèdes, tant que l'on reste dans les mauvaises habitudes. 2° Un affaiblissement des organes de la respiration, d'où résultent souvent des toux sèches, presque toujours des enrouements, des faiblesses de voix, des essoufflements dès qu'on se donne un mouvement un peu violent. 3° Un relâchement total du système nerveux.

Il n'est pas nécessaire de connaître beaucoup l'économie animale pour sentir que ces trois causes

peuvent produire toutes les maladies de langueur, et l'expérience prouve qu'elles les produisent tous les jours. Les premiers accidents qui en résultent sont, outre ceux que je viens d'indiquer, une diminution considérable dans les forces, une pâleur plus ou moins considérable, quelquefois une légère jaunisse, mais continuelle; souvent des boutons qui ne passent que pour faire place à d'autres, et se reproduisent continuellement par tout le visage, mais surtout au front, aux tempes et auprès du nez; une maigreur considérable, une sensibilité étonnante aux changements de saison, surtout au froid; une langueur dans les yeux, un affaiblissement de la vue, une diminution considérable de toutes les facultés, surtout de la mémoire. « Je sens bien, m'écrivait un patient, que cette mauvaise habitude a diminué la force de mes facultés, et surtout ma mémoire! »

Qu'il me soit permis d'insérer ici les fragments de quelques lettres, qui, réunis, formeront un tableau assez complet des désordres physiques que produit l'onanisme, et dont la langue dans laquelle j'écrivais m'empêcha de faire usage dans la première édition de cet ouvrage.

« J'eus le malheur, comme bien d'autres, m'écrivait M. X..., de me laisser aller à une habitude

aussi pernicieuse pour le corps que pour l'âme ; l'âge, aidé de la raison, a corrigé depuis quelque temps ce misérable penchant, mais le mal est fait ! A l'irritabilité excessive du genre nerveux et aux accidents qu'elle occasionne, se joignent une faiblesse, un malaise, un ennui, une détresse qui semblent m'assiéger à l'envi ; je suis miné par une perte séminale presque continuelle ; mon visage devient presque cadavéreux, tant il est pâle et plombé. La faiblesse de mon corps rend tous mes mouvements difficiles ; celle de mes jambes est souvent telle que j'ai beaucoup de peine à me tenir debout et que je n'ose pas me hasarder à sortir de ma chambre. Les digestions se font si mal, que la nourriture se présente aussi en nature trois ou quatre heures après l'avoir prise que si je venais de la mettre dans mon estomac. Ma poitrine se remplit d'eau, dont la présence me jette dans un état d'angoisse, et l'expectoration dans un état d'épuisement. Voilà un tableau raccourci de mes misères, qui sont encore augmentées par la triste certitude que j'ai acquise que le jour qui suit sera encore plus fâcheux que le précédent ; en un mot, je ne crois pas que jamais créature humaine ait été affligée de tant de maux que je le suis. Sans un secours particulier de la Providence, j'aurai

bien de la peine à supporter un fardeau si pesant. »

Je lus en frémissant, dans la lettre d'un autre malade, ces mots terribles qui me rappelèrent ceux de l'*Onania :* « Si la religion ne me retenait pas, j'aurais déjà terminé une vie d'autant plus cruelle qu'elle l'est par ma propre faute. Il n'est point au monde, en effet, d'état pire que celui de l'angoisse. La douleur n'est rien en comparaison, et quand elle se joint à une foule d'autres maux, il n'est point étonnant qu'un malade désire la mort comme son plus grand bien, et regarde la vie comme un malheur réel, si l'on peut appeler vie un état aussi triste... »

Un autre m'écrivit : « J'ai eu le malheur, entre neuf et dix ans, de contracter cette pernicieuse habitude, qui, de bonne heure, a ruiné mon tempérament; mais, surtout depuis quelques années, je suis dans un accablement extraordinaire; j'ai les nerfs extrêmement faibles; mes mains sont sans forces, toujours tremblantes, et dans une sueur continuelle; j'ai de violents maux d'estomac et de terribles douleurs dans les bras, dans les jambes, quelquefois aux reins et à la poitrine, souvent de la toux; mes yeux sont toujours faibles et cassés; mon appétit est dévorant, et cependant je

maigris beaucoup, et j'ai tous les jours plus mauvais visage! »

« La nature, écrivait un autre, m'ouvrit les yeux sur la cause de la langueur dans laquelle je me trouvais et sur le danger de l'abîme où je me précipitais : j'éprouvais au milieu de l'acte des défaillances qui ne permettaient pas de douter de la cause même de leur origine. »

Un homme qui est dans la fleur de l'âge me disait : « J'ai contracté fort jeune une affreuse coutume qui a ruiné ma santé; je suis accablé d'embarras et de tournoiements de tête qui m'ont fait craindre l'apoplexie, et pour lesquels on m'a saigné; mais on s'aperçut bien vite qu'on avait eu tort. J'ai la poitrine serrée, et par conséquent la respiration gênée; j'ai fréquemment des douleurs d'estomac, et je souffre successivement et presque par tout le corps. Je suis tout le jour assoupi et inquiet. Pendant la nuit, mon sommeil est troublé et agité, et il ne me répare point. J'ai souvent des démangeaisons, je suis pâle, j'ai les yeux affaiblis et douloureux, le teint jaune et la bouche mauvaise. »

« Je ne puis faire, m'écrivait un second, deux cents pas sans me reposer ; ma faiblesse est extrême. J'ai des douleurs continuelles dans tout le corps,

mais surtout dans les épaules; je souffre beaucoup des maux de poitrine. J'ai conservé de l'appétit, mais c'est un malheur, puisque j'ai des douleurs d'estomac dès que j'ai mangé, et que je rends tout ce que je mange. Si je lis une page ou deux, mes yeux se remplissent de larmes et me font souffrir; j'ai souvent des soupirs très involontaires. »

Un troisième, qui s'était livré à cette horrible manœuvre dès l'âge de douze ans, paraissait plus attaqué dans les facultés intellectuelles que dans la santé corporelle. « Je sens ma chaleur diminuer sensiblement; le sentiment est considérablement émoussé chez moi, le feu de l'imagination extrêmement ralenti; le sentiment de l'existence infiniment moins vif, tout ce qui passe à présent me paraît presque un songe; j'ai plus de peine à concevoir, et moins de présence d'esprit. En un mot, je me sens dépérir, quoique je conserve du sommeil, de l'appétit et assez bon visage. »

Une suite qui n'est pas rare, c'est l'hypochondrialgie; et si les hypochondriaques se livrent à cette pratique, elle empire tous les accidents du mal et le rend totalement incurable. J'ai vu les inquiétudes, les agitations, les angoisses les plus cruelles être l'effet de ces deux causes réunies; et des observations réitérées m'ont prouvé que chez

les hypochondriaques qui sont sujets à avoir quelquefois des attaques de délire ou de manie, l'onanisme hâte toujours les accès. Le cerveau, affaibli par cette double cause, perd successivement toutes ses facultés, et les malades tombent enfin dans une imbécillité qui n'est suspendue que par quelques attaques de frénésie. Les *Mémoires des curieux de la nature* parlent d'un homme mélancolique qui, suivant le conseil d'Horace, cherchait quelquefois à dissiper ses tristesses par le vin, et qui, s'étant trop livré à un autre genre de plaisir dans les premiers jours de son second mariage, tomba dans une manie si terrible, qu'il fallut l'enchaîner.

Jakin nous a conservé, dans ses *Commentaires sur Rhazès*, l'histoire d'un mélancolique que des excès dans le même genre jetèrent dans une consomption accompagnée de manie qui le tuèrent en peu de jours.

On sait que les paroxysmes épileptiques accompagnés de perte séminale laissent plus d'épuisement encore, et surtout plus d'étourdissement que les autres. Le coït excite les accès de ce mal dans ceux qui y sont sujets, et c'est à cette cause que Van-Swiéten attribue le grand accablement dans lequel les malades tombent, si les accès sont fréquents. Didier avait connu un marchand de Mont-

pellier qui ne sacrifiait jamais à Vénus sans avoir aussitôt après une attaque d'épilepsie.

Galien rapporte une observation semblable, et Henri Vanheers témoigne la même chose. J'ai eu occasion de m'en convaincre moi-même. Van-Swiéten a connu un épileptique qui fut attaqué de l'accès la nuit de ses noces. Hoffmann connaissait une femme très lubrique qui avait le plus souvent un accès d'épilepsie après chaque acte vénérien. On peut placer ici ce que dit Boerhaave dans son *Traité des maladies des nerfs*, que, dans l'ardeur vénérienne, tous les nerfs sont affectés quelquefois jusqu'à la mort. Il rapporte l'exemple d'une femme qui tombait, après chaque acte, dans une syncope assez longue; et celui d'un homme qui mourut à la suite d'une première épreuve. La force du spasme l'avait jeté sur-le-champ dans une paralysie totale; et je trouve dans la *Nosologie* de Sauvages l'observation très singulière, et peut-être unique, d'un homme qui, au milieu de l'acte, était attaqué d'un spasme qui lui roidissait tout le corps, avec perte de sentiment et de connaissance. Je connais plusieurs faits analogues; de Haller en a indiqué un grand nombre dans ses *Remarques sur les Instituts de Boerhaave*, et l'on en trouve plusieurs autres chez les observateurs.

On a déjà vu que l'onanisme procurait l'épilepsie, et cela arrive plus souvent peut-être qu'on ne le croit. Est-il étonnant que les actes rappellent les accès, comme je l'ai vu plus d'une fois dans ceux qui y sont déjà sujets? Est-il étonnant qu'ils rendent cette maladie incurable?

Cette rigidité de tout le corps, dont parle Boerhaave, est un des symptômes les plus rares; je ne l'avais vue qu'une seule fois, quand on imprima la dernière édition de cet ouvrage. Le mal avait commencé par une roideur du cou et de l'épine; il gagna successivement tous les membres, et je vis cet infortuné jeune homme, quelque temps avant sa mort, ne pouvant avoir d'autre situation que d'être couché à la renverse dans un lit, sans pouvoir remuer ni les pieds, ni les mains, incapable de tout autre mouvement, et réduit à ne prendre d'aliments que ceux qu'on lui mettait dans la bouche. Il vécut quelques semaines dans ce triste état, et mourut ou plutôt s'éteignit presque sans souffrance.

J'ai vu depuis un autre exemple terrible de cette rigidité totale et mortelle qui mérite bien d'être rapporté. Je fus demandé pour voir à la campagne un homme de quarante ans, qui avait été très fort et très robuste, mais qui avait fait beau-

coup d'excès en femmes et en vin, et qui s'était souvent exercé à ce qu'on appelle des tours de force. Son mal avait commencé il y avait plusieurs mois par une faiblesse dans les jambes qui le faisait chanceler en marchant, comme s'il avait trop bu; il tombait quelquefois même en se promenant dans la plaine; il ne pouvait descendre les degrés qu'avec beaucoup de peine, et il n'osait presque plus sortir de ses appartements. Ses mains tremblaient beaucoup. Il ne pouvait écrire quelques mots qu'avec beaucoup de difficulté, et il les écrivait très mal; mais il les dictait aisément, quoique sa langue, qui n'avait jamais eu une bien grande volubilité, commençât à en avoir un peu moins. Sa mémoire le servait bien, et la seule chose qui pût faire soupçonner quelque lésion dans les facultés, c'est qu'il était moins attentif aux jeux sérieux, et que sa physionomie était assez changée; il avait de l'appétit et il dormait, mais il avait un peu de peine à se tourner dans son lit.

La saison était peu favorable aux remèdes, mais il fallait cependant chercher à arrêter les progrès du mal. Je lui conseillai les frictions sur tout le corps avec la flanelle, et quelques fortifiants. Je me proposais d'en augmenter la dose et de leur adjoindre l'usage du bain froid dans le commence-

ment de l'été. Au bout de quelques semaines, le tremblement des mains paraissait un peu diminué. Il y eut une consultation; on attribua le mal à ce que le malade avait écrit pendant quelques mois dans une chambre nouvellement récrépie. On employa des bains tièdes, des frictions graisseuses, des poudres diaphorétiques et antispasmodiques. Au mois de juin, une seconde consultation décida qu'il irait prendre les eaux de Lenk, en Valais; mais, au retour, il avait plus de tremblement et plus de roideur. Plus tard, sur la foi de je ne sais quelle annonce, il fit venir de Francfort les remèdes de l'*Onania*, qui n'opérèrent rien; peu de temps après, son mal augmenta graduellement, et il mourut dans un état déplorable.

Les excès dans les plaisirs de l'amour ne produisent pas seulement des maladies de langueur, mais ils jettent quelquefois dans des maladies aiguës, et toujours ils augmentent celles qui dépendent d'une autre cause. Ils produisent très souvent la malignité, qui n'est, selon moi, que le *défaut de forces* dans la nature. Hippocrate nous a déjà laissé, dans ses histoires des maladies épidémiques, l'observation d'un jeune homme qui, après des excès vénériens, fut attaqué d'une fièvre accompagnée

des symptômes les plus irréguliers, de ceux-là que nous appelons ataxiques.

Tout ce que dit Hoffmann sur cette matière mérite d'être rapporté. Après avoir parlé du danger des plaisirs de l'amour pour les blessés, il examine celui que courent les personnes qui ont la fièvre en s'y livrant, et il commence par citer une observation de Fabrice de Hilden, qui dit qu'un homme ayant eu commerce avec une femme le dixième jour d'une pleurésie qui avait été terminée le septième par des sueurs abondantes, fut attaqué par une forte fièvre et un tremblement considérable, et mourut le treizième jour. Il donne ensuite l'histoire d'un homme de cinquante ans, goutteux, qui, dans les premiers jours de la convalescence d'une fausse pleurésie, fut attaqué immédiatement, après l'acte, d'un tremblement général avec une rougeur excessive au visage; la fièvre et tous les symptômes de la maladie dont il relevait se reproduisirent, mais beaucoup plus violemment que la première fois, et il fut dans un bien plus grand danger. Il parle d'un homme qui ne se livrait jamais à des excès vénériens sans avoir une fièvre d'accès pendant plusieurs jours. Il finit par une observation de Bartholin, qui vit un nouveau marié attaqué le lendemain de ses noces, après des

excès conjugaux, d'une fièvre aiguë avec un grand abattement, des défaillances, des soulèvements d'estomac, une soif immodérée, des rêveries, l'insomnie, beaucoup d'inquiétudes; il guérit par le repos et quelques fortifiants.

Vandermonde parle aussi d'une fièvre produite par la même cause, qui fut aussi très longue et accompagnée des accidents les plus graves. Sauvages peint cette maladie sous le nom de fièvre ardente des épuisés; le pouls est tantôt fort et plein, tantôt faible et petit; les urines sont rouges, la peau sèche et chaude, la soif considérable; ils ont des nausées, et ne peuvent dormir.

De tristes observations m'ont appris que les maladies aiguës étaient très dangereuses chez les sujets livrés au vice de l'onanisme : leur marche est ordinairement plus irrégulière; leurs symptômes sont bizarres, leurs périodes dérangées. On ne trouve pas de ressources dans le tempérament, l'art est obligé de tout faire; et comme il ne procure jamais de crises parfaites, quand après beaucoup de peines la maladie est surmontée, le malade reste dans un état de langueur plutôt que de convalescence, qui exige une continuation de soins les plus assidus pour empêcher qu'il ne tombe dans quelque maladie chronique; et je vois que

Fonseca avait déjà averti de ce danger. Plusieurs jeunes gens, dit-il, et des plus robustes, sont attaqués, après des excès, ou d'une fièvre aiguë qui les tue, ou de quelque maladie dont ils ont beaucoup de peine à se guérir.

Un jeune homme qui n'avait pas encore seize ans s'était livré à l'onanisme avec tant de fureur, qu'il en résulta une perte de sang dont la sortie fut bientôt suivie de douleurs excessives et d'une inflammation de tous les organes de la génération. On me consulta ; j'ordonnai des cataplasmes extrêmement émollients qui produisirent l'effet que j'en attendais ; mais j'ai appris depuis qu'il était mort peu de temps après de la petite vérole, et je ne doute pas que les atteintes qu'il avait portées à son tempérament par ses infâmes fureurs n'aient beaucoup contribué à rendre cette maladie mortelle. Quel avis aux jeunes gens !

Tous ceux qui ont souvent occasion de traiter le mal vénérien savent que, dans les sujets usés par la débauche, il devient souvent mortel. J'ai vu les plus affreux spectacles en ce genre.

§ VI. — Observations communiquées par les médecins modernes.

Les livres abondent d'observations recueillies

par des médecins sur les accidents produits par les excès de l'onanisme. Nous nous sommes appliqué à rassembler dans ce cadre quelques-unes des plus curieuses.

Des lésions profondes et chroniques ont été beaucoup plus souvent que des maladies aiguës observées dans l'encéphale des onanistes. « J'ai, dit le docteur Deslandes, publié en 1827 l'observation d'une arachnitis chronique étroitement liée à cette cause. Il s'agit d'un sujet de sept ans, entré à l'hôpital des Enfants pour un état nerveux. Cet enfant, qui s'était adonné beaucoup à l'onanisme, était pris ordinairement de mouvements convulsifs pendant cet acte; peu à peu il tomba dans l'idiotie. Sa répugnance pour toute espèce d'exercice était extrême, et il restait dans un état presque continuel d'immobilité; ses forces s'affaiblirent, ses membres s'atrophièrent, et enfin il fut subitement frappé d'une cécité presque complète. L'ouïe et généralement les sens internes et externes présentèrent aussi un affaiblissement considérable. On employa, mais en vain, le galvanisme et d'autres moyens. Ce malade mourut, et l'on trouva une inflammation très marquée de la portion des méninges qui suit le trajet du sinus longitudinal supérieur. Chez un autre malade, dont M. le docteur

Desruelles a rapporté l'histoire, la maladie existait dans la substance même du cerveau (1). »

Des altérations chroniques ont été fréquemment rencontrées dans le cervelet des onanistes. Elles ont été signalées par les uns comme cause, par d'autres comme effet de l'onanisme. Mais alors même que, dans quelques cas, ces altérations auraient été le principe de cette habitude, ce fait, en montrant le lien qui unit les organes génitaux et le cerveau, ne ferait que rendre plus probable l'influence qu'ils peuvent exercer sur celui-ci. Voici quelques observations choisies relatives à ce sujet.

Une fille, livrée de bonne heure aux plaisirs vénériens, se prostitue afin de satisfaire ses désirs, ce qui ne l'empêche pas de se livrer à toutes les manœuvres de l'onanisme pour suppléer à l'insuffisance de ses cohabitations journalières avec les hommes. Enfin elle tombe dans la nymphomanie; honteuse elle-même de son état, elle supporta une opération des plus douloureuses qui n'eut aucun résultat avantageux. Enfin elle mourut, et l'on trouva une irritation chronique avec induration du lobe moyen du cervelet. De petits foyers à bords

(1) Desruelles, *Notes et observations sur les effets de l'onanisme* (*Journal général de médecine*, 1822, t. XXIX, p. 31).

calleux indiquaient qu'une phlegmasie existait depuis longtemps dans cet organe.

M. le docteur Combette a rapporté un cas extraordinaire de destruction complète du cervelet chez une fille de onze ans qui se livrait habituellement à la masturbation. Cet organe était remplacé par une membrane gélatiniforme, tenant à la moelle allongée par deux pédoncules d'une substance semblable. Les parties génitales de cette jeune fille portaient des traces évidentes de son habitude.

Gall rapporte, de son côté, l'histoire d'un garçon qui se livrait avec fureur à l'onanisme, et chez lequel on trouva une suppuration qui avait envahi les deux tiers du cervelet.

Une fille âgée de dix ans, adonnée à l'onanisme, se plaignait depuis quatre mois d'éprouver des douleurs vives à la tête. Ces douleurs s'accrurent, et à ce point que, pendant les trois dernières semaines de sa vie, elles arrachaient à cette malheureuse des cris aigus; enfin on la conduisit à l'hôpital des Enfants. Son séjour y fut de courte durée; elle perdit peu à peu la parole, et elle portait fréquemment la main à sa tête, qui était renversée en arrière. Enfin elle fut prise d'un état comateux, au milieu duquel elle succomba. L'autopsie offrit une inflammation avec infiltration purulente de l'ara-

chnoïde à la partie supérieure du cervelet. Il y avait des tubercules et un ramollissement blanc dans la substance de cet organe.

Nous empruntons à M. le docteur Sandras la description suivante, relative à une nymphomane; elle est d'autant plus intéressante, que la nymphomanie a souvent pour unique cause les excès de l'onanisme (1) :

« Je ne ferai pas l'exposé du premier degré de la maladie, dit le docteur Sandras. Ce serait présenter le tableau ordinaire du désir sexuel porté à un haut degré. C'est Phèdre dépouillée de la poésie dont Racine l'a enveloppée, et réduite au matériel de la passion; mais ce n'est pas encore tout à fait de la maladie.

» La véritable nymphomane se sent intérieurement brûler d'une ardeur sexuelle indomptable, une sorte de gêne épigastrique, de suggestion utérine incessantes l'inquiètent, la tourmentent, la poussent au mouvement, à la recherche de ce qui peut la satisfaire. Ses regards cherchent l'homme, le sollicitent, l'attirent, provoquent et fixent en lui des idées lascives; ses gestes implorent le seul sou-

(1) Sandras, *Traité pratique des maladies nerveuses*, 1851, t. II, p. 215.

lagement dont elle est préoccupée, et souvent concourent à le lui procurer contre nature; son toucher brûlant et tenace, ses narines gonflées, sa respiration haletante, sa bouche incessamment humide d'une salive visqueuse, sa langue à demi sortie entre les dents et ses lèvres rétractées, ses attitudes et ses discours lascifs, trahissent de mille manières les pensées qui l'obsèdent. A l'approche d'un homme, au toucher, au son de voix, à la vue de celui que ses désirs appellent, tout son être exprime le mal qui la dévore, les organes génitaux entrent en état de surexcitation, et tous les follicules des parois humides versent un liquide muqueux et abondant. L'éloignement de l'objet tentateur laisse un peu calmer cet orage, mais il se renouvelle avec la plus grande facilité, et souvent la malade conserve encore longtemps après des sensations insensées, des désirs inassouvis, des suggestions organiques sur lesquelles la raison reprend avec peine son empire. »

Chez quelques sujets, les facultés de l'âme sont tout à fait anéanties. Voici à ce sujet une observation recueillie par Doussin-Dubreuil (1) : « J'allai

(1) Doussin-Dubreuil, *Lettres sur les dangers de l'onanisme*, 1813, 1 vol. in-12.

voir, dit-il, dans un établissement situé près de Paris, un jeune homme de dix-sept ans, que l'onanisme jeta dans une stupidité telle qu'il perdit jusqu'à la mémoire de son père. Sa situation, tout à fait déplorable, l'empêchait de prendre ses repas; il marchait la tête baissée, les yeux fixes ou errants, l'air renversé et effrayé. Il vécut ainsi un ou deux jours, à la suite desquels il s'éteignit sans eonnaissance aucune de son état. »

Le doeteur Brachet a publié l'observation suivante relative à des convulsions produites par l'onanisme. « Le jeune Ph... avait eommencé à l'âge de cinq ans à se livrer aux exeès de l'onanisme. Plus de quatre années s'éeoulèrent avant qu'on y fit attention. Chaque jour on voyait dépérir cet enfant, et de temps en temps il éprouvait quelques mouvements brusques et involontaires, tantôt d'un membre, tantôt d'un autre. Ces mouvements se convertirent peu à peu en véritables aecès de eonvulsions. On employa en vain des remèdes, les paroxysmes augmentaient toujours. Il ne perdait jamais connaissance, mais il se jetait par terre et se roulait en se débattant ; la douleur qu'il ressentait dans les membres agités lui arraehait souvent des cris. La eause de ee mal une fois reeonnue, l'enfant fut l'objet d'une surveillanee de tous les in-

stants, et un régime doux analeptique, quelques calmants et l'application de compresses imprégnées d'oxycrat sur les organes génitaux, ramenèrent les forces et la santé. »

Nous devons au professeur Alibert l'observation suivante. « Une jeune paysanne, âgée d'environ vingt-deux ans, contracta des habitudes honteuses, qui portèrent une atteinte funeste à sa santé. Peu à peu ses facultés intellectuelles s'affaiblirent, et elle devint comme stupide. On l'apporta dans cet état à l'hôpital Saint-Louis. Elle nous offrit le scandale perpétuel d'un mouvement automatique qu'elle était impuissante à maîtriser. Ses forces sensitives étaient tellement exaltées, que la vue seule d'un homme qui entrait dans la salle où elle était couchée suffisait pour déterminer en elle un spasme voluptueux. Toutes les impressions qu'elle éprouvait venaient retentir dans ses organes. La main de toute personne qui n'était pas de son sexe, étant posée dans la sienne, lui faisait éprouver des sensations singulières, qui se concentraient dans les parties les plus intimes. Il suffisait de lui toucher un doigt pour y susciter des mouvements contractiles. En parcourant ainsi les diverses parties de son corps, on finissait par agiter toute sa personne, et la monter en convulsion comme on met en acti-

vité les ressorts d'une horloge. Les convulsions duraient près de trente minutes. La malade pendant ce temps poussait des gémissements lamentables. Ces habitudes invincibles et fréquentes de cette infortunée malade ayant déjà été imitées par deux femmes de la même salle, prédisposées en quelque sorte à ce genre étrange de contagion, nous nous décidâmes enfin à la renvoyer à ses parents, malgré tout l'intérêt que nous lui portions, et malgré tout ce que son état avait de curieux pour la science, et nous fûmes ainsi contraint d'interrompre la série de nos observations. »

M. le docteur Krimmer (1) a publié trois observations de personnes affectées de maladies du cœur occasionnées par l'onanisme, et il ajoute qu'un phénomène constant chez les onanistes est l'existence de douleurs rhumatismales, qui se transportent facilement d'une partie sur une autre. La maladie du cœur qui affecte ces individus ne serait-elle pas toujours rhumatismale ?

(1) Krimmer, *Maladies du cœur causées par l'onanisme* (*Journal des progrès et institutions médicales*, t. VI, p. 108).

CHAPITRE II.

DES EFFETS DE L'ONANISME ET DES MALADIES QUI EN RÉSULTENT.

Les effets de l'onanisme sont si terribles et si nombreux, qu'ils ont fixé de tout temps l'attention des médecins ; mais jusqu'à Téraube (1) aucun auteur n'avait adopté pour leur description un ordre vraiment physiologique, et il en est résulté que le chaos a régné longtemps à cet égard dans la plupart des livres publiés sur cette matière.

Téraube fait trois groupes de tous les accidents qui résultent des faits de l'onanisme. Dans le premier il comprend les dérangements qui surviennent dans les fonctions de la vie de nutrition ; dans le second, ceux qui se développent dans les fonctions de la vie de relation ; dans le troisième, enfin, ceux qui surviennent dans les fonctions de la reproduction. Voici sur ce triple sujet les propres expressions de l'auteur.

(1) Téraube, *Traité de la chiromanie*, 1826, 1 vol. in-12.

§ Ier. — Effets de l'onanisme sur les fonctions de la vie de nutrition.

On donne le nom de *vie de nutrition* à l'ensemble des fonctions communes au végétal et à l'animal, par lesquelles ils vivent et croissent, et qui se composent d'une série de phénomènes d'assimilation et d'excrétion. Par elles nous transformons sans cesse en notre propre substance les molécules des corps introduits dans notre économie, que nous rejetons ensuite lorsqu'elles nous sont devenues hétérogènes. C'est de la bonne harmonie de cette classe de fonctions que dépend en grande partie la vie : si l'une d'elles s'exécute mal, les autres s'en ressentent ; de là les dérangements notables dans toute l'économie animale. Exposées sans cesse à une foule de modifications plus ou moins nuisibles, elles sont rarement dans un exercice régulier ; leurs dérangements sont ordinairement graves, vu qu'ils attaquent la vie dans sa source.

Les suites qu'entraîne l'onanisme dans cette classe de fonctions qui se compose de la digestion, de la respiration, de la circulation, de l'absorption et des sécrétions, sont terribles par leurs effets.

Il survient des digestions pénibles qui s'annoncent par l'amertume et l'empâtement de la langue,

la sécheresse de la bouche, des hoquets, des rapports, des envies de vomir, et quelquefois même par des vomissements.

Surviennent alors des dérangements du tube intestinal, qui s'annoncent par des borborygmes. Il se développe quelquefois des constipations opiniâtres, mais il est plus commun de voir survenir des diarrhées colliquatives, qui finissent souvent par épuiser les malades, et les conduire au tombeau, lorsqu'ils ne cessent pas de se livrer à leur infâme passion. Les dévoiements sont presque toujours accompagnés de douleur dans l'abdomen, et d'un besoin continuel d'aller à la selle, avec impossibilité d'y satisfaire, et qui est suivi de chaleur et de cuisson Il survient aussi des obstructions intestinales, des squirrhes au pylore, des abcès au foie, des phlegmasies chroniques qui, s'opposant à l'élaboration des aliments, ne tardent pas à conduire les malades au dépérissement, qui les conduit lui-même à leur perte, après les avoir fait passer par une série de souffrances que l'esprit peut à peine concevoir.

Les organes de la respiration sont en proie à des dérangements qui ne le cèdent en rien à ceux que nous venons de décrire. La poitrine se resserre et la respiration s'altère au point que les sujets ne peu-

vent se livrer à quelque occupation sans être aussitôt essoufflés. Ils ressentent des douleurs dans le dos, le long de la colonne dorsale et entre les épaules. Ils sont sans cesse affectés de dyspnée, qui, par la crainte où ils sont de se voir à chaque instant suffoqués, les prive de sommeil ; ils sont obligés de se tenir sur leur séant, et de dilater le thorax en élevant les côtes.

La phthisie pulmonaire est sans contredit un des plus graves accidents que puisse faire naître l'habitude de l'onanisme, puisque l'on peut sans exagération attribuer à ses ravages la principale cause de la mortalité chez les enfants et chez les adolescents.

Suivant Sydenham, les organes de la respiration sont les plus faibles de tous, et la plupart des individus périssent par des maladies de ces organes. Or, l'époque à laquelle les jeunes gens se livrent à l'onanisme est ordinairement celle où la poitrine et les organes qu'elle contient sont dans leur période de développement, et sont par cela même plus susceptibles d'être affectés.

Marc Antoine Petit, de Lyon, regardait la phthisie pulmonaire comme puisant sa source dans la fatale habitude de l'onanisme.

La circulation éprouve aussi quelques change-

ments dignes de fixer notre attention. Elle est suspendue, augmentée ou agitée, selon les cas ; les battements de cœur se font quelquefois entendre d'une manière étonnante, quelquefois, au contraire, on ne les entend presque pas ; le pouls est ordinairement assez irrégulier. Quant aux affections des veines et du système capillaire, elles consistent en un manque de vitalité qu'éprouvent plusieurs parties du corps, telles que les membres inférieurs, où l'on voit se développer des tumeurs froides et des engorgements scrofuleux. Ces dérangements s'observent avec des taches livides et des marbrures sur la peau ; il survient aussi des varices, des hémorrhagies passives et des hydropisies ; on voit quelquefois aussi la peau se couvrir de dartres.

§ II. — Effets de l'onanisme sur les fonctions de la vie de relation.

Quelque funestes que soient les effets de l'onanisme sur les fonctions de la vie de nutrition, ils ne sont rien à côté de ceux qu'ils produisent sur les fonctions de la vie de relation. Dans le premier ordre, l'onanisme a pour conséquence de conduire le malade à un marasme très fâcheux ; dans le se-

cond, il l'avilit et le rabaisse au rang des brutes, en le privant de ses plus belles prérogatives, de l'intelligence et de la raison. En effet, qu'est-ce que la vie de relation ? C'est un ensemble de phénomènes par lesquels l'homme existe hors de lui. Par la classe de fonctions qui constitue cette vie, il établit des relations nombreuses entre lui et les objets environnants ; il sent et il aperçoit tout ce qui l'environne. Guidé par l'impression de ses sensations, il se meut volontairement, et peut communiquer par la voix les mouvements qui l'agitent. Cette vie, assemblage merveilleux de phénomènes presque incompréhensibles, se compose de deux ordres de fonctions. Le premier comprend celles qui établissent un courant galvanique de l'extérieur du corps vers le cerveau ; le second renferme les fonctions par le moyen desquelles l'impression perçue par le cerveau est transmise de cet organe à ceux de la locomotion et de la voix. L'impression des objets affecte successivement les organes des sens, les nerfs et le cerveau ; les premiers subissent, les seconds transmettent, et le dernier reçoit cette impression.

Parmi les organes des sens il n'y a guère que ceux de la vue et de l'ouïe qui reçoivent de l'onanisme une atteinte digne de fixer notre attention.

La vue s'affaiblit par degrés, puis elle montre alors des objets qui n'existent pas, comme des étincelles, que quelques sujets croient avoir sans cesse devant les yeux ; des mouches, des bluettes, etc. ; d'autres fois les malades croient voir tous les objets qui les environnent revêtus d'une teinte rougeâtre. Quelquefois ces anomalies ne sont que le prélude de la perte de la vue.

L'ouïe éprouve aussi des perturbations par suite desquelles les sujets sont atteints de bourdonnements et de tintements dans les oreilles. Il n'est pas rare non plus de voir survenir dans l'oreille un écoulement aussi dégoûtant qu'incommode par les infirmités qu'il entraîne.

Les organes de la locomotion éprouvent aussi des changements très remarquables, qu'on peut rapporter à tous les degrés possibles de surexcitation d'abord, et ensuite d'atonie. Ainsi, les sujets condamnés d'abord à une sorte d'inquiétude dans tous les muscles, et à une espèce de mouvement perpétuel, finissent bientôt par tomber dans une atonie et une immobilité complètes.

Les organes de la voix et de la parole subissent aussi des modifications notables. La voix devient faible, rauque et comme enrhumée. Elle domine dans le bas et dans l'aigu, et finit quelquefois par

s'éteindre complétement. Il en est de même de la parole, qui est ordinairement embarrassée, bégayante, et incapable d'acquérir un haut degré d'étendue.

Un des effets de l'onanisme sur la sensibilité, c'est de l'émousser et de l'anéantir ; cette diminution s'observe souvent aux organes génitaux, comme le prouve l'histoire très connue de ce berger des environs de Narbonne, chez qui la susceptibilité des organes génitaux était tellement anéantie, que pour la rappeler il eut besoin de recourir à un moyen aussi violent qu'inouï, qui changea en lui la douleur physique en un plaisir moral.

Quelquefois pourtant la sensibilité est accrue, et les malades éprouvent des fourmillements et des démangeaisons aux parties, qui sont pour eux la source d'une foule de souffrances.

Par le fait de l'onanisme, les facultés intellectuelles s'affaiblissent, et le travail de tête le plus léger devient bientôt impossible ; la mémoire se perd, l'attention est presque nulle, la susceptibilité s'exhalte, le caractère devient inquiet, irascible, insupportable; enfin tout le parfum de la vie s'épuise et disparaît.

Ce qui résulte de plus accablant, dit le docteur Campe, pour un être né pour penser, c'est le

prompt et entier délabrement de toutes les facultés intellectuelles. Les jeunes personnes même, chez lesquelles tout amour pour les travaux de l'esprit n'est pas encore éteint, n'ont plus la force de réfléchir et de fixer leur attention sur un objet ; leur mémoire, qui à leur âge est ordinairement si tenace, est affaiblie au point qu'elles ne peuvent se rappeler ce qu'elles viennent de lire ou d'entendre ; leur imagination est si désordonnée que, soit en veillant, soit en dormant, elle ne produit plus rien que d'impur ; tout sentiment du beau et du bon dans la nature, qui nous procure tant de moments de jouissance, s'est effacé de leur cœur. Rien ne fait plus d'impression sur elles, ni la vue d'une riche campagne, ni le spectacle d'une belle nuit d'été, ni le soleil levant ! La conséquence de leur incapacité pour toutes les occupations utiles les éloigne de plus en plus de la société ; peut-être craignent-elles qu'on ne lise leur crime sur leur front ?

Outre la perte des facultés intellectuelles, il survient aussi un affaiblissement des fonctions affectives, d'où il résulte souvent une indifférence apathique dont rien ne saurait retirer les malades ; quelquefois même les affections de l'âme sont tout à fait anéanties, on perd à la fois l'amour filial,

l'amitié, la constance, la pitié, et l'on éprouve dans le système nerveux un dérangement qui est constamment suivi d'une foule d'affections qu'il est souvent impossible de guérir.

§ III. — Effets de l'onanisme sur les fonctions de la reproduction.

En créant l'homme, Dieu lui a donné la faculté de se reproduire, de renaître et de revivre en quelque sorte dans ses enfants. C'est à l'accomplissement de cette fonction à laquelle nous sommes entraînés par un penchant irrésistible que les organes génitaux ont été affectés. Doués d'une sensibilité exquise, ils sont la source d'une foule de voluptés délicates que la nature a positivement attachées avec intention au grand acte de la reproduction, afin de nous engager à nous y livrer plus souvent. Pourquoi faut-il donc que, par des manœuvres coupables, on se prive souvent de la faculté de reproduire son semblable! Pourquoi faut-il que la dépravation des mœurs ait porté les hommes à faire de leurs moyens les instruments d'un vice qu'ils préfèrent souvent aux plaisirs purs et innocents que nous offre la nature.

Que de terribles conséquences n'entraîne donc

pas l'onanisme? Nous l'avons déjà vu conduire les personnes qui s'y livrent à une affligeante consomption et les priver de leurs plus belles prérogatives, de leurs facultés intellectuelles et affectives. Dans ce chapitre, nous voyons cette terrible passion diminuer, pervertir ou même anéantir le désir de l'union des sexes, et rendre inertes et sans vie les organes destinés à la reproduction de l'être humain !

Les effets que produit l'onanisme sur les fonctions de la reproduction consistent particulièrement dans des affections locales. Chez l'homme, les organes génitaux perdent leur ressort et leur vigueur, il survient des pertes involontaires de semence, des dysuries, des stranguries, des hématuries, quelquefois même des incontinences d'urine; chez les femmes, on observe des flueurs blanches, des chutes de matrice et de vagin, des aménorrhées, des ulcères et des excroissances aux parties, et enfin la nymphomanie.

Quand les excès de l'onanisme ne rendent pas impuissant celui qui s'y livre, ils font quelquefois naître en lui une aberration des plaisirs de l'amour qui le prive du désir d'engendrer; puis, de cette indifférence pour les plaisirs légitimes, il résulte souvent une telle horreur de la vie, qu'il

n'est pas rare de le voir chercher à s'en priver.

Un phénomène non moins remarquable que les précédents, c'est la perte involontaire de semence que font les personnes qui se livrent à l'onanisme, et qui peut avoir les plus fâcheux résultats, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant.

Telle est la série de maux qu'engendre l'onanisme. Il est vrai que tous les sujets ne sont pas aussi cruellement frappés, et que plusieurs circonstances, telles que la différence de constitution, de force, d'âge, de tempérament, et surtout la rareté des actes, peuvent en atténuer la gravité; mais il est positif, et nous devons le répéter ici, qu'il n'y a pas d'âge, de tempérament ni de force qui permettent de se livrer *impunément* aux plaisirs solitaires, et que la majorité des sujets finit tôt ou tard par être victime de la cruelle habitude de l'onanisme.

CHAPITRE III.

DES POLLUTIONS ET DE LA GONORRHÉE SIMPLE DES ANCIENS, DÉSIGNÉE SOUS LE NOM DE PERTES SÉMINALES INVOLONTAIRES.

J'ai montré les dangers d'une évacuation trop abondante de semence par les excès vénériens et par la masturbation, et j'ai dit aussi, au commencement de cet ouvrage, qu'elle se perdait aussi par des pollutions nocturnes, dans des songes lascifs et par cet écoulement désigné par les anciens sous le nom de *gonorrhée simple*. J'examinerai brièvement ces deux maladies.

Telles sont les lois qui unissent l'âme au corps, que lors même que les sens sont enchaînés par le sommeil, elle s'occupe des idées qu'ils lui ont transmises pendant le jour.

Une autre loi de cette union, c'est que sans troubler cet enchaînement des autres sens, ou, pour ôter toute équivoque, sans leur rendre la sensibilité aux impressions externes, l'âme peut, dans le sommeil, faire naître les mouvements nécessaires à l'exécution des volontés que les idées dont elle s'occupe lui suggèrent. Occupée d'idées relatives

aux plaisirs de l'amour, livrée à des songes lascifs, les objets qu'elle se peint produisent sur les organes de la génération les mêmes mouvements qu'ils y auraient produits pendant la veille, et l'acte se consomme physiquement, s'il se consomme dans l'imagination.

D'autre part, les organes de la génération, irrités les premiers par un effet physique, réveillent à leur tour l'imagination, et suscitent des songes qui se terminent comme les premiers.

Ces principes servent à expliquer les différentes espèces de pollutions. La première est celle qui vient d'une surabondance de semence; c'est celle des gens à la force de l'âge qui sont sanguins, vigoureux, chastes. La chaleur du lit venant à raréfier les humeurs, et la liqueur spermatique étant plus susceptible de raréfaction qu'une autre, les vésicules irritées entraînent l'imagination, qui, dénuée des secours qui lui feraient voir l'illusion, s'y livre tout entière; alors l'idée du coït en produit l'effet dernier. Dans ce cas, la perte qui s'ensuit n'est pas une maladie, c'est une crise favorable, un mouvement qui débarrasse d'une humeur qui, trop abondante et trop retenue, pourrait nuire; et, bien que certains médecins qui n'ajoutent foi qu'à ce qu'ils ont vu, l'aient nié, il n'en est

pas moins vrai que cette liqueur peut, par son abondance, produire des maladies différentes du priapisme ou de la fureur utérine.

Un médecin, respectable par son savoir et par son âge, qui a suivi longtemps les armées autrichiennes en Italie, m'a dit avoir remarqué que ceux des soldats allemands qui n'étaient pas mariés et qui vivaient sagement étaient souvent attaqués d'épilepsie, de priapisme ou de pollutions nocturnes. Enfin Gaubius met la continence excessive dans la classe des causes des maladies. On ne doit donc pas en nier l'existence, mais on peut en affirmer la rareté, surtout dans ce siècle qui paraît être celui de la faiblesse, et l'on se trompe tous les jours en attribuant indistinctement à cette cause toutes les maladies qui attaquent les personnes nubiles du sexe; en leur conseillant le mariage pour tout remède, remède souvent mal indiqué et souvent nuisible, parce qu'il ne peut pas détruire les vices qui entretenaient la maladie, et qu'il ne fait qu'ajouter aux maux passés ceux que la grossesse et les couches produisent ordinairement dans les personnes languissantes. Je reviens aux pollutions.

On a vu que la première espèce produite par une surabondance de semence n'était pas un mal en

elle-même, nous ajouterons qu'elle peut le devenir en revenant trop fréquemment alors qu'il n'y a plus de surabondance nuisible. J'ai déjà fait observer qu'une évacuation disposait à une autre, tant est grande la force de l'habitude, qui consiste en ce que la réitération des mouvements les rend plus faciles et qu'ils se produisent par la plus légère cause ; observation d'une grande utilité pour l'intelligence de l'économie animale sur laquelle Galien et surtout Maty ont dit d'excellentes choses, mais qui cependant n'a pas encore été pleinement traitée ; et il en résulte cet inconvénient, que les évacuations en deviennent une suite, indépendamment du besoin et lors même qu'il n'existe pas. Alors elles sont très fâcheuses et elles ont tous les dangers de l'évacuation excessive procurée par d'autres moyens. Satyrus, demeurant à Thallus, eut, dès l'âge de vingt-cinq ans, de fréquentes pollutions nocturnes ; il mourut de consomption dans sa trentième année.

Zimmermann parle d'un homme d'un très beau génie à qui les pollutions avaient fait perdre toute l'activité de son esprit. Les symptômes les plus ordinaires, quand le mal n'a pas fait encore de bien grands progrès, c'est un accablement continuel plus considérable le matin et de vives dou-

leurs de reins. « On me consulta, il y a quelques mois, pour un vigneron de cinquante ans, très robuste auparavant, et que des pollutions fréquentes depuis trois ou quatre mois avaient si prodigieusement affaibli, qu'il ne pouvait travailler que quelques heures par jour, souvent même il en était empêché par des douleurs de reins qui le retenaient au lit, et il maigrissait journellement.

J'ai connu un homme devenu sourd pendant quelques semaines, après un long catarrhe négligé, qui, lorsqu'il avait une pollution nocturne, était beaucoup plus sourd le lendemain. Et un autre affaibli par plusieurs causes, qui, après chaque pollution, se réveillait dans un engourdissement si général, qu'il était comme paralytique pendant une heure, et fort abattu pendant plus de vingt-quatre heures.

Il est important de prévenir de bonne heure les progrès de l'habitude, et, quelle que soit la première cause des pollutions, de ne pas les laisser invétérer. Quand elles ont duré longtemps, on a beaucoup de difficulté à les guérir. « Il n'y a point de maladie, dit Hoffmann, qui tourmente plus les malades et donne plus de peine aux médecins, que des pollutions nocturnes qui ont duré longtemps et qui sont devenues habituelles, surtout si

elles revenaient tous les jours. On emploie les meilleurs remèdes presque toujours inutilement, souvent même ils font plus de mal que de bien. »

Tous les médecins qui ont écrit sur cette maladie en ont dit la guérison très difficile, et tous les médecins qui ont eu occasion de la traiter l'ont éprouvé eux-mêmes, et l'on ne doit pas en être surpris. A moins que l'on ne puisse ou redonner aux organes leur force, ou diminuer leur irritabilité pendant le temps qui s'écoule entre deux pollutions, ce qui est impossible, ou prévenir tout à coup le retour des songes, ce qui n'est pas plus aisé, on peut être sûr que la pollution reviendra et qu'elle détruira presque tout le bien que peut avoir opéré la petite quantité de remèdes qu'on a employée depuis le dernier.

Cœlius Aurelianus a rassemblé tout ce que les anciens ont dit de mieux sur le traitement. Il veut : 1° Que le malade évite autant qu'il est possible toute idée lascive ; 2° qu'il soit couché sur un lit de matière dure et rafraîchissante ; qu'il applique sur ses reins une mince plaque de plomb ; qu'il applique sur toutes les parties qui sont le siége de la maladie des éponges trempées dans de l'eau et du vinaigre, ou des choses rafraîchissantes, comme

les balaustes, l'acacia, le psyllium ; 3° qu'il ne fasse usage que d'aliments et de boissons qui rafraîchissent et qui resserrent. Il lui conseille : 4° les fortifiants, 5° l'usage du bain froid, 6° de ne jamais se coucher sur le dos, mais toujours sur le côté ou sur le ventre. Ce conseil est plein de bonnes choses, mais voyez plus distinctement quelle est l'indication qui se présente, c'est de diminuer la quantité de semence et de prévenir les rêves.

La diète et le régime général sont beaucoup plus propres à la remplir que les remèdes. Les aliments les plus convenables sont ceux qui sont tirés du règne végétal, les légumes et les fruits; parmi les viandes, celles qui contiennent le moins de substances nourrissantes. Dans l'une et l'autre classe, il faut faire choix de ceux qui n'ont aucune âcreté. On a déjà vu plus haut l'influence de ce régime sur la tranquillité du sommeil ; on ne peut trop le recommander aux personnes affligées de pollutions nocturnes à qui cette tranquillité est si nécessaire. Elles doivent surtout renoncer au souper, ou au moins ne souper que très légèrement; cette seule attention contribue plus à opérer la guérison que tous les remèdes.

J'ai vu un jeune homme affaibli par les pollutions nocturnes; je lui ordonnai de ne prendre à

souper qu'un peu de pain et quelques fruits crus, de souper de bonne heure et de prendre en entrant au lit un verre d'eau fraîche avec quinze gouttes de liqueur anodine minérale d'Hoffmann. Il ne tarda pas à reprendre un sommeil tranquille, et il recouvra bientôt ses forces.

Les viandes indigestes et les viandes noires, surtout le soir, sont un véritable poison pour ce mal; et, je le répète, sans la privation d'un souper, surtout animal, les autres remèdes ne sont d'aucune utilité. Le vin, les liqueurs, le café, nuisent par plusieurs endroits. La meilleure boisson est l'eau pure, dans chaque bouteille de laquelle on peut dissoudre avec succès douze grains de nitre.

Le précepte que donne Cœlius d'éviter les lits mous est de la plus grande importance; il n'y faut point souffrir de plume; la paille serait de beaucoup à préférer au crin, et j'ai vu quelques malades qui se sont bien trouvés de couvrir le matelas d'un cuir. Le conseil de ne pas se coucher sur le dos est également nécessaire; cette situation nuit en contribuant à rendre le sommeil plus agité et en échauffant davantage les parties génitales. Enfin, comme l'habitude a ici une très grande influence et qu'il importe de la rompre, l'observation sui-

vante pourra fournir un moyen d'y réussir. Je la tiens d'un Italien respectable par ses vertus. Il me consultait pour une maladie très différente; mais, afin de mieux m'instruire, il me fit toute l'histoire de sa santé. Il avait été incommodé cinq ans auparavant de pollutions fréquentes qui l'épuisèrent totalement; il résolut fortement le soir de se réveiller au premier moment où une femme frapperait son imagination, et il s'occupa longtemps de cette idée avant que de s'endormir. Le remède eut le plus heureux succès; l'idée du danger et la volonté de se réveiller, unies étroitement la veille à l'idée d'une femme, se reproduisirent au milieu du sommeil en même temps que cette dernière; il se réveilla à temps, et cette précaution, réitérée pendant quelques soirs, dissipa le mal.

Une autre espèce de pollutions est celle des hypochondriaques. La circulation chez eux se fait lentement, surtout dans les veines du bas-ventre; par là même, les parties d'où elles rapportent le sang sont souvent engorgées; les nerfs sont aisément mis en mouvement; leurs humeurs ont un caractère d'âcreté très propre à irriter; leur sommeil est ordinairement troublé par des songes. Voilà bien des causes de pollutions; aussi ils y sont extrêmement sujets. « L'imagination, dit Boer-

haave, produit souvent des pertes pendant le sommeil. Les gens de lettres les plus assidus et les rateleux sont sujets à cet accident, et la perte est souvent si abondante, qu'ils tombent dans l'atrophie. Cette maladie a pour eux des suites d'autant plus fâcheuses, qu'ils ne se livrent jamais à quelques excès dans ce genre sans en être extrêmement incommodés.

Il n'y a qu'un moyen de curation, c'est d'attaquer la maladie principale. On commence par détruire les engorgements; ensuite on emploie les bains froids et le quinquina. C'est alors véritablement le cas d'avoir recours à ces deux puissants remèdes, auxquels on peut quelquefois allier le fer. Si le choix des aliments est important dans tous les cas, il l'est surtout dans celui-ci. Les hypochondriaques font généralement très mal leur digestion; les aliments mal digérés produisent des gonflements flatueux qui, troublant la circulation, les disposent aux pollutions de deux façons : 1° en gênant le retour du sang dans les veines génitales; 2° en troublant la tranquillité du sommeil et en disposant par là même aux rêves. On sent par là la portée de la défense que Pythagore faisait à ses disciples de manger des aliments flatueux, qu'il regardait avec raison comme nuisibles tant à la

netteté et à la force des fonctions de l'âme qu'à la chasteté.

La gonorrhée, dit Galien, qui ne connaissait que la simple, est un écoulement de semence sans effort. Plusieurs auteurs de tous les siècles en parlent, et Moïse le plus ancien de tous. On trouve dans les observations d'Hippocrate l'exemple d'un montagnard dont la maladie paraît avoir été le marasme, et qui avait un écoulement involontaire de semence. Boerhaave paraît cependant mettre cette maladie au nombre des choses douteuses; mais, outre que Boerhaave ne décide pas positivement, il a contre lui tous les médecins, et pour ne point sortir de son école, un de ses plus illustres disciples, Gaubius. Mes propres observations ne me laissent pas douter de l'existence de cette maladie. J'ai vu des hommes qui, après des excès vénériens ou après l'onanisme, avaient un écoulement continuel. Les dangers de cet écoulement sont très considérables. La seule semence, dit Arétée, est ce qui fait la force de l'homme. Celse, qui vivait avant Arétée, dit positivement que l'écoulement de semence sans sensation mène à la consomption. Actuarius a dit, dans un de ses écrits : « Si l'écoulement de semence qui se fait sans sensation dure quelque temps, il produit nécessaire-

ment la consomption et la mort, parce que la partie la plus balsamique des humeurs et des esprits animaux se dissipe. »

Les auteurs les plus modernes pensent comme les anciens. « Tout le corps maigrit, dit Sennert, et surtout le dos ; les malades deviennent faibles, secs, pâles ; ils languissent, ils ont des douleurs de reins, les yeux se creusent. » Boerhaave range cette gonorrhée parmi les causes de la paralysie, et l'on remarque que, dans cet endroit, il admet la gonorrhée de véritable semence. « La paralysie, dit-il, qui vient de la gonorrhée est incurable, parce que le corps est épuisé. »

Les mêmes remèdes, indiqués dans le courant de cet ouvrage contre les autres suites de la pollution, le sont contre celle-ci : le bain froid, le quinquina, le fer, les autres roborants. Boerhaave dit que l'hépatique produit d'excellents effets (*egregios sane prostat usus*) dans la gonorrhée qui dépend du relâchement des organes. Quelquefois, pour détourner la tendance que l'habitude donne aux humeurs sur la même partie, on peut commencer par quelques laxatifs ; il y a même de grands médecins qui leur ont attribué une efficacité presque spécifique contre cette maladie.

Actuarius ordonne des choses qui fortifient sans

échauffer. Arétée, qui veut qu'on y remédie incessamment, vu le danger dont elle menace, n'ordonne que les fortifiants, l'abstinence des plaisirs de l'amour et le bain froid. Celse, des ouvrages duquel l'un et l'autre ont profité, ordonne des frictions, et surtout le bain d'eau extrêmement froide; il veut que tout ce qu'on mange et tout ce qu'on boit, on le prenne froid; qu'on évite tous les aliments qui peuvent engendrer des crudités, des vents, et augmenter l'âcreté de la semence. Fernel ordonne des aliments succulents aisés à digérer et des électuaires restaurants.

Si la promesse de Langius, qui osait jurer que les purgatifs et la diète guériraient cette maladie, est vraie, ce ne peut être que dans le cas où elle serait produite par une mauvaise diète qui aurait donné lieu à des obstructions dans le bas-ventre et fait dégénérer toutes les humeurs sans que les solides eussent encore reçu d'atteintes bien considérables; et il n'a eu en vue que ce cas; car s'ils avaient reçu une atteinte un peu considérable, les purgatifs devraient nécessairement être aidés par les roborants. Telle est la gonorrhée que Regis observa, et dont Craanem nous a conservé le détail. « Un homme, dit-il, d'un tempérament pituiteux, ayant fait longtemps usage d'aliments

humectants, fut attaqué d'un écoulement d'une humeur aqueuse, crue, visqueuse, qui sortait sans sentiment. Il maigrissait, ses yeux se cavaient, il perdait tous les jours ses forces. Regis commença par les purgatifs pour évacuer ces humeurs pituiteuses; ensuite il lui ordonna les fortifiants et les aliments desséchés; enfin, si cela ne suffisait pas, il conseillait un caustique à chaque jambe. Mais cette méthode des purgatifs ne peut jamais convenir quand cette maladie est la suite des excès vénériens.

Un des meilleurs médecins de la Suisse, M. Wepfer, assure avoir guéri un écoulement continuel de semence, suite de l'onanisme, par le secours de la teinture de fer de Ludovici. Veslin de Zurzach m'a affirmé la même chose. Le professeur Stéhelin parle d'un homme de lettres qui était affligé d'une effusion involontaire de semence, sans idées vénériennes, et qu'il a guérie par l'usage d'un vin avec le fer et le quinquina. Le docteur Bongars, fameux praticien de Maseick, a guéri deux personnes attaquées d'une débilité des vésicules séminales, en leur faisant prendre trois fois par jour huit à dix gouttes de laudanum liquide de Sydenham dans une tasse de vin de Pontac, et en leur faisant boire une décoction de salsepareille. Stéhelin remarque

que, quoique l'opium soit un remède contraire aux indications, il a cependant été conseillé par Ettmuller contre l'éjaculation trop prompte qui dépend d'une semence trop spiritueuse. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'en examinant attentivement le conseil de ce fameux praticien, et en comparant la nature du mal dans certains cas avec les effets de l'opium, on concevra aisément que ce remède peut quelquefois être utile, mais non pas dans le cas dans lequel il le conseille. Il distingue avec beaucoup de sens les différentes espèces d'écoulement; il assigne les causes et le traitement de chaque espèce, et passant ensuite au fait même de la perte, il en donne deux causes : 1° le relâchement des vésicules séminales, 2° une liqueur séminale trop bouillante, trop spiritueuse et trop abondante : c'est dans ce cas qu'il ordonne l'opium. Mais à quel titre ? L'opium, dont la vertu aphrodisiaque est si bien démontrée, vertu qu'Ettmuller lui-même indique, ne peut qu'augmenter la cause de la maladie, et par là même en aggraver les symptômes. Les cas où il est utile, c'est au contraire quand les humeurs sont crues, aqueuses, et que les nerfs sont en même temps excessivement mobiles. On sait qu'il remédie à ces différents accidents, qu'il suspend l'irritabilité, et qu'il arrête toutes les

évacuations, excepté la transpiration. Mais on ne peut trop le redire, on doit être attentif à ne l'ordonner qu'à propos, sans quoi il deviendrait nuisible. Tralles, dans son excellent ouvrage sur ce remède, nous fournit une observation, et l'on en retrouve de semblables ailleurs, qui doit nous obliger à beaucoup de circonspection. Un homme, dit-il, qui dès sa jeunesse avait eu des penchants aux pollutions, ce qui l'avait rendu extrêmement faible, ne prenait jamais de l'opium, soit pour modérer une toux ou une diarrhée, ou dans quelque autre but, qu'il n'eût pendant la nuit, et à son grand dommage, des songes lascifs accompagnés de pertes. Qu'on me permette une réflexion : c'est que l'erreur d'Ettmuller prouve bien évidemment : 1° Combien une théorie exacte a d'influence sur la pratique, qui sans son secours ne peut être très souvent que fausse ou erronée. 2° Combien par là même un homme qui réunit l'une et l'autre doit avoir d'avantages sur celui qui n'est guidé que par quelques observations, ou qui se livre à une théorie systématique. Enfin, 3° combien la lecture des meilleurs auteurs de pratique qui ont été dénués de cette théorie exacte due à notre siècle peut tromper ceux qui, en les lisant, ne peuvent avoir qu'une foi implicite, et qui ignorent ces principes

qui doivent servir de pierre de touche pour discerner en médecine ce qui est de bon ou de mauvais aloi.

OPINION DES MÉDECINS MODERNES SUR LES POLLUTIONS ET LES PERTES SÉMINALES.

Les pertes séminales ont été dans ces derniers temps l'objet d'études toutes spéciales entreprises par Lallemand et le docteur Kaula ; voici, sous forme de résumé, un extrait rapide de leurs intéressants travaux.

On groupe généralement sous le nom de *spermatorrhée* les pollutions diurnes et nocturnes désignées aussi sous le nom de *pertes séminales*. Les anciens nous ont légué d'importantes observations relatives à ce sujet, mais les plus complètes laissent encore à désirer. Il faut en excepter cependant le tableau saisissant donné par Hippocrate dans son traité des maladies, et dans lequel cette affection est désignée sous le nom de *consomption dorsale*. Lallemand a dit lui-même, à propos de cette description, qu'il est inutile de reproduire ici, que c'est non-seulement le monument le plus ancien que nous possédions sur cette matière, mais

encore qu'on n'a rien publié de plus remarquable par l'ensemble des idées, la justesse des aperçus et la précision des détails (1).

Il y a deux sortes de pollutions : la pollution *nocturne* et la pollution *diurne*. Dans les deux cas il y a perte séminale, c'est-à-dire émission plus ou moins abondante de liqueur séminale, pouvant, si elle persiste, amener une faiblesse générale qui va parfois jusqu'au marasme.

Tous les faits anciens et modernes, tous les travaux, depuis Hippocrate, Celse, Galien, Arétée, jusqu'à Boerhaave, Tissot, Morgagni, Haller et Vichmann (2), ont été repris, analysés et commentés par Lallemand, qui, dans un travail admirable de synthèse, a démontré que tous ces phénomènes, en apparence si étrangers les uns aux autres, proviennent de la même source ; que l'état de faiblesse ou de relâchement de l'appareil spermatique n'est pas le seul qu'on puisse rencontrer, mais qu'il peut coïncider avec un état d'irritation : que les pollutions diurnes et nocturnes se suivent,

(1) Lallemand, *Des pertes séminales involontaires*, 1836-1842, 3 vol. in-8.

(2) Vichmann, *Dissertation sur la pollution diurne involontaire*, traduit du latin, avec des notes par Sainte-Marie, 1817, in-8.

se combinent et s'enchaînent ; qu'elles se rattachent à des causes souvent très différentes ; que leurs caractères offrent parfois des symptômes insidieux et bizarres ; qu'elles réclament à plusieurs titres des traitements différents et nouveaux, tels que l'acupuncture, le galvanisme et la cautérisation ; enfin que, par toutes ces considérations, les pollutions, trop longtemps considérées exclusivement comme des symptômes, doivent au contraire prendre rang de maladie, et recevoir dans la science le nom de *pertes séminales involontaires*.

Les idées de Lallemand obtinrent un immense succès et un grand retentissement, et elles servirent de point de départ ou de base à des travaux importants publiés plus tard par le docteur Davila (*Thèse sur les pollutions involontaires*, 1831), Clémens (*Manuel des rétentions d'urine et de la spermatorrhée*, 1835), Deslandes (*Traité de l'onanisme et des autres abus vénériens*, 1835), Naumann (Berlin, 1837, *Manuel des recherches cliniques*), Lafaye (*Dissertatio de vesiculis seminalibus*), Kaula (*Thèse sur la spermatorrhée*, 1846).

A tous ces travaux importants sur les pertes séminales, M. le docteur Donné est venu ajouter un appui considérable en éclairant, à l'aide du mi-

croscope, l'étude de cette difficile question pathologique. En reprenant les faits, en les soumettant en quelque sorte à la seconde vue du microscope, il a fixé l'attention générale et familiarisé les médecins avides d'études et soucieux de la science avec une affection des plus fréquentes, mais malheureusement trop méconnue. Le professeur Piorry, dans son *Traité de médecine pratique et de pathologie iatrique ou médicale*, a pour sa part ajouté beaucoup à l'histoire de cette question, qu'il a abordée avec la supériorité de vue et la manière brillante qui lui appartiennent et qu'on ne saurait lui refuser.

Maintenant, comment la masturbation amène-t-elle des pertes séminales? Voilà une question qui se présente naturellement ici. Elle les produit, nous répond M. Kaula, en déterminant dans l'appareil génito-urinaire une excitation excessivement anormale; en amenant dans ces parties une irritation continue qui agit sur les canaux éjaculateurs et sur les vésicules séminales; en augmentant leur susceptibilité, en les relâchant; elle agit aussi sur les testicules en donnant lieu à une sécrétion exagérée. Ajoutez à cela l'influence de l'habitude, de la fatigue des organes et des dispositions primitives qui peuvent favoriser les

pertes séminales, telles qu'une susceptibilité nerveuse ou une atonie congénitale.

Il résulte des observations du docteur Kaula, que les animaux eux-mêmes, lorsqu'ils sont privés de femelles, qu'ils sont d'ailleurs bien nourris et peu fatigués, se livrent, par une sorte d'instinct, à des manœuvres qui ont pour objet de les exonérer en provoquant l'émission anormale de la liqueur surabondante. On est à même d'en acquérir la preuve dans les ménageries et dans les haras, et l'attention médicale est parvenue à reconnaître que la répétition fréquente de ces habitudes, sollicitée d'ailleurs par l'idée du plaisir, amène chez les animaux, comme chez l'homme, un dépérissement général, très souvent des pertes involontaires et jusqu'à la mort elle-même!

On a beaucoup discuté en France et à l'étranger sur l'influence que la continence absolue peut exercer sur la production de la spermatorrhée. Dans cette discussion, comme dans toutes, les orateurs se sont partagés en deux camps, les uns soutenant l'affirmative et les autres la négative. Il en résulte pour les juges de ce débat, qu'il n'y a rien d'exclusif dans l'action de la continence, et qu'elle n'est ni aussi dangereuse ni aussi inoffensive qu'on a bien voulu le dire. Néanmoins on peut

avancer que la continence est plutôt une cause prédisposante qu'une cause occasionnelle de spermatorrhée; et, comme l'a fort bien enseigné le docteur Civiale, il en est des organes génitaux comme des autres appareils de l'économie animale, l'exercice les fortifie, l'excès les appauvrit et les tue, l'inaction les énerve.

Il n'y a rien de plus varié, nous dirions volontiers de plus heurté, que les diverses manières d'expliquer le développement de la spermatorrhée, données tant par les anciens que par les modernes. La plus répandue est peut-être celle qui remonte à Hippocrate, et qui rapporte cette affection à une lésion de la moelle épinière, et qui, en partant de cette idée, la désigne encore sous le nom de *consomption dorsale* (φθίσις νωτιαία). Quoi qu'il en soit, nous adoptons les idées du docteur Kaula, et nous répétons avec lui que nous rapportons l'influence des diverses causes énoncées par les auteurs aux modes d'action suivants, dans l'ordre de leur fréquence et de leur importance, savoir : 1° à un état hypersthénique (inflammation chronique, irritation directe ou indirecte); 2° à un état de relâchement; 3° à un état nerveux; 4° à une action purement mécanique; et enfin à des causes spéciales telles que l'hérédité, l'habitude et la continence absolue.

Dans un petit nombre de cas, ces divers états ont existé d'une manière bien tranchée; mais le plus souvent les causes sont multiples, leur action se combine avec certaines conditions inhérentes à la constitution des malades, et alors ces états coexistent ou se succèdent de manière à ne pouvoir plus être distingués les uns des autres, comme l'exprime fort bien M. Kaula.

Il n'y a point de signe vraiment pathognomonique de la spermatorrhée; il faut, pour la reconnaître, examiner avec soin l'état anatomique des organes spermatiques et l'action dynamique des fonctions génitales; néanmoins, comme l'a dit le docteur Vichmann, on est parfaitement autorisé à diagnostiquer cette affection, lorsqu'on a affaire à un homme plongé dans une extrême maigreur, pâle, engourdi, stupide, énervé, se plaignant d'une grande faiblesse, surtout dans les cuisses et dans les jambes; paresseux dans ses actions et ayant les yeux abattus et enfoncés dans l'orbite. Le docteur Mandl possède, si l'on veut l'en croire, un moyen plus sûr et surtout plus expéditif, c'est le microscope! « Le diagnostic des pertes séminales est fait, dit-il, en peu de temps, à l'aide du microscope. » Nul, sans doute, ne rend un plus sincère hommage que nous au mérite et aux travaux impor-

tants du savant micrographe, mais cependant nous sommes forcés de déclarer ici que nous ne partageons pas son entière confiance sur le témoignage irrécusable du merveilleux microscope, et nous croyons qu'en plusieurs circonstances, et notamment dans celle-ci, il en a singulièrement exagéré la valeur, nullement contestée d'ailleurs.

Il ne nous appartient pas d'aborder ici ou d'indiquer les principes et les règles de traitement applicables aux pertes séminales. Nous renverrons donc le lecteur aux auteurs spéciaux, et particulièrement au *Traité des pertes séminales involontaires* de Lallemand, et surtout à l'excellente *Monographie sur la spermatorrhée*, par M. Kaula, qui résume d'une manière aussi profonde que brillante et facile à saisir tous les travaux des modernes à ce sujet; et nous nous contenterons de dire en terminant cet exposé, que des causes nombreuses autant que variées pouvant donner lieu directement, indirectement, spontanément, successivement ou simultanément, à cette terrible et déplorable affection, il faut, avant d'attaquer la maladie, en dégager et en fixer la cause, afin de la combattre directement d'abord, sauf à reprendre ensuite toutes les complications qui ajoutent à la gravité de la maladie et à la difficulté de la cure. Bref, il faut attaquer directe-

ment les causes immédiates, et s'adresser particulièrement à l'état présent des organes spermatiques.

CHAPITRE IV.

DES EFFETS DE L'ONANISME CHEZ LES FEMMES ET CHEZ LES ENFANTS.

Les observations précédentes ont toutes rapport aux hommes, mais ce serait traiter incomplétement cette matière que de ne pas avertir le sexe qu'en courant la même carrière de mauvaises œuvres, il s'expose aux mêmes dangers; que plus d'une fois il s'est attiré tous les maux que je viens de décrire, et que tous les jours les femmes livrées à cette luxure périssent misérablement ses victimes! L'*Onania* anglais est rempli d'aveux qu'on ne lit pas sans être saisi d'horreur et de compassion ; le mal paraît même avoir plus d'activité dans le sexe que chez les hommes. Outre tous les symptômes que j'ai rapportés, les femmes sont plus particulièrement exposées à des accès affreux d'hystérie ou de vapeurs ; à ces jaunisses incurables, à des crampes cruelles de l'estomac et du dos, à de vives douleurs au nez; à des pertes blanches, dont l'acuité est

une source continuelle de douleurs ; à des chutes, à des ulcérations de matrice, et à toutes les infirmités que ces deux maux entraînent ; et enfin à des fureurs utérines qui, leur enlevant à la fois la pudeur et la raison, les mettent au niveau des brutes les plus lascives, jusqu'à ce qu'une mort désespérée les arrache aux douleurs et à l'infamie.

Le visage, ce miroir fidèle de l'état de l'âme et du corps, est le premier à nous révéler les dérangements intérieurs. L'embonpoint et le coloris, dont la réunion forme cet air de jeunesse qui seul peut tenir lieu de beauté, et sans lequel la beauté ne produit plus d'autre impression que celle d'une admiration froide ; l'embonpoint, dis-je, le coloris, disparaissent les premiers ; la maigreur, le plombé du teint, la rudesse de la peau, leur succèdent immédiatement ; les yeux perdent leur éclat, se ternissent, et peignent, par leur langueur, celle de toute la machine ; les lèvres perdent leur vermillon, les dents leur blancheur, et enfin il n'est pas rare que la figure reçoive un échec considérable par la déformation totale de la taille.

Le rachitis, ce qu'on appelle communément la *nouure*, n'est pas une maladie qui, comme l'a écrit le grand Boerhaave, n'attaque jamais passé l'âge de trois ans. On voit comment des jeunes

gens de l'un et de l'autre sexe, mais surtout parmi les femmes, qui, après avoir été droits jusqu'à huit, dix, quatorze, seize ans même, tombent dans un dérangement de la taille par la courbure de l'épine, et le désordre devient quelquefois très considérable.

Hoffmann a souvent répété que les jeunes gens qui se livrent aux plaisirs de l'amour avant d'avoir fait leur crue maigrissent et décroissent au lieu de croître, et l'on sent qu'une cause qui peut empêcher l'accroissement doit, à plus forte raison, en troubler l'ordre et produire ces inégalités dans sa marche qui contribuent à produire le rachitisme.

Un symptôme commun aux deux sexes, et que je place dans cet article parce qu'il est plus fréquent chez les femmes, c'est l'indifférence, c'est la répulsion, l'aversion même, souvent irrésistible, que l'habitude de l'onanisme inspire pour les plaisirs légitimes, lors même que les désirs et les forces ne sont pas éteints ; indifférence ou répulsion qui non-seulement fait bien des célibataires, mais qui bien souvent poursuit sa victime jusque dans le lit nuptial ! Je sais un jeune homme qui, instruit de ces abominations par son précepteur, éprouva le même dégoût dans les commencements de son mariage, et l'angoisse de cette situation, jointe à

l'épuisement dû à ses manœuvres, le jeta dans une profonde mélancolie, qui céda cependant à l'usage des remèdes nervins et fortifiants.

Un phénomène très important à noter, dit le docteur Téraube, c'est la série de changements qu'éprouvent les menstrues. Ainsi l'habitude de l'onanisme en accélère l'apparition au milieu d'affections nerveuses ou d'autres dérangements graves de la santé dont elle n'aurait pas été accompagnée si elle eût eu lieu à l'époque ordinaire; d'autres fois, les menstrues sont retardées. Pour ce qui est de la quantité de sang qui entraîne cette exhalation naturelle, lorsqu'elle existe, elle est souvent rendue fort abondante, par suite des plaisirs solitaires, et se convertit parfois en véritable hémorrhagie. De là un dérangement des fonctions de la matrice, et l'origine d'une foule de maladies dont cet organe ne tarde pas à être atteint. Parmi ces maladies, on doit mettre au premier rang les pâles couleurs et l'inertie des organes de la génération. Quelquefois, au contraire, l'habitude de l'onanisme diminue l'écoulement menstruel ou le tarit complétement! C'est alors qu'on voit souvent l'engorgement des ovaires, des trompes et de l'utérus. Alors aussi, et par suite de cette seule cause, peut naître le squirrhe du col de la matrice qui, provenant sou-

vent aussi de l'irritation locale occasionnée sur son tissu par des moyens mécaniques qu'emploient certaines femmes de bas étage, se convertit plus tard en un horrible cancer dont la malade devient un jour la victime, heureuse encore lorsqu'elle ne met pas au monde des êtres semblables à elle, qui doivent périr un jour de la même infirmité!

De ces diverses affections, telles que flueurs blanches, ulcères au vagin, squirrhes et cancers au col de l'utérus, peut surgir un jour la stérilité! Et ce résultat n'est pas aussi rare qu'on pourrait le croire, et telle femme qui attribue l'origine d'un mal affreux qui la dévore aux suites de l'hérédité et sa stérilité à des causes qu'elle fait dériver de l'injustice de la nature, ne devrait s'en prendre qu'à sa funeste passion qui l'a conduite à ces deux états de souffrance et de regrets dont rien au monde ne saurait la retirer.

Mais, outre ces affections, il en est une qui, de l'être qui était fait pour captiver nos hommages, improvise un sujet indigne de partager notre existence et ne mérite plus que de la pitié. Je veux parler de cette névrose connue sous le nom de *fureur utérine*. Cet état, qui répond au satyriasis chez les hommes, prive à la fois la femme de sa raison et de sa pudeur en la ravalant au rang des

brutes et en en faisant un objet de mépris. Les malheureuses qui sont atteintes de cette maladie se plaisent dans les idées les plus lascives; tout réveille leurs sens amoureux, et tout les entraîne à satisfaire leur passion. Elles ont leur sexe en horreur, et elles n'aiment que les hommes; elles provoquent, par le jeu de leurs yeux étincelants, tous ceux qui s'offrent à leur vue, et il n'est rien qu'elles ne mettent en usage pour les séduire. Si les caresses sont impuissantes, elles emploient les menaces, et c'est alors que le délire dans ses excès transforme la fille la plus timide en une bacchante, et la pudeur la plus délicate en une audace furieuse dont n'approche pas même l'effronterie de la prostitution!

Quel remède, me dira-t-on, à tous ces maux? Quels moyens surtout contre les terribles initiations qui sont la source de tous ces désordres? Ma réponse sera courte : Apporter le plus grand soin au choix d'une institutrice, et veiller sur elle et sur son élève avec cette vigilance qui, chez un père de famille attentif et éclairé, aperçoit ce qui se fait dans les endroits les plus obscurs de la maison; de cette vigilance qui découvre les bois du cerf échappé à tous les yeux, et qui est toujours possible quand on veut fortement l'avoir.

Ne laisser jamais les jeunes gens seuls avec les maîtres suspects, empêcher tout commerce avec les domestiques.

Je dois dire aussi que l'on a vu souvent des femmes aimer des filles avec autant d'ardeur que les hommes les plus passionnés, et concevoir même la jalousie la plus vive contre ceux qui paraissent avoir de l'affection pour elles.

Il est temps de finir de si tristes détails, et je me lasse moi-même de peindre les misères de l'humanité; je terminerai par une observation générale, c'est que les jeunes gens nés avec une constitution faible ont bien plus à redouter les suites de l'onanisme que ceux qui sont nés vigoureux. Aucun n'évite le châtiment, mais tous ne l'éprouvent pas également sévère. Ceux surtout qui ont à craindre l'hérédité de quelques maladies paternelles ou maternelles; qui sont menacés de la goutte, du calcul, des écrouelles; qui ont eu quelques atteintes d'asthme, de crachement de sang, de migraines, d'épilepsie, ou qui ont du penchant pour le rachitisme; tous ces infortunés, dis-je, doivent être intimement persuadés que chaque acte de ces débauches porte une forte atteinte à leur constitution, hâte à coup sûr l'apparition des maux qu'ils redoutent, en rend les accès infiniment plus fâ-

cheux, et finira par les jeter, à la fleur de leur âge, dans toutes les infirmités de la vieillesse la plus languissante.

L'onanisme est beaucoup plus commun chez les très jeunes enfants, et particulièrement chez les toutes petites filles, qu'on ne le suppose généralement. Cependant il n'est pas toujours chez eux le produit d'une initiation ou de certains conseils ; il est plutôt le fait même du hasard, ou le résultat de quelques accidents de la constitution. C'est ainsi que Salzmann, Gotthebvogel, Campe et d'autres encore, citent plusieurs enfants qui, excités par l'àcreté des humeurs locales, étaient arrivés comme de source à se polluer.

J'ai vu, dit Vogel, une petite fille de trois ans qui, depuis plus de six mois, ne cessait de se livrer à l'onanisme. Elle présentait un caractère de figure affreux, et elle avait déjà eu plusieurs attaques d'épilepsie. Le moyen qu'elle employait pour arriver à ses fins mérite d'être rapporté : Elle saisissait avec les deux mains la table devant laquelle elle était assise ; elle la tirait d'abord sur elle, puis elle la repoussait et la ramenait encore, continuant ainsi pendant un certain temps ce singulier manége ; alors on voyait son visage s'animer, ses joues devenaient pourpres, ses yeux étincelaient,

et elle finissait par tomber dans un état d'anéantissement qui la rendait insensible et muette. Si, en la tirant de cet état, on lui demandait ce qu'elle faisait, elle répondait : Je m'amuse. Les parents furent bientôt éclairés par un médecin sur la nature de ce fait qu'ils ne soupçonnaient guère. »

Il survient de très bonne heure, dit Zimmermann, et beaucoup plus tôt qu'on ne le suppose, aux petites filles comme aux petits garçons, certaines affections voluptueuses produites par une démangeaison incessante en quelque sorte fixée aux parties. Or ces affections, favorisées par une complexion très délicate et surtout très sensible, ainsi que par un régime échauffant, finissent souvent par devenir la source des premières épreuves de l'onanisme.

Il résulte de tous ces faits qu'un vice humoral, qu'un *âcre*, comme disaient les anciens, peut, en se fixant sur les organes sexuels, devenir, même chez des sujets en bas âge, la cause d'attouchements multipliés qui conduisent fatalement au vice de l'onanisme. Or, ce fait doit être signalé aux parents pour lesquels c'est un devoir impérieux de veiller avec connaissance de cause à tout ce qui touche ou intéresse le développement physique et moral de leurs enfants.

OPINION DES MÉDECINS MODERNES SUR L'ONANISME CHEZ LES FEMMES ET LES ENFANTS.

Nous avons déjà dit que le vice de l'onanisme existait quelquefois chez de très jeunes enfants; nous revenons sur ce chapitre pour signaler une des causes de cette triste habitude. Elle a bien souvent pour origine l'imprudence de quelques nourrices qui, pour empêcher leurs nourrissons de pleurer et pour se délivrer de leurs cris, ont la déplorable manie de leur frotter légèrement les parties avec la main. L'enfant se tait, et parfois recommence lui-même machinalement cette dangereuse manœuvre. Sabatier cite des enfants de quatre et cinq ans chez lesquels ces déplorables attouchements avaient déjà déterminé des nodosités de l'épine. Campe rapporte l'histoire d'un enfant qui succomba à neuf ans aux tristes épreuves de l'onanisme, après être devenu aveugle.

L'âge ne doit donc pas, comme on pourrait le croire, éloigner toute espèce de soupçon à cet égard, et les parents ne sauraient, par conséquent, trop et trop tôt surveiller leurs enfants sous ce rapport, s'ils ne veulent s'exposer à entendre un jour ce cri de désespoir d'un enfant qui périssait

aussi dans une dernière faute : « Malheur à celui qui m'a perdu ! malheur à celui qui m'a perdu ! » — « Qu'ils sont barbares, disait plus doucement un autre enfant dont le docteur Doussin-Dubreuil a reçu les dernières paroles ; qu'ils sont barbares, les parents, les maîtres, les amis, qui ne m'ont pas averti du terrible danger où conduit ce vice affreux !... »

La constitution délicate et excessivement impressionnable des personnes du sexe les rend encore plus douloureusement accessibles aux funestes effets de l'onanisme que les hommes, dont le genre de vie est plus actif et plus rapidement réparateur. C'est particulièrement sur l'estomac, sur la voix et sur la poitrine que portent les coups de ces honteux et déplorables excès. Et, indépendamment des désordres qu'ils occasionnent de tous les côtés, ils convertissent souvent de simples dispositions à des convulsions, à la phthisie pulmonaire et au rachitisme, *en ces maladies* elles-mêmes, ce qui prouve combien il est important, sous tous ces rapports, d'opposer dans le principe, et toujours, une digue insurmontable à ce vice éminemment destructeur du physique et du moral.

Chez les personnes dont l'estomac est faible et

irritable, il survient à la suite de l'onanisme des malaises, des picotements, des coliques et des vomissements. Les aliments pesants fatiguent et réparent peu ou pas les forces ordinaires de l'économie; puis au bout de quelque temps on voit apparaître une fièvre lente qui ruine de fond en comble la constitution, quand elle ne mène pas l'infortunée malade au tombeau. Cette fièvre est la fièvre hectique, qui est presque toujours le résultat de toute excrétion trop abondante et chronique d'un système, quelles que soient d'ailleurs les causes de cette excrétion.

Parmi toutes les séductions prodiguées à la femme par l'auteur de la nature, il en est peu de plus entrainante, de plus fascinante que la voix, et s'il est une éloquence persuasive et irrésistible, c'est sans contredit celle qui vient de la bouche d'une femme, avec cette fraicheur, ce parfum et cette sonorité ravissante qui faisaient retrouver à Sterne les accents d'un luth dans la voix de la charmante Élisa! Hé bien! ces notes délicieuses de l'âme ou du cœur, qui expirent si gracieusement sur les lèvres pour résonner encore, ces accents touchants de la femme s'évanouissent et se perdent à jamais dans le commerce incessant des habitudes solitaires! La jeune fille voit disparaître

ainsi un des plus beaux fleurons de sa couronne virginale, et comme le premier appoint de sa dot naturelle. Elle perd sa voix, et avec elle un des traits les plus délicats de ses charmes. En effet, la voix des malheureuses solitaires devient sourde et rauque, chevrotante et dure, et elle finit par contracter l'accent trivial et agaçant des natures dégénérées.

Le docteur Rozier (1) rapporte l'observation suivante, qui prouve combien les habitudes secrètes sont pernicieuses pour les personnes qui portent en elles héréditairement quelques prédispositions, même légères, à la phthisie pulmonaire :

« Je fus consulté, dit-il, par madame M...; son âge était celui dans lequel on a le plus à craindre les affections de poitrine; son tempérament étai éminemment lymphatique. Plusieurs personnes de sa famille avaient éprouvé des affections dépendantes de ce genre de constitution. Elle avait vingt-quatre ans lorsqu'elle contracta le penchant homicide de la solitude. Bientôt elle éprouva de l'oppression, puis de la toux; elle devint triste, rêveuse et mélancolique; puis l'engorgement, l'ir-

(1) Rozier, *Des habitudes secrètes et des maladies produites par l'onanisme chez les femmes*, 3e édit., 1830, 1 vol. in 8.

ritation et la faiblesse des poumons augmentèrent; enfin elle perdit le sommeil, et une fièvre hectique s'empara d'elle. A la perte de ses forces, de son embonpoint et de ses couleurs, jusqu'alors assez vives, succédèrent tous les symptômes de la faiblesse et de l'épuisement. Elle en vint au point de ne pouvoir faire deux pas, ni de ne pouvoir dire deux mots sans souffrir et sans tousser. Enfin elle mourut à vingt-huit ans, après trois ans de consomption et d'espérance chaque jour déçue, mais aussi qu'elle rendait chaque jour de plus en plus vaine par son obstination criminelle dans un vice affreux. »

On trouve dans le *Journal de Hufeland* des remarques du docteur Durr sur un signe probable de l'onanisme chez les filles. Il affirme qu'il y a lieu à présumer que les jeunes malades se livrent à cette funeste habitude, si on leur trouve des verrues, surtout à l'exclusion des autres doigts, à l'indicateur et au médius.

Le traitement de l'âme est aussi puissant que le traitement du corps, dans l'ordre affligeant des affections auxquelles cet ouvrage est consacré. Nous pouvons dire que la morale religieuse, qui est en quelque sorte la panacée des affections du cœur, peut aussi être invoquée très utilement contre

une classe de maladies qui n'a pas moins son siége dans le moral que dans le physique, et qui fait marcher d'un pas également rapide la dépravation des plus hautes facultés morales et intellectuelles et la destruction du corps. « Enveloppez-vous du manteau de la religion, disait à sa fille la marquise de Lambert, il vous sera d'un grand secours contre les faiblesses de la jeunesse et un asile assuré dans un âge plus avancé. » Et la marquise de Lambert avait raison, c'est encore le remède le plus sûr et le plus efficace quand on sait l'employer à temps et avec persistance. Et mille observations démontrent que la religion, invoquée avec une sage et prudente confiance, a répondu complétement aux vœux de celles qui ont su recourir à ses puissantes et délicieuses ressources, et que beaucoup d'infortunées lui ont dû le courage extraordinaire de supporter la cruelle existence qu'elles s'étaient préparée, et de n'avoir pas ajouté à leur coupable imprudence le triste déshonneur du suicide! Nous engageons donc les parents, les maîtres, toutes les personnes qui ont charge d'âmes, et par-dessus tout les mères de famille dont le cœur est si éloquent, à inviter les malheureuses abandonnées au vice de l'onanisme à se réfugier avec confiance et dignité dans les bras de la religion, et cela non d'une ma-

nière *stupide* et *niaise*, dans le but absolu de guérir leur imagination troublée ou affligée, mais d'une manière *sérieuse* et *forte*, pour y puiser le secret des habitudes vertueuses.

Dans le traitement moral, il y a un choix à faire et parmi les hommes que l'on consulte et parmi les livres que l'on doit se procurer. La jeune fille, dont l'esprit si naturellement impressionnable a été encore perturbé, effrayé par le fait de ses propres désordres, doit éviter les discours des personnes violentes, absolues, inflexibles et mystiques; elle doit mettre aussi dans le choix de ses livres religieux la même réserve, la même prudence, la même intelligence que dans le choix de tous les autres livres qui composent sa bibliothèque. Un livre, en effet, peut devenir la source des plus grands avantages, aussi bien que des entraînements les plus périlleux: Elles éviteront pardessus tout les livres véritablement ascétiques qui fourmillent de contemplations et d'extases trop souvent contagieuses. Malgré elles, elles seraient plus touchées de ces exemples que la religion ne le prescrit, et elles en seraient trop souvent occupées et fatiguées. Qu'elles recherchent surtout ce parfum délicat de morale religieuse que l'on trouve dans les immortels écrits de Bossuet et de Bourdaloue,

si souvent exploité et quelquefois non loyalement cité par certains orateurs modernes plus légers que profonds. Qu'elles lisent encore les panégyriques de saint Vincent de Paule et de saint Louis, par l'abbé Maury, et généralement les ouvrages publiés par des écrivains foncièrement pieux et doucement chrétiens, chez lesquels la raison et le cœur convertissent à la religion les esprits les plus réfractaires à ses accents, et cela par une morale généreuse, par un langage simple, persuasif et clair, et jamais par des expressions inintelligibles et bizarres, fussent-elles d'ailleurs très savantes.

Appuyez ces ressources morales de tous les moyens capables de détourner l'esprit d'une idée dominante, de le rendre d'ailleurs moins accessible à l'appel orageux des sens, et fortifiez-les encore de mille moyens que vous demanderez avec succès, soit au travail manuel ou intellectuel, soit au commerce entraînant des beaux-arts ou des sciences; enfin, faites-leur entendre aussi le cri sublime de l'honneur.

Je terminerai ce chapitre par des paroles pleines de sens que j'emprunte à l'excellent ouvrage du docteur Rozier : « J'insiste, dit-il, sur un conseil dicté par la raison et justifié par l'expérience, c'est celui d'immoler le vice à l'autel le plus cher, à la

nature elle-même. Or, après le don si précieux de l'éducation, le plus grand acte de bienfaisance que des parents puissent exercer envers leurs enfants, le plus grand témoignage d'amour qu'ils puissent leur donner, c'est de leur faciliter une douce et légitime union ; je dirai plus, c'est une dette envers la nature, la religion, la patrie, et que la nature, la religion et la patrie réclament en faveur de la jeune fille si intéressante et condamnée trop souvent par nos férocités sociales à renfermer ses sentiments dans son cœur. »

CHAPITRE V.

TABLEAU D'UN SUJET LIVRÉ A L'ONANISME, ET DES SIGNES QUI PEUVENT FAIRE RECONNAÎTRE CE VICE CHEZ LES PERSONNES QUI EN SONT ATTEINTES.

L'utilité de ce chapitre est de toute évidence ; en effet, il importe à tout père de famille, à tout chef d'institution, à tous ceux, enfin, qui ont *charge d'âmes*, de savoir promptement distinguer les traits de l'onanisme sur la physionomie de ceux dont ils dirigent l'éducation et cultivent le cœur, car non-

seulement ce mal est affreux, mais encore il est contagieux, si l'on peut s'exprimer ainsi ; et il a cela de terrible, qu'il suffit qu'un seul sujet en soit atteint, dans une famille ou dans un établissement, pour que tous les autres soient gangrenés ou perdus en peu de temps.

On a souvent bien de la peine à découvrir ce vice chez ceux qui en sont frappés, parce qu'on le consomme ordinairement dans des lieux isolés, solitaires, ténébreux, et qu'il offre, dans le principe surtout, des symptômes et des signes, ou douteux, ou trompeurs ; et aussi parce que ceux qui en sont atteints sont en général trop honteux ou trop confus pour avouer leur faute. Quoi qu'il en soit, il est un ensemble de signes qui ne peut laisser aucun doute sur l'existence de cette habitude pernicieuse ; rapprochons-en les traits principaux : Un dépérissement général de la machine ; l'affaiblissement de tous les sens et de toutes les facultés de l'âme ; la perte de l'imagination et de la mémoire ; l'imbécillité, le mépris, la honte, l'ignominie qu'elle entraîne ; toutes les fonctions troublées, suspendues, douloureuses ; des maladies longues, fâcheuses, bizarres, dégoûtantes ; des douleurs aiguës et toujours renaissantes ; tous les maux de la vieillesse dans l'âge de la force ; une

inaptitude à toutes les occupations pour lesquelles l'homme est né; le rôle humiliant d'être un poids inutile à la terre; les mortifications auxquelles il s'expose journellement; le dégoût pour tous les plaisirs honnêtes; l'ennui, l'aversion des autres et de soi, qui en est la suite; l'horreur de la vie, la crainte de devenir suicide d'un moment à l'autre; l'angoisse pire que les douleurs, les remords pires que l'angoisse; remords qui, croissant journellement et prenant sans doute une nouvelle force quand l'âme n'est plus affaiblie par les liens du corps, serviront peut-être de *supplice éternel* et de feu qui ne *s'éteint point.*

Le teint, de fleuri qu'il était, devient pâle et défait, les yeux paraissent troubles et sont cernés d'un cercle bleuâtre; les paupières sont engorgées et se collent pendant la nuit; les lèvres sont décolorées. Les jeunes gens sont paresseux et tristes; ils sont timides avec leurs parents, embarrassés vis-à-vis de leurs chefs, et s'empressent d'échapper à leurs regards; leur mémoire commence à se perdre, et ils ne conçoivent qu'avec beaucoup de peine les choses les plus simples; le travail d'esprit leur devient insupportable. Leur démarche est mal assurée; on remarque souvent chez eux un tremblement des jambes. Vogel rapporte l'his-

toire d'un maître d'armes qui reconnaissait toujours ce qui se passait chez ses élèves, par la faiblesse de la jambe gauche, sur laquelle ils ne pouvaient que très difficilement supporter le poids du corps. Les onanistes ne peuvent pas bien enjamber un cheval, et ils n'apprennent que très difficilement la danse.

Plusieurs de ces symptômes peuvent, il est vrai, tenir souvent à des causes étrangères à l'onanisme; on les observe quelquefois chez les personnes qui mènent une vie sédentaire, qui se livrent à l'étude et au travail de cabinet, ou qui ont éprouvé des chagrins longs et cuisants; mais un œil exercé ne s'y trompe pas.

Des lassitudes à la suite de la moindre fatigue, des crampes dans les mollets, une taciturnité sans motif; des affections nerveuses qui ne cèdent point aux remèdes les plus énergiques; une faiblesse extraordinaire dans les reins, sont encore autant de signes qui peuvent faire soupçonner l'habitude de l'onanisme.

En résumé, l'œil hagard, terne, faible, cerné, douloureux, abattu; la pupille triste et largement dilatée; des paupières lourdes et gonflées; un visage décrépi, terreux, exsangue; des lassitudes continuelles, des digestions difficiles, des selles

rares, des urines épaisses et blanchâtres, des nausées ; une grande faiblesse dans les reins et dans les jambes ; un frisson continuel ; une voix rauque, faible et sourde, quelquefois même tout à fait éteinte ; des rougeurs spontanées et fugaces ; la peau sèche et brûlante ; des soupirs et des bâillements fréquents : tels sont les effets physiques qui, selon Doussin-Dubreuil, résultent de l'onanisme ; effets qui deviennent à leur tour la source des dérangements qu'éprouve le moral, et dont le docteur Gotthebvogel a donné la description que voici : « L'onaniste en vient insensiblement à perdre tout ce qu'il avait reçu de facultés morales ; il acquiert un extérieur hébété, triste, embarrassé, honteux ; il devient incapable de fixer son attention et de se livrer à quelque travail intellectuel. Toute présence d'esprit lui est interdite ; il est décontenancé, troublé, inquiet, aussitôt qu'il se trouve en compagnie ; il est dépourvu ou aux abois, s'il lui faut répondre à la moindre question ; son âme affaiblie succombe sous la moindre tâche ; il ne peut lier ensemble les idées les plus simples, et, les plus grands moyens et les plus sublimes talents se trouvent promptement anéantis ; en un mot, toute la vigueur, toute la dignité et toute la qualité de leur âme les abandonne et les ravale, en

quelque sorte, au dernier niveau des bêtes, jusqu'à ce que les dernières crises de la mélancolie et les plus affreuses suggestions du désespoir finissent par les précipiter complétement dans l'abîme. »

Quoi qu'il en soit, il est important d'ajouter ici qu'on se méprendrait amèrement si l'on rangeait sans critique dans la même classe toutes les personnes chez lesquelles on est à même de découvrir ou de remarquer quelques-uns des symptômes que nous venons d'énumérer, car beaucoup d'autres états, complétement étrangers à celui que nous venons de décrire, déterminent, sinon un pareil cortége de symptômes, du moins plusieurs symptômes du même ordre, et il serait doublement douloureux de se tromper en pareille matière.

Nous terminerons ce chapitre en redisant encore que l'habitude de l'onanisme est une des plus difficiles à déraciner, et que ceux-là sont bien heureux qui n'ont point entièrement oublié les principes de la religion ; car ces principes sont, dans l'espèce, les meilleurs remèdes, et eux seuls, bien souvent, peuvent arrêter les jeunes gens sur le seuil même du précipice : l'histoire impartiale en fournit de nombreux exemples.

CHAPITRE VI.

COMMENT L'ONANISME PRODUIT-IL TOUS LES MAUX QUE NOUS VENONS D'ÉNUMÉRER?

On peut rapporter à deux causes principales la source entière des maux très nombreux produits par l'onanisme, savoir : 1° à la privation de la liqueur séminale ; 2° aux circonstances qui accompagnent cette perte.

Le détail anatomique des organes qui préparent la semence ; les conjectures plus ou moins probables sur la façon dont se fait cette préparation ; les observations sur ses qualités sensibles, seraient autant d'objets déplacés dans cet ouvrage. Il ne s'agit ici que de prouver son utilité par le témoignage des médecins les plus respectables, et de déterminer ses effets sur le corps.

Hippocrate a dit que la semence se séparait de tout le corps, mais surtout de la tête. La semence, dit-il, vient de toutes les humeurs du corps ; elle en est la partie la plus importante. Ce qui le prouve, c'est la faiblesse de ceux qui en perdent par l'union charnelle, quelque petite que soit la dose qu'ils en perdent. Il y a des veines et des

nerfs qui, de toutes les parties du corps, vont se rendre aux parties génitales ; quand celles-ci se trouvent remplies et échauffées, elles éprouvent un prurit qui, en se communiquant dans tous les corps, y porte une impression de chaleur et de plaisir ; les humeurs entrent dans une espèce de fermentation qui en sépare ce qu'il y a de plus précieux et de plus balsamique, et cette partie, ainsi séparée du reste, est portée par la moelle de l'épine aux organes génitaux. Galien adopta ces idées : « Cette humeur, dit il, n'est que la partie la plus subtile de toutes les autres ; elle a ses veines, ses nerfs qui la portent de tout le corps aux organes génitaux. En perdant la semence, on perd en même temps l'*esprit vital :* ainsi il n'est point étonnant que des actes trop renouvelés énervent le corps, puisqu'ils le privent de ce qu'il a de plus pur. » Le même auteur nous a conservé, dans son *Histoire de la philosophie*, les opinions des différents philosophes anciens sur ce sujet : qu'on me permette de les rapporter ici.

Aristote, dont les ouvrages seront estimés tant que l'on connaîtra le prix des observations, le mérite et la difficulté qu'il y a à en ouvrir la carrière, l'appelle l'*excrément du dernier aliment* (ce qui signifie, en termes plus clairs, la partie la plus

perfectionnée de nos aliments, la quintessence de nos fluides), qui a la faculté de reproduire des corps semblables à celui qui l'a produit. Pythagore dit que c'est la *fleur du sang le plus pur*. Alcméon, son élève, physicien et médecin très distingué, l'un des premiers qui ait connu tout l'avantage que l'on peut retirer de la dissection des animaux, et celui des philosophes païens qui paraît avoir eu les idées les plus vraies de la nature de l'âme, Alcméon, dis-je, la regardait comme une *portion du cerveau*.

Platon envisageait cette liqueur comme un *écoulement de la moelle de l'épine*. Démocrite pensait comme Hippocrate et Galien. Épicure, cet homme respectable, qui a vu, mieux que personne, que l'homme n'était heureux que par les plaisirs, mais qui, en même temps, a *fixé ces plaisirs par des règles*, qu'un véritable chrétien *ne désavouerait pas*; Épicure, dont la doctrine a été si cruellement défigurée et dénigrée par les stoïciens, que ceux qui ne l'ont connue que par leurs écrits s'y sont laissé surprendre, et ont pris pour un débauché un homme d'une continence exemplaire et dont les mœurs ont toujours été très réglées, Épicure regardait la semence comme une parcelle de l'âme et du corps, et fondait sur cette idée les préceptes

qu'il donnait de la conserver soigneusement.

Quoique plusieurs de ces sentiments diffèrent en quelque chose, tous prouvent combien on a cru à l'utilité de cette humeur précieuse. On a dit : Est-elle analogue à quelque autre humeur ? est-elle la même que le fluide qui, sous le nom d'*esprits animaux*, parcourt les nerfs, concourt à toutes les fonctions un peu importantes de la machine animale et dont la dépravation produit une infinité de maux si fréquents et si bizarres ? Pour répondre positivement à cette question, il faudrait connaître intimement la nature de ces deux humeurs. Nous sommes loin de ce degré de connaissance, et nous n'avons à proposer que d'ingénieuses et probables conjectures.

On comprend aisément, dit Hoffmann, comment il y a un rapport si étroit entre le cerveau et les testicules, puisque ces deux organes séparent du sang la partie la plus subtile et la plus exquise qui est destinée à donner la force et le mouvement aux parties et à servir même aux fonctions de l'âme. Aussi est-il impossible qu'une dissipation trop abondante de ces liqueurs ne détruise pas les forces de l'âme et du corps. Le liquide séminal, dit-il ailleurs, se distribue comme les esprits animaux séparés par le cerveau dans tous les nerfs du corps ;

il paraît être de la même nature : de là vient que plus on en dissipe, moins il se sépare de ces esprits. Gorter est dans le même sentiment. Le sperme est la plus parfaite et la plus importante des liqueurs animales, la plus travaillée, le résultat de toutes les élaborations ; son intime rapport avec les esprits animaux prouve que, comme eux, elle tire son origine des liquides les plus parfaits.

En un mot, il paraît, par ces témoignages et par une foule d'autres qu'il serait facile de produire, que c'est une liqueur extrêmement importante qu'on pourrait appeler l'*huile essentielle* des liqueurs animales, ou, plus exactement peut-être, l'*esprit recteur* dont la dissipation laisse les autres humeurs faibles et en quelque façon éventées.

Quelle que soit, dira-t-on, l'importance de cette humeur, puisqu'elle est séparée des autres, qu'elle est déposée dans ses réservoirs, de quel usage peut-elle être au corps ? On accorde qu'une trop grande évacuation des humeurs qui circulent actuellement dans les vaisseaux, qui par là même fournissent à la nutrition, telles que le sang, la sérosité, la lymphe, doit affaiblir. Mais il est plus difficile de comprendre comment une humeur qui ne circule plus, qui est isolée, peut produire ces effets ? Je réponds d'abord que des exemples sem-

blables, et trop fréquents pour n'être pas généralement connus, auraient dû prévenir cette objection. Il n'y a personne qui n'ait vu qu'une évacuation de lait, pour me borner à celle-ci, quoique médiocre et peu longue, affaiblit, à un point tel, que les influences se font quelquefois ressentir pendant le reste de la vie, une nourrice dont la santé n'est pas vigoureuse, et que la plus robuste succombe au bout d'un certain terme. La raison en est sensible : en vidant trop souvent les réservoirs destinés à recevoir quelque liqueur, on détermine les humeurs, par une suite nécessaire des lois de la machine, à y affluer en plus grande abondance ; cette sécrétion devient excessive, toutes les autres en souffrent, surtout la nutrition, qui n'est qu'une espèce de sécrétion ; l'animal languit et s'affaiblit. Mais, en second lieu, il y a pour la semence une réponse qui n'a pas lieu pour le lait. Le lait est une liqueur simplement nutritive dont la trop grande sécrétion ne nuit qu'en diminuant trop la quantité des humeurs ; la semence est une liqueur active dont la présence produit des effets nécessaires au jeu des organes, qui cesse si on l'évacue ; une liqueur, par là même, dont la perte ruine doublement l'économie. Je m'explique : il est des humeurs telles que la sueur, la transpiration, qui abandon-

nent le corps au moment où elles sont séparées des autres humeurs et expulsées des conduits de la circulation. Il en est d'autres, telles que l'urine, qui, après cette séparation et cette expulsion, sont retenues pendant un certain temps dans des réservoirs spéciaux dont elles ne sortent que quand elles sont en assez grande quantité pour exciter sur ces réservoirs une irritation qui les force mécaniquement à se vider. Enfin il en est encore qui sont séparées et retenues comme les secondes dans des réservoirs, non point dans la vue d'être du moins entièrement évacuées, mais pour acquérir dans ces réservoirs une perfection qui les rend propres à de nouvelles fonctions, quand elles rentrent dans la masse des humeurs. Telle est, entre plusieurs autres, la liqueur séminale. Séparée dans les organes qui lui sont propres, elle passe de là par un canal assez long dans les vésicules séminales d'où elle est continuellement repompée par les vaisseaux absorbants, et rendue ainsi de proche en proche à la masse totale des humeurs. C'est une vérité que l'on démontre par bien des preuves, une seule suffit.

Dans un homme sain, la séparation de cette humeur se fait continuellement dans les organes génitaux ; elle se rend dans ses réservoirs, dont

l'étendue est très bornée et ne peut en contenir qu'une certaine quantité. Or, que deviendrait-elle si elle ne rentrait incessamment dans le sang par les vaisseaux mêmes de la circulation?

Galien savait que les humeurs s'enrichissaient de la semence retenue, bien qu'il en ignorât le travail physiologique. Tout en est plein, dit-il, chez ceux qui ne commercent pas avec les femmes; on n'en trouve point chez ceux qui se livrent souvent à ce commerce. Il se donne ensuite beaucoup de peine pour découvrir comment une petite quantité de cette humeur peut donner autant de force au corps. Enfin, il décide qu'elle est d'une vertu exquise, et qu'aussi elle peut communiquer très promptement de sa force à toutes les parties du corps. Il prouve ensuite, par plusieurs exemples, qu'une petite cause produit souvent de grands effets, et conclut ainsi : Est-il donc étonnant que les organes génitaux fournissent une liqueur propre à répandre une nouvelle vigueur sur tous les corps? Le cerveau produit bien les sensations et les mouvements, et le cœur donne aux artères la force de battre.

Haller a dit : « La semence est gardée dans les organes génitaux jusqu'à ce que l'homme en fasse usage. Pendant tout ce temps, sa présence excite

l'économie à l'acte vénérien, mais la plus grande quantité de cette semence, la plus volatile, la plus odorante, celle qui a le plus de force, est repompée par le sang, et elle y produit en y entrant des changements bien surprenants : la barbe, les poils, les cornes; elle y change la voix et les mœurs, car l'âge ne produit pas dans les animaux de ces changements; c'est la semence seule qui les opère, et on ne les remarque jamais chez les eunuques. »

Comment la semence opère-t-elle ces effets? C'est là un de ces problèmes dont la solution n'est peut-être pas encore mûre. Ce qu'on peut dire cependant avec beaucoup de probabilité, c'est que cette liqueur est un stimulus, un aiguillon qui irrite les parties qu'il touche; son odeur forte et l'irritation évidente qu'elle exerce sur les organes de la génération ne laissent aucun doute là-dessus, et l'on comprend que ces particules âcres, étant continuellement repompées et remêlées aux humeurs, aiguillonnent légèrement, mais sans interruption, les vaisseaux, qui, par là même, se contractent avec plus de force; leur action sur les fluides est plus efficace; la circulation est plus animée, la nutrition plus complète; toutes les autres fonctions se font d'une manière plus parfaite : quand ce secours manque, plusieurs fonctions ne se développent

jamais, c'est le cas des eunuques, toutes se font mal.

On est revenu bien des fois, et jusque dans ces derniers temps, sur cette opinion, que le sperme repris par l'absorption circulait de nouveau avec le sang dans l'organisme où il répandait un principe actif de force et de courage; on a voulu cent fois renverser cette théorie des anciens, mais c'est fait de toutes les controverses qui ont eu lieu à ce sujet, car elles n'ont jamais abouti qu'à élargir l'horizon de leurs vues sans affaiblir en quoi que ce soit la portée de leurs observations. En effet, que nous a révélé le microscope, ce dernier et souverain arbitre de la science moderne? Il nous a appris des choses fort importantes sans doute, à savoir : 1° Qu'outre des globules de mucus, de graisse, et des lamelles d'épithélium, la matière séminale contient de petits corps jaunâtres, mobiles et ressemblant à des têtards; 2° que ces petits corps qu'on appelle *spermatozoïdes*, ou *animalcules spermatiques*, offrent un diamètre total d'environ un vingtième de millimètre; 3° qu'examinés avec un grossissement de 300 diamètres, ils semblent composés d'une partie renflée qu'on nomme la tête, et d'un prolongement filiforme qui va en s'amincissant, et qui constitue ce qu'on appelle la

queue ; 4° que ces spermatozoïdes s'agitent d'abord avec une rapidité extraordinaire dans la liqueur séminale, perdent ensuite peu à peu de la vivacité de leurs mouvements, et finissent par s'éteindre complétement ; 5° que les spermatozoïdes, qui sont ordinairement longs de cinq à six centièmes de millimètre, peuvent acquérir jusqu'à huit ou neuf centièmes de millimètre chez un sujet qui reste dans la continence pendant six semaines ou deux mois ; 6° qu'on ne trouve pas de spermatozoïdes dans la semence des sujets stériles, ni dans celle des animaux déjà vieux, et que les spermatozoïdes paraissent engourdis, ou sans mouvement, dans la semence des sujets atteints de gonorrhée virulente ; 7° que les spermatozoïdes d'une semence inféconde ont la tête déformée ou autrement conformée que ceux que l'on rencontre dans une semence active et efficace !

Mais toutes ces découvertes, en enrichissant la science de faits nouveaux, ne ruinent en aucune façon la fortune immense des faits anciens. Ils prouvent effectivement que le sperme est composé de deux parties : 1° de spermatozoïdes, et 2° d'une liqueur spéciale qui sert de véhicule à ces animalcules depuis leur état rudimentaire jusqu'à leur expulsion, et qui semble destinée à leur développe-

ment et à leur perfectionnement. Ils prouvent, par conséquent, que les premiers rudiments des spermatozoïdes se forment dans un organe spécial, comme ceux de l'ovule chez la femme ; ils prouvent encore qu'il y a séparation d'un tissu organisé et vivant qui faisait d'abord partie de l'organisme, et qu'il n'y a pas, comme quelques-uns l'ont dit, sécrétion véritable d'un produit formé de matériaux provenant directement de toutes les sources du sang ; ils prouvent enfin que la formation des spermatozoïdes peut être considérée comme le produit d'une séparation analogue à celle de la reproduction par scissiparité, et que par cela même les spermatozoïdes ont besoin d'un certain temps d'élaboration pour arriver à leur complet développement. *Mais à côté de cela*, et en même temps, ils fortifient la théorie des anciens sur l'action que le sperme exerce sur tout l'organisme, et particulièrement sur le sang, dont il augmente les propriétés vivifiantes ; et ils prouvent encore qu'il est parfaitement vrai qu'une des deux parties constituantes du sperme rentre dans la circulation et se répand dans l'organisme, où sa présence se révèle chez les hommes continents et chastes par une vigueur peu commune, par une audace soutenue, par une grande force d'esprit, par une aptitude

opiniâtre au travail, et aussi, comme disaient les anciens, par des émanations qui ont quelque chose de caractéristique : *Volatilis atque hircinus seminis odor.*

Il se présente ici une question assez naturelle : Pourquoi les eunuques, qui n'ont pas de semence, ne sont-ils pas exposés aux mêmes maux que ceux qui dissipent à excès cette humeur précieuse? Nous répondrons à cette question à la fin de la section suivante.

EXAMEN DES CIRCONSTANCES QUI ACCOMPAGNENT L'ÉMISSION DE LA LIQUEUR SÉMINALE.

Il y a plusieurs évacuations qui se font sans qu'on s'en aperçoive ; toutes les autres se font dans l'état de santé avec une facilité parfaite, qui fait qu'elles n'ont aucune influence sur le reste de la machine ; le plus léger mouvement dans l'organe qui en renferme la matière suffit à l'expulsion. Il n'en est pas de même de l'évacuation de la liqueur séminale. Il ne faut rien moins que des ébranlements généraux, une convulsion de toutes les parties, une augmentation de vitesse dans le mouvement de toutes les humeurs, pour la déplacer et

lui donner issue. Est-ce trop hasarder de dire qu'on peut regarder ce concours nécessaire de toute la machine, au moment de son évacuation, comme une preuve sensible de l'influence qu'il a sur tout le corps. Le coït, dit Démocrite, est une espèce d'*épilepsie*. C'est, selon de Haller, une action très violente qui est très voisine de la convulsion, et qui, par là même, affaiblit considérablement et nuit à tout le système nerveux. La promptitude avec laquelle l'affaiblissement suit l'acte a paru à bien des gens, et avec raison, comme une preuve en faveur de l'opinion qui attribue tout le mal à la perte de la liqueur séminale; mais, d'autre part, ce qui prouve aussi que le spasme qui accompagne la perte contribue beaucoup aussi à l'état d'accablement qui suit l'acte vénérien, c'est le collapsus auquel sont sujets tous les malades qui ont des accès convulsifs; celui qui suit l'épilepsie est quelquefois excessif.

Ce n'est qu'au spasme qu'on peut attribuer l'effet que le coït produisit sur le Suisse dont F. Platerus nous a conservé l'histoire, et qui s'étant remarié déjà vieux, fut saisi, en voulant célébrer ses noces, d'une suffocation si violente, qu'il fut obligé de cesser. Le même accident se renouvela toutes les fois qu'il tenta le même essai. Il s'adressa à une

foule de charlatans : l'un d'eux lui dit, après lui avoir fait prendre plusieurs remèdes, qu'il n'avait plus aucun danger à courir. Il hasarda une nouvelle tentative, sur la parole de son Esculape : le succès se fit attendre ; mais, plein de confiance, il voulut aller jusqu'au bout, et il mourut dans les bras de sa femme.

Les palpitations qui accompagnent quelquefois l'acte sont aussi un symptôme convulsif. Hippocrate parle d'un jeune homme à qui des excès avaient occasionné, entre autres symptômes, des palpitations continuelles. Ces remarques ont été saisies par le plus grand nombre des auteurs. Galien paraît les avoir déjà faites. « La volupté elle-même, dit-il, affaiblit les forces vitales. » Fleming n'a pas omis cette cause dans son beau poëme sur les maladies des nerfs : *Quin etiam nervos fringit quæcumque voluptas.*

Sanctorius établit positivement que les mouvements affaiblissent plus que la perte séminale, et il est bien étonnant que Gorter, son commentateur, ait cherché à persuader le contraire. La raison qu'il en donne, en assurant que ces mouvements n'affaiblissent pas plus que d'autres mouvements quelconques, ne persuadera personne. Un exemple, s'il peut en exister un, ne fait pas loi. Lister,

Noguez, Quincy, qui ont commenté le même ouvrage avant lui, ne pensent pas comme lui, et ils attribuent une partie du danger à l'affaissement que laissent les convulsions.

Jean Borelli ne les avait pas envisagés comme Gorter; il est positif sur cet article : « Cet acte est accompagné d'une espèce d'affection convulsive qui porte les plus rudes atteintes au cerveau et tout le genre nerveux. Sénac attribue positivement aux nerfs les faiblesses qui suivent le sacrifice. La cause la plus vraisemblable de la syncope qui survient quand un abcès s'ouvre dans l'intérieur de l'abdomen, c'est, dit-il, l'action des nerfs qui se mettent alors en jeu. Cela est confirmé par l'abattement ou par la syncope qui suivent l'effusion de la semence, car ce n'est qu'aux nerfs que l'on peut imputer cette défaillance. »

Dès qu'il y a convulsion, le genre nerveux se trouve dans un état de tension, ou, plus exactement, dans un degré d'action extraordinaire, dont la suite nécessaire est un relâchement excessif. Tout organe qu'on a monté au-dessus de son ton, retombe au-dessous; par là même, les fonctions qui en dépendent se font nécessairement mal; et comme les nerfs influent sur toutes, il n'en est

point qui n'éprouve quelque dérangement quand ils sont affaiblis.

Une raison qui contribue aussi à l'affaiblissement du genre nerveux, c'est l'augmentation de la quantité de sang dans le cerveau pendant l'acte vénérien, augmentation bien démontrée, et qui est allée plusieurs fois jusqu'à produire l'apoplexie: on en trouve plusieurs exemples dans les observateurs, et Hoffmann rapporte celui d'un soldat qui, se livrant à cet acte avec fureur, mourut apoplectique dans l'acte même. Cette quantité de sang, distendant les nerfs, les affaiblit; ils résistent moins aux impressions, et c'est ce qui fait leur faiblesse.

En réfléchissant aux effets de ces deux causes, la perte de la semence et les mouvements convulsifs, il est aisé d'expliquer les désordres qui devront en résulter dans l'économie animale. On peut les ranger sous trois classes: la *dépravation de la digestion*, l'*affaiblissement du cerveau et du genre nerveux*, le *dérangement de la transpiration*. On verra qu'il n'est aucune maladie chronique qu'on ne puisse déduire de cette triple cause.

Le relâchement dans lequel ces excès jettent, dérange les fonctions de tous les organes, dit un des auteurs qui ont le mieux écrit sur la diététique; et la digestion, la coction, la transpiration, les

autres évacuations, ne se font plus comme il faut; d'où il résulte une diminution sensible des forces, de la mémoire et même de l'entendement, un obscurcissement de la vue, tous les maux de nerfs, toutes les espèces de goutte ou de rhumatisme, une faiblesse étonnante dans le dos; la consomption, la faiblesse des organes de la génération, des urines sanglantes ; un dérangement dans l'appétit, des maux de tête et un grand nombre d'autres maladies qu'il est inutile de détailler ici. En un mot, rien n'abrége tant la vie que l'abus des plaisirs de l'amour.

L'estomac est la partie qui se ressent la première de l'action de toutes les causes qui affaiblissent, et cela parce que c'est elle dont les fonctions demandent la plus grande perfection dans l'organe. La majeure partie des autres sont autant passives qu'actives ; l'estomac est presque entièrement actif: aussi, dès que ses forces diminuent, ses fonctions se dérangent. Vérité d'observation qui, jointe à la suivante et à la variété des impressions premières et souvent fâcheuses produites sur ce viscère par les aliments et par les boissons, rend raison de la fréquence, de la bizarrerie et de l'opiniâtreté de ces maladies. Il est, de toutes les parties du corps, l'une de celles qui reçoivent le plus grand nombre

de nerfs, et dans laquelle, par là même, il se distribue une plus grande quantité d'esprits animaux. Ce qui affaiblit l'action des uns et diminue la quantité ou altère la qualité des autres, doit donc diminuer la force de ce viscère plus que celle d'aucun autre, et c'est ce qui arrive dans les excès vénériens. L'importance de la fonction à laquelle il est destiné fait que du moment qu'elle se fait moins bien, toutes les autres s'en ressentent.

Dès que les digestions se font imparfaitement, les humeurs prennent un caractère de crudité qui les rend impropres à toutes leurs destinations, mais qui empêche surtout la nutrition, dont dépend la réparation des forces. Il suffit, pour s'assurer de l'influence générale de l'estomac, d'observer l'état d'une personne qui éprouve une digesion laborieuse : les forces se perdent en quelques minutes, un malaise général rend la faiblesse plus à charge, les organes des sens s'émoussent, l'âme même n'exerce ses facultés qu'imparfaitement ; la mémoire et surtout l'imagination paraissent anéanties ; rien, en un mot, ne rapproche plus un homme d'esprit d'un sot qu'une digestion pénible.

Une belle observation rapportée par Payva, médecin portugais, répand un grand jour sur l'affaiblissement prodigieux dans lequel les excès de ce

genre jettent l'estomac: « Quand les désirs vénériens, dit-il, sont montés, chez les jeunes gens, à leur plus haut degré, ils éprouvent une espèce de sensation agréable à l'orifice de l'estomac; mais s'ils satisfont ces désirs avec trop d'impétuosité et au delà de leurs forces, ils éprouvent, dans ce même endroit, une sensation extrêmement désagréable et fâcheuse, qu'ils ne peuvent pas exprimer, et ils paient bien chèrement leurs excès par la maigreur et le marasme dans lesquels ils tombent.

Arétée avait déjà connu cette vérité, et Boerhaave emploie les mêmes expressions que Payva. Il ajoute que ce sentiment douloureux se dissipe à mesure qu'ils reprennent leurs forces. Il confirme la même chose ailleurs en joignant une règle de pratique très utile: c'est que quand il survient des excès d'épilepsie après des excès vénériens, il faut penser à fortifier les nerfs de l'estomac.

La faiblesse du genre nerveux, qui dispose à tous les accidents paralytiques et spasmodiques, est produite, comme je l'ai déjà dit, par les mouvements convulsifs qui accompagnent l'émission; en second lieu, par le vice des digestions: dès qu'elles pèchent, les nerfs s'en ressentent d'autant plus, que le fluide qui les pénètre étant le dernier

ouvrage de la coction, celui qui la suppose la plus parfaite, quand elle est altérée, il est celui des fluides animaux qui en est le plus sensiblement affecté, celui sur lequel la crudité des humeurs a le plus d'influence. Enfin, ce qui augmente cet affaiblissement, c'est l'évacuation d'une humeur analogue aux esprits animaux, et qu'à raison de cette analogie on ne peut point évacuer sans diminuer les forces du genre nerveux. D'ailleurs, indépendamment du dommage qui résulte de cette évacuation, relativement à la quantité d'esprits animaux, elle nuit en ce qu'elle prive les vaisseaux de ce léger stimulant que produit la liqueur séminale résorbée et qui contribue si fort à la coction. Elle nuit donc, et en soustrayant une partie d'esprits animaux, et en diminuant la coction sans laquelle ces esprits ne sont préparés qu'imparfaitement et insuffisamment.

On revient aujourd'hui plus que jamais à ces idées d'esprits animaux, et l'on y reviendra bien davantage encore d'ici à très peu de temps. C'est que, pour tous ceux qui y voient autant par les yeux de l'esprit que par ceux du corps, il est bien prouvé qu'il y a au sein de l'organisme une force vive, un esprit, un fluide vital de nature électrique qui le pénètre et qui l'anime. En effet, ce fluide existe:

il s'accumule sous le bénéfice d'une vie régulière et d'un bon régime; il se perd par la douleur; il s'épuise par le plaisir et se tarit par les excès; enfin, c'est à sa présence, à sa quantité et à ses divers degrés de circulation qu'il faut rapporter les phénomènes heurtés de la sensibilité dont les effets accidentés, semblables à ceux de l'électricité, constituent la manière active et tourmentée de la vie. Il est donc logique de lui attribuer une grande part dans tous les effets physiologiques et pathologiques, et particulièrement dans ceux qui témoignent de la force ou de la faiblesse de l'économie. Reprenons avec Tissot :

Il y a, entre les maladies de l'estomac et celles des nerfs, un cercle obligé : les premières font naître les secondes, et celles-ci, une fois formées, contribuent infiniment à les augmenter. Quand l'observation journalière ne le prouverait pas, la seule inspection anatomique de l'estomac suffirait pour en convaincre. La quantité de nerfs qui s'y distribuent démontre combien ils sont nécessaires à ses fonctions, et combien, par là même, elles doivent être dérangées quand ils ne sont pas en bon état.

Enfin, la transpiration se fait moins bien : Sanctorius a même déterminé la quantité dont elle

diminuait; et cette évacuation, la plus considérable de toutes, ne peut pas être supprimée qu'il n'en résulte promptement une foule de symptômes différents.

On comprend aisément qu'il n'est point de maladies qui ne puissent être produites par une triple cause. Je n'entrerai point dans l'explication de tous les symptômes particuliers; ce détail prolongerait trop ce petit ouvrage, et n'intéresserait que les médecins, pour lesquels je n'écris pas ici.

Clifton Wintringham a très bien détaillé les dangers de cette évacuation, relativement aux goutteux, et son explication mérite d'être lue.

Feu Gunzius, enlevé à la médecine à la fleur de son âge, a donné une explication mécanique très ingénieuse des inconvénients de ces excès, relativement à la transpiration. Il parle dans cet endroit d'un jeune ouvrier qui s'était attiré par là une toux continuelle, symptôme que j'ai vu chez un jeune homme qui mourut de l'onanisme. Il était venu à Montpellier pour faire ses études; ses excès le jetèrent dans l'hectisie, et je me rappelle que sa toux était si forte si continuelle, que tout son corps était crispé; on le saigna fréquemment, dans la vue sans doute d'abréger ses souffrances. Il demanda une consultation de médecin; on lui ordonna les

bouillons de tortue, mais ils ne procurèrent aucune amélioration, et il mourut peu de temps après.

Ce qu'on comprend le moins aisément, ou plutôt ce qu'on ne comprend pas du tout, c'est cet affaiblissement prodigieux des facultés de l'âme. La solution de ce problème tient à la question insoluble pour nous de l'influence des deux substances l'une sur l'autre; et nous sommes réduits à l'observation des phénomènes. Nous ignorons et la nature de l'esprit et celle du corps, mais nous savons que ces deux parties de l'homme sont intimement unies, que tous les changements que l'un éprouve sont ressentis par l'autre : une circulation un peu plus ou moins vive, un sang un peu plus ou moins épais ; quelques aliments de plus ou de moins, la même quantité d'un aliment plutôt que d'un autre; une tasse de café au lieu d'un peu de vin; un sommeil plus ou moins long, une selle plus ou moins abondante, une transpiration trop forte ou trop faible, changent du tout au tout notre façon de voir et de juger les objets; d'une heure à l'autre, les révolutions de la machine nous font sentir et penser très différemment, et nous font à leur gré de nouveaux principes de vice et de vertu.

L'observation nous apprend également que de

toutes les maladies il n'y en a point qui affecte l'âme plus promptement que celles du genre nerveux : les épileptiques qui, au bout de quelques années, tombent souvent dans l'imbécillité, en fournissent une triste preuve, qui en même temps nous apprend qu'il n'est point étonnant que des actes qui, comme nous l'avons déjà dit, sont toujours légèrement épileptiques, produisent cet affaiblissement du cerveau, et par là même des facultés.

L'affaiblissement du cerveau et du genre nerveux est suivi de celui des sens, et cela est naturel. Sanctorius, Hoffmann et quelques autres ont cherché à expliquer pourquoi la vue souffrait plus particulièrement; mais leurs raisons, qui sont vraies, ne me paraissent pas suffisantes. Les principales, celles qui sont particulières à cet organe, sont la multitude des parties qui comportent l'œil, et qui, étant toutes susceptibles de différents vices, le rendent infiniment plus sujet à des dérangements que les autres. Les nerfs, en second lieu, servent ici à plusieurs usages et sont en très grand nombre. Enfin cet afflux d'humeur sur cette partie, pendant le temps de l'acte, afflux dont la scintillation qu'on aperçoit alors dans les yeux des animaux forme une preuve sensible, produit dans les vais-

seaux d'abord une faiblesse et ensuite des engorgements dont la perte de la vue est une suite nécessaire.

Il est aisé de dire pourquoi les eunuques, qui n'ont pas de semence, ne sont point cependant exposés aux maladies que nous venons de décrire. Il y en a deux raisons très suffisantes : la première, c'est que s'ils ne retirent pas les avantages que produit cette liqueur quand elle a été préparée et repompée ; d'un autre côté, ils ne perdent point cette partie précieuse du sang destinée à devenir semence. Ils n'éprouvent pas ces changements qui sont dus à la semence préparée, et que j'ai indiqués plus haut ; mais ils ne doivent pas non plus être exposés aux maux qui viennent de la privation de cette humeur non préparée. On pourrait, si l'on veut me permettre d'employer les termes des métaphysiciens, distinguer la semence en semence à faire, *semen in potentiâ* (c'est une partie précieuse des humeurs que les organes séparent), et en semence faite, *semen in actu*. Si la première ne se sépare pas, la machine manque des secours qu'elle retire de la semence préparée, et n'éprouve point les changements qui en dépendent, mais elle ne s'appauvrit pas ; elle n'acquiert pas, mais elle ne perd pas. Quand, au contraire, la

semence se sépare et s'évacue, il survient nécessairement une privation, un appauvrissement réel. La seconde raison, c'est que les eunuques n'éprouvent pas ce spasme auquel j'ai attribué une grande partie des maux qui suivent ces excès.

Les accidents qu'éprouvent les femmes s'expliquent comme ceux des hommes. L'humeur qu'elles perdent étant moins précieuse, moins travaillée que la semence de l'homme, sa perte ne les affaiblit peut-être pas aussi promptement; mais, quand elles vont jusqu'à l'excès, le genre nerveux étant plus faible chez elles et naturellement disposé au spasme, les accidents sont plus violents.

Quoi qu'il en soit, on n'a point encore découvert la nature ni la source absolue de l'humeur que quelques femmes répandent dans l'acte : les anciens, qui regardaient les ovaires comme des testicules, la considéraient comme étant de la semence; les modernes rejettent cette opinion et regardent cette humeur comme du mucus vaginal. Il faut bien reconnaître cependant qu'un ovule se rend de l'ovaire dans la matrice.

CHAPITRE VII.

CAUSES DE DANGERS PARTICULIÈRES A L'ONANISME.

On a vu plus haut que l'onanisme était plus pernicieux que les excès avec les femmes. Ceux qui font intervenir à tout propos une providence justicière établiront que la raison en est dans une volonté de Dieu *pour punir ce crime*. Pour moi, persuadé que les corps ont été astreints, dès leur création, à des lois qui en régissent nécessairement tous les mouvements, et dont la Divinité ne change l'économie que dans un petit nombre de cas réservés, je ne voudrais avoir recours aux causes miraculeuses que quand on trouve une opposition évidente avec les causes physiques. Ce n'est pas le cas ici; tout peut très bien s'expliquer par les lois de la mécanique du corps et par celles de son union avec l'âme. Cette habitude de recourir aux causes surnaturelles a déjà été combattue par Hippocrate, qui, en parlant d'une maladie que les Scythes attribuaient à une punition de Dieu, fait cette belle réflexion : « Il est vrai que cette maladie vient de Dieu, mais elle en vient comme toutes les

autres, parce que toutes sont une suite des lois de la nature qui régit tout. »

Sanctorius, dans ses observations, nous fournit une première cause de ce danger particulier. « Un coït modéré est utile, dit-il, quand il est sollicité par la nature; mais quand il est *sollicité par l'imagination*, il affaiblit toutes les facultés de l'âme, et surtout la mémoire. Il est aisé d'expliquer pourquoi : La nature, dans l'état de santé, n'inspire des désirs que lorsque les vésicules séminales sont remplies d'une quantité de liqueur qui a acquis un degré d'épaississement qui en rend la résolution plus difficile; et cela dénote que son évacuation n'affaiblira pas le corps sensiblement. Mais telle est l'organisation des pertes génitales que leur action et les désirs qui la suivent sont mis en jeu, non-seulement par la présence de l'humeur séminale surabondante, mais aussi par l'imagination, qui a beaucoup d'influence sur ces parties; elle peut, en s'occupant des désirs, les mettre dans cet état qui les produit, et le désir conduit à l'acte, qui est d'autant plus pernicieux qu'il était moins nécessaire. Il en est de l'organe de ce besoin comme de ceux de tous les autres qui ne sont mis en jeu à propos que quand ils le sont par la nature. La faim et la soif indiquent le besoin de prendre des aliments et de

la boisson : si l'on en prend plus que ces sensations ne l'exigent, le surplus nuit au corps et l'affaiblit. Le besoin d'aller à la selle et d'uriner est également marqué par certaines conditions physiques: mais la mauvaise habitude peut si fort pervertir la constitution des organes, que la nécessité de ces évacuations cesse d'être dépendante de la quantité des matières à évacuer. On s'assujettit à des *besoins sans besoin*, et tel est le cas des onanistes. C'est l'imagination, l'habitude, et non pas la nature, qui les sollicitent. Ils soustraient à la nature ce qui lui est nécessaire, et ce dont, par là même, elle se gardait bien de se défaire. Enfin, en conséquence de cette loi de l'économie animale, qui veut que les humeurs se portent là où il y a une irritation, il se fait au bout d'un certain temps un afflux continuel d'humeurs sur ces parties; il arrive ce qu'Hippocrate avait déjà observé : quand un homme exerce le coït, les veines séminales se dilatent et attirent la semence. »

On peut reconnaître ici que l'onanisme a un danger pour les enfants avant le temps de la puberté; il n'est pas commun heureusement de trouver des sujets de l'un ou de l'autre sexe qui abusent des plaisirs de l'amour avant cette époque; mais il ne l'est que trop que quelques-uns abusent

d'eux-mêmes; un grand nombre de circonstances les éloignent d'un commerce débauché ou le modèrent; une débauche solitaire ne trouve pas d'obstacles et n'a point de bornes.

Une seconde cause, c'est l'*empire que cette manœuvre odieuse prend sur les sens*, et qui est bien peint dans l'*Onania* anglais. Cette impudicité, dit-il, n'a pas plutôt subjugué le cœur, qu'elle poursuit le criminel partout; elle s'en saisit, l'occupe en tout temps et en tous lieux, au milieu des occupations les plus sérieuses, des actes de religion même; il est en proie aux désirs et aux idées lascives, qui ne l'abandonnent jamais. Rien n'affaiblit autant que cette tension continuelle de l'esprit toujours occupé du même objet. L'onaniste, uniquement livré à ses méditations ordurières, éprouve, à cet égard, les mêmes maux que l'homme de lettres qui fixe les siennes sur une seule question; et il est rare que cet excès ne nuise pas. Cette partie du cerveau qui se trouve alors en action fait un effort qu'on pourrait comparer à celui d'un muscle longtemps et fortement tendu; il en résulte une telle mobilité, qu'on ne peut plus arrêter le jeu de cette partie, ni détourner l'âme de cette idée.

Épuisés enfin par une fatigue continuelle, ces malades tombent dans toutes les maladies du cer-

veau, mélancolie, catalepsie, épilepsie, imbécillité, perte de sens, faiblesse du genre nerveux, et une foule de maux semblables. Cette cause fait un tort infini à plusieurs jeunes gens en ce que, lors même que leurs facultés ne sont pas encore éteintes, l'usage en est perverti. Quelle que soit la vocation à laquelle ils se vouent, ils ne réussissent à rien sans un degré d'attention dont cette habitude pernicieuse les rend incapables. Parmi ceux mêmes qui ne se vouent à rien, il en est qui ne sauraient fixer leur attention un seul instant sur une question importante. Un air de distraction, d'embarras, d'étourdissement, n'en fait que des oisifs déplaisants. Je pourrais en citer que cette incapacité de se fixer, jointe à la diminution des facultés, a mis hors d'état d'être jamais rien dans la société. Triste et piteux état, qui met l'homme au-dessous de la brute, et qui le rend, à juste titre, l'objet du mépris plus encore que de la pitié de ses semblables.

De ces deux premières causes, il en résulte nécessairement une troisième, c'est la *fréquence même des actes;* l'âme et le corps concourent dès qu'une fois l'habitude a pris un peu de force pour solliciter à ce crime ; l'âme obsédée par les pensées immondes exécute les mouvements lascifs ; et si elle est distraite quelques moments par d'autres idées,

les humeurs âcres qui irritent les organes de la génération la rappellent bientôt au bourbier.

Que ces vérités d'observation seraient propres à arrêter les jeunes gens, s'ils pouvaient prévoir qu'ici un premier faux pas en entraîne un autre; qu'ils sont presque maîtrisés par la tentation; qu'à mesure que les motifs de séduction augmentent, la raison qui devait les contenir s'affaiblira, et qu'enfin ils se trouveront en peu de temps plongés dans une mer de misères, sans avoir peut-être un bout de planche pour les aider à s'en tirer! Si quelquefois les infirmités commençantes leur donnent de bons avis, si le danger les effraie pour quelques moments, la fureur les replonge dans l'abîme.

Pendant que j'étudiais en philosophie à Genève, un de mes condisciples en était venu à cet horrible état, qu'il n'était pas le maître de s'abstenir de ces abominations, même pendant le temps des leçons; il n'attendit pas longtemps son châtiment, et il périt misérablement de consomption au bout de deux ans. On trouve un fait semblable dans l'*Onania*. L'ingénieux auteur qui a fourni l'extrait de l'édition latine de cet ouvrage dans le *Journal de Berne*, raconte, à propos de cette observation, que tout un collége trompait par cette manœuvre l'ennui des études, et cherchait à dissiper un

sommeil que lui inspirait les leçons de métaphysique scolastique qu'un très vieux professeur faisait en dormant ; mais cette historiette me paraît moins prouver ce que j'avance que l'horrible dissolution dans laquelle les jeunes gens peuvent tomber.

Le même auteur vient de faire imprimer ce qui suit : « On a découvert, il y a quelques années, dans une ville, qu'une société entière de garnements de quatorze à quinze ans s'était réunie pour la pratique de ce vice, et toute une école en est encore infestée. »

La santé d'un jeune prince se perdait journellement sans que l'on pût en découvrir la cause. Son chirurgien l'épia et le surprit en flagrant délit. Il avoua qu'un de ses valets de chambre l'avait instruit, et qu'il était retombé souvent dans cette faute. L'habitude était si forte, que les considérations les plus pressantes ne purent la déraciner. Le mal allait en empirant ; ses forces se perdaient journellement, et l'on ne put le sauver qu'en le faisant garder à vue jour et nuit pendant plus de huit mois.

Un malade me peignait vivement les difficultés de la victoire dans une de ses lettres : « Il faut bien des efforts pour vaincre l'habitude qui nous est

rappelée à chaque instant. Je vous l'avoue en rougissant, mes mauvaises pensées ruinent mes forces, et je succombe vaincu par leurs obsessions. »

On a déjà vu que la réitération fréquente avait produit la fureur utérine chez une femme. L'habitude de n'être occupé que d'une idée rend incapable d'en avoir d'autres. Elle prend l'empire et règne despotiquement : des organes sans cesse irrités contractent une disposition morbifique qui devient un aiguillon toujours présent, indépendamment de toute cause externe.

Une quatrième cause d'épuisement, c'est qu'indépendamment des pertes de semence, l'*état continuel d'éréthisme* épuise considérablement l'organisme. Toute partie qui est dans un état de tension produit une dépense de forces ; les esprits s'y portent en plus grande abondance ; ils se dissipent, ce qui affaiblit ; ils manquent aux autres fonctions qui, par là même, se font imparfaitement : le concours de ces deux causes a les suites les plus dangereuses. Un autre accident auquel cette quatrième cause rend les onanistes plus sujets, c'est une espèce de paralysie des organes de la génération, d'où naissent l'impuissance et les pertes séminales.

D'autres observations bien constatées fournissent

une cinquième cause qui paraîtra peut-être bien faible, mais que des physiciens éclairés ne croiront pas volontiers nulle. Tous les corps vivants transpirent : il s'exhale à chaque instant, par la moitié peut-être des pores de notre peau, une humeur extrêmement ténue et qui est beaucoup plus considérable que toutes nos autres évacuations. Dans le même temps, une autre espèce de pores admet une partie des fluides qui nous environnent et les portent dans nos vaisseaux. Ce sont des *torrents invisibles*, pour me servir de l'heureuse expression de Sénac, qui sortent de notre corps et qui y entrent. Il est démontré que dans quelques cas, cette inspiration est très considérable. Les personnes fortes expirent plus; les faibles, qui n'ont presque pas d'atmosphère propre, inspirent davantage; et cette partie expirée, cette transpiration des personnes bien portantes contient quelque chose de *nourricier* et de *fortifiant*, qui, inspiré par une autre, contribue à lui donner de la vigueur ; une seule fleur de certaine espèce suffit pour étourdir une jeune personne et la jeter dans un état singulier. Cela explique comment la jeune fille qui couchait avec David lui donnait des forces ; comment cette même tentative a réussi à d'autres vieillards à qui on l'a conseillée ; enfin comment cela affaiblit la

jeune personne qui perd sans rien recevoir, ou plutôt qui reçoit des exhalaisons faibles, corrompues, putrides, qui lui nuisent. On transpire plus dans le temps de l'acte vénérien que dans un autre, parce que la force de la circulation est augmentée. La transpiration vitale est peut-être plus active, plus spiritueuse que dans tout autre temps. C'est une perte réelle que l'on fait et qui a lieu de quelque façon que se fasse l'émission de la liqueur séminale, puisqu'elle dépend de l'agitation et du spasme qui l'accompagnent. Dans le coït, elle est réciproque, et alors l'un inspire ce que l'autre expire. Cet échange est mis hors de doute par des observations sûres. L'un, dans ce cas, compense les pertes de l'autre. Dans l'acte de l'onanisme, au contraire, on perd tout et l'on ne recouvre rien.

En observant l'effet des passions, on découvre une sixième différence entre ceux qui cultivent les femmes et ceux qui se livrent à l'onanisme, différence qui est toute au désavantage de ces derniers. La *joie* qui tient à l'âme, et qu'il faut bien distinguer de cette volupté purement corporelle que l'homme partage avec l'animal, et dont elle diffère du tout au tout ; cette joie, dis-je, accélère toutes les fonctions, elle aide les digestions, anime la circulation, rétablit les forces et les soutient.

Si elle se trouve réunie avec les plaisirs de l'amour, elle contribue à réparer ce qu'ils peuvent ôter de forces, et l'observation le prouve. Sanctorius l'a remarqué. Après un coït excessif, dit-il, avec une femme que l'on aime et que l'on désirait, on n'éprouve pas la lassitude qui devrait être la suite de cet excès, parce que la joie que l'âme éprouve augmente la force du cœur, favorise les fonctions, et répare ce qu'on a perdu.

C'est sur ce principe que Venette, dans l'ouvrage duquel on trouve un bon chapitre sur le danger des plaisirs de l'amour poussés à l'excès, établit que l'union avec une belle femme épuise moins qu'avec une laide. La beauté a des charmes qui dilatent notre cœur et qui en multiplient les esprits. Il faut croire, avec saint Chrysostôme, que, s'excitant contre les lois de la nature, le crime est beaucoup plus grand de ce côté que de l'autre. Et peut-on douter que la nature n'ait attaché plus de joie aux plaisirs procurés par les moyens qui sont dans ses voies qu'à ceux qui y répugnent?

Une septième et dernière cause qui augmente le danger de l'onanisme, c'est l'*horreur des regrets* dont il doit être suivi quand les maux ont dessillé les yeux sur son crime et sur ses dangers. Quand le voile est tombé, le tableau se présente sous les

faces les plus hideuses ; les onanistes se trouvent coupables d'un crime dont la justice divine ne voulut pas surseoir la punition, et qu'elle punit sur-le-champ de mort ; d'un crime réputé très grand crime par les païens mêmes.

La honte qui les suit augmente infiniment leur misère. Tel est le degré de débordement dans quelques endroits, que les débauches avec les femmes n'y sont presque regardées que comme un usage; les plus coupables sur cet article n'en font pas mystère et ne se doutent pas même qu'ils puissent en être plus méprisés. Quel est l'onaniste qui ose avouer son infamie? et cette nécessité de s'envelopper des ombres du mystère ne doit-elle pas être à ses yeux une preuve du crime de ses actes? Combien n'en est-il pas qui ont péri pour n'avoir jamais osé révéler la cause de leurs maux? On lit ces mots dans une des lettres publiées dans l'*Onania :* « J'aimerais mieux mourir que de paraître devant vous après un tel aveu. »

On est en effet, et l'on doit être infiniment plus porté à excuser celui qui, séduit par ce penchant que la nature a gravé dans tous les cœurs, et dont elle se sert pour conserver l'espèce, n'a de tort que celui de ne pas s'arrêter au point limité par la loi ou par la santé; c'est un homme emporté par la

passion qui s'oublie : on est bien plus porté à le justifier que celui qui pèche en violant toutes les lois, en renversant tous les sentiments, toutes les vues de la nature. Sentant combien il devrait être en horreur à la société, s'il en était connu, cette idée doit le bourreler sans cesse. « Il me semble, me marquait un de ces malheureux dans la même lettre dont j'ai cité un fragment plus haut, que chacun lit sur mon visage l'infâme cause de mon mal, et cette idée me rend la compagnie insupportable! » Ils tombent dans la tristesse et le désespoir, et ils éprouvent tous les maux qu'entraîne une tristesse soutenue; et, ce qui est affreux pour un criminel, aucun prétexte de justification, aucun motif de consolation ne leur appartient. Et quels sont ces effets de la tristesse? Le relâchement des fibres, le ralentissement de la circulation, le défaut de nutrition, les obstructions occasionnées par ces resserrements qui paraissent être l'effet le plus particulier de la tristesse. Les couloirs du foie se ferment, dit Senac, et la bile se répand par tout le corps. Enfin, les spasmes, les convulsions, les paralysies, les douleurs, sont autant de conséquences fatales véritablement inséparables de ces premiers accidents.

DEUXIÈME PARTIE.

TRAITEMENT DES ACCIDENTS ET DES MAUX CAUSÉS PAR L'ONANISME.

En thèse générale, nous soutenons qu'il est très imprudent, voire même très dangereux, d'initier les gens du monde aux préceptes de l'art de guérir; toutefois nous sommes forcé de reconnaître que, s'il est vrai qu'il y ait en toute chose une exception à la règle, c'est bien certainement dans l'ordre de matières que nous traitons ici qu'elle se présente.

En effet, il s'agit d'affections honteuses et si exclusivement du fait de ceux qui en sont atteints, qu'il arrive souvent que ceux-ci aimeraient mieux mourir que d'avouer à un médecin la source de leurs maux! Or, en présence de cette vérité dûment et souvent constatée, nous ne nous faisons aucun scrupule de tracer quelques règles de médecine; nous dirons même que nous le faisons d'autant plus volontiers, que nous croyons encore être utile à l'humanité en servant une cause qui lui appartient, bien qu'elle soit l'expression d'une de ses défaillances.

Nous divisons ce traitement en traitement hygiénique moral et médical, et en traitement médical proprement dit.

CHAPITRE PREMIER.

HYGIÈNE MORALE.

Ce mode de préservation, qui doit en quelque sorte commencer au berceau, consiste particulièrement dans l'application des principes d'une bonne éducation première, et surtout d'une éducation morale qui met constamment en première ligne la culture du cœur et de l'esprit. Ainsi donc, entretenons d'abord de leurs devoirs d'enfant ceux que nous élevons; faisons-leur connaître ensuite leurs devoirs envers eux-mêmes; et enfin, éclairons-les sur les dangers de l'onanisme, si nous apprenons à temps qu'ils sont déjà initiés au triste secret de ces déplorables habitudes. N'exagérons rien, ce serait une grande faute et une dangereuse imprudence; mais ouvrons-leur largement les yeux sur les maux sans nombre qui leur sont fatalement réservés s'ils persistaient dans ces habi-

tudes vicieuses! Ayons recours surtout aux leçons de la religion, si nous avons affaire à des sujets raisonnables et d'une piété sûre; suivons en même temps le développement des autres passions, et efforçons-nous constamment d'en rendre difficiles ou lents les effets nécessaires. Complétons enfin cette hygiène morale en faisant marcher de front l'éducation intellectuelle et morale, en choisissant, en épurant en quelque sorte le milieu social dans lequel vivent les jeunes gens; car il est bien certain que, dans la majorité des cas, c'est par imitation ou par une véritable initiation que les enfants s'engagent dans la voie pernicieuse des mauvaises habitudes. En effet, comme l'a dit avec raison un grand philosophe : Lorsqu'on entretient les enfants dans leur première simplicité, d'où leur viendraient donc des vices dont ils n'ont pas vu d'exemples, des habitudes que rien ne leur indique? Les défauts dont nous accusons la nature ne sont donc pas son ouvrage, mais le nôtre, et il est vrai de dire qu'un propos vicieux est dans la bouche d'un enfant une herbe étrangère dont le vent a apporté le germe.

———

CHAPITRE II.

HYGIÈNE MÉDICALE.

La première indication serait de faire marcher de front l'éducation physique et l'éducation littéraire; mais est-ce bien cela que nous faisons dans nos familles, et ne ressemblons-nous pas un peu à ces Grecs dont parle Helvétius, qui donnaient un maître de flûte à ceux de leurs esclaves qu'ils envoyaient aux jeux olympiques pour y disputer le prix de la lutte ou de la course? Et vraiment qu'enseignons-nous à nos enfants depuis l'âge de six ou sept ans jusqu'à dix-huit? Un peu d'histoire, assez de géographie, beaucoup trop de grec et de latin; en résumé, toutes sortes de choses qu'on est toujours à même d'apprendre en deux ou trois ans, quand la raison est développée et qu'on veut bien se donner la peine de l'exercer et de l'employer. Mais de la gymnastique, point; de l'hygiène, point; nous nous garderions bien d'en parler, et c'est à peine si nous voulons connaître l'art de rendre les enfants robustes, sains et énergiques.... Nous craindrions de déroger à notre dignité en descendant à ce genre puérile d'éducation

trépassée... Ainsi il n'y a pas de loi dans nos maisons d'éducation qui prescrivent l'exercice méthodique, comme il y en a qui prescrivent l'étude des langues mortes ; point de prix, par conséquent, pour ceux qui se livrent avec succès aux exercices du corps, ces premiers et grands apprentissages de la vigueur nécessaire aux combats. Et de ce dédain pour les ressources du corps naissent fatalement chez les enfants cette apathie, cette indifférence pour les plaisirs de leur âge, qui les font tomber dans un abandon et dans une rêverie qui les mène à la solitude, cet écueil terrible, cette source abondante de conséquences fâcheuses.

Il n'en était pas ainsi chez les anciens : ils savaient, au contraire, apprécier tous les avantages d'une bonne constitution, et ils honoraient les arts gymnastiques. Les Perses formaient leurs enfants à toutes sortes d'exercices ; ils les accoutumaient à braver la faim, la soif, l'intempérie des saisons, et, par cette éducation mâle, si bien décrite par Xénophon, leurs enfants devenaient exempts de maladies, propres à tout et capables de tout, et ce ne fut que lorsque la mollesse et le luxe se furent introduits chez eux que ce peuple devint faible et pusillanime, de fier et fort qu'il était auparavant.

Chez les Grecs et les Romains, on voit ce même enthousiasme que les magistrats savaient faire passer dans le cœur des citoyens par des lois sages et justes. Qui n'admire la simple frugalité des Lacédémoniens ! Tout ce qui pouvait former des citoyens vertueux, des magistrats intègres et des guerriers invincibles, était en honneur chez eux. Le luxe y était inconnu. Les Romains, souvent imitateurs serviles des Grecs, n'eurent pas moins à honneur la force du corps et tout ce qui peut contribuer à la développer.

Convaincus par l'expérience de l'influence que l'éducation physique peut exercer sur l'organisme, les anciens réduisirent en art, sous le nom de gymnastique, tous les exercices du corps. Inventée par Iccus et Hérodicus, la gymnastique fut divisée par Galien en plusieurs branches, savoir, la militaire, l'athlétique et la médicale. Les divers exercices qui avaient lieu dans les gymnases consistaient dans la danse, le saut, le pugilat, la course, l'escrime, le jeu du disque et de la balle, la natation, la course en char. Pénétrés de l'importance de ces divers exercices, les anciens s'y livraient avec plaisir. Ils en sentaient si bien l'utilité, qu'ils élevaient, après leur mort, leurs premiers athlètes au rang des dieux, après leur avoir accordé, de

leur vivant, toutes les marques de suprématie propres à exciter l'émulation.

La gymnastique développe les organes, donne au corps cette grâce et cette force qu'offrent à un si haut degré les statues antiques. Sagement employée, elle endurcit contre les fatigues, procure une santé brillante, et rend l'homme apte à une foule d'actions qu'elle seule peut lui faire tenter. En résumé, tant que l'éducation morale ne sera pas sagement liée à l'éducation physique, les enfants ne jouiront qu'à moitié des bénéfices de l'éducation.

Passons maintenant à l'examen des six choses appelées non naturelles, ou, pour mieux dire, à l'examen des agents principaux de l'hygiène.

De l'air.

L'air a sur nous l'influence que l'eau exerce sur les poissons, il en a même une beaucoup plus considérable. Ceux qui savent à quel point cette première influence s'étend; qui n'ignorent pas que les gourmets connaissent, non-seulement la rivière, mais encore l'endroit de la rivière où un poisson a été pris, et qu'ils distinguent, ceux-là, dis-je, sentiront combien il importe pour les malades de

respirer un air plutôt qu'un autre. Ceux qui sont entrés une fois dans leur vie dans une chambre que l'on habite sans l'aérer; ceux qui auront côtoyé des marais dans les chaleurs; habité dans des lieux bas, entourés d'éminences de tous côtés; ceux qui auront passé d'une ville peuplée dans une campagne; qui auront respiré l'air au lever du soleil ou à midi, avant ou après la pluie; tous ceux-là, dis-je, comprendront comment et à quel degré l'air peut influer sur la santé.

Les faibles ont plus besoin d'un air pur que les autres; c'est un remède qui agit sans le secours de la nature (et c'est peut-être le seul). Il est par là même de la plus grande importance de ne pas le négliger. Celui qui convient le mieux à l'organisme est un air sec et tempéré; un air humide ou un air trop chaud sont pernicieux.

Je connais un malade que les grandes chaleurs jettent dans un épuisement total, et dont la santé varie, en été, suivant l'alternative des jours plus ou moins chauds. Un air trop froid est beaucoup moins à craindre, et cela doit nécessairement être ainsi. La chaleur relâche les fibres, déjà trop lâches, et dissout les humeurs, déjà trop fondues; le froid, au contraire, remédie à ces deux maux. Quand les Caraïbes sont attaqués de paralysie, à la suite de

ces terribles coliques convulsives auxquelles ils sont sujets, lorsqu'on ne peut les envoyer aux bains froids que l'on trouve dans le nord de la Jamaïque, on se contente de les envoyer dans quelque endroit plus froid que leur pays, et ce seul changement d'air opère toujours très favorablement. Une autre qualité essentielle de l'air, c'est qu'il ne soit pas chargé de particules nuisibles, qu'il n'ait pas perdu, par un séjour dans des lieux habités, cette qualité vivifiante qui en fait toute l'efficacité et que l'on pourrait appeler l'*esprit vital*, aussi nécessaire aux plantes qu'aux animaux; et tel est l'air que l'on respire dans une campagne bien aérée et jonchée d'arbres, d'arbrisseaux et d'herbes odorantes.

Que le malade, dit Arétée, demeure auprès des prés, des fontaines et des ruisseaux; les exhalaisons qui en émanent et la gaieté que ces objets inspirent fortifient l'âme, animent les forces et rétablissent la vie. L'air de la ville, sans cesse inspiré et expiré, continuellement rempli d'une foule de vapeurs et d'exhalaisons infectes, réunit les deux inconvénients d'avoir moins de cet esprit vital et d'être chargé de particules nuisibles. Celui de la campagne possède les deux qualités opposées: c'est un air vierge et un air imprégné de tout ce

qu'il y a de plus volatil, de plus agréable, de plus cordial dans les plantes, et de la vapeur de la terre, qui, elle-même, est très salubre.

Mais il serait inutile de se choisir une demeure dans un bon air, si l'on ne le respirait pas ; l'air des chambres, si l'on ne le renouvelle pas continuellement est à peu près le même dans toutes : ce n'est presque pas en changer que de passer d'une chambre fermée en ville, dans une chambre fermée à la campagne. On ne jouit de toute la salubrité d'une atmosphère saine qu'en pleine campagne. Si les infirmités ou la faiblesse ne permettent pas de s'y transporter, on doit renouveler plusieurs fois par jour l'air de sa chambre, non pas en ouvrant simplement une porte ou une fenêtre, ce qui le renouvelle peu, mais en faisant passer dans tout l'appartement un torrent d'air frais, en ouvrant tout à la fois dans deux ou trois endroits opposés. Il n'y a aucune maladie qui n'exige cette précaution ; mais alors il convient de soustraire le malade à une trop grande impression, ce qui est toujours très aisé.

Il est aussi extrêmement important de respirer l'air du matin. Ceux qui s'en privent pour rester dans une atmosphère étouffée entre quatre rideaux renoncent volontairement au meilleur et peut-être

au plus fortifiant de tous les remèdes. La fraîcheur de la nuit lui a rendu tout son principe vivifiant; et la rosée qui s'évapore peu après s'être chargée de tout le baume des fleurs sur lesquelles elle a séjourné, le rend véritablement médicamenteux. On nage au milieu d'une essence de plantes qu'on inspire continuellement, et dont rien ne peut suppléer le bon effet. Le bien-être, la fraîcheur, la force, l'appétit qu'on sent pendant le reste du jour en est une preuve à la portée de tout le monde, plus forte que tout ce que je pourrais ajouter. J'en ai vu encore très récemment les effets les plus sensibles sur quelques personnes valétudinaires, sur celles surtout qui étaient hypochondriaques; elles éprouvèrent de la manière la plus marquée que si elles humaient l'air au lever du soleil, elles se sentaient beaucoup plus gaies le reste du jour, et ceux qui le passaient avec elles n'auraient pas pu se tromper à cette marque sur l'heure de leur lever. On sent combien cet effet est important pour les malades atteints de la consomption dorsale, qui sont si souvent hypochondriaques! Le retour de la gaieté démontre seul, d'une façon invincible, un amendement général de la santé.

Du régime.

Le régime est surtout d'une extrême importance dans le traitement des sujets épuisés, et, en général, on n'y fait pas assez attention. On devrait toujours avoir présente à l'esprit cette belle maxime de saint Jérôme : « Les forges de Vulcain, les volcans du Vésuve et le mont Olympe ne brûlent pas de plus de flammes que les jeunes gens nourris de mets succulents et abreuvés de vin. » Manjot, l'un des médecins de Louis le Grand, dès le milieu jusqu'à la fin du XVIIe siècle, parle de femmes que l'excès d'hypocras jeta dans une extase vénérienne. L'usage du vin et des viandes est d'autant plus fâcheux qu'en augmentant la force des aiguillons de la chair, il affaiblit celle de la raison, qui doit leur résister.

Le vin et les viandes hébètent l'âme, dit Plutarque dans son *Traité du manger des viandes*, ouvrage qui devrait être généralement lu. Les plus anciens médecins avaient déjà connu l'influence du régime sur les mœurs; ils avaient l'idée d'une médecine morale ; et Galien nous a laissé sur cette matière un petit ouvrage qui est peut-être ce que l'on a vu de mieux jusqu'à présent. « Que ceux, dit-il, qui nient que la différence des aliments rend

les uns tempérants, les autres dissolus; les uns chastes, les autres incontinents; les uns courageux, les autres poltrons; ceux-ci doux, ceux-là querelleurs; d'autres modestes, les derniers présomptueux; que ceux, dis-je, qui nient cette vérité, viennent vers moi, qu'ils suivent mes conseils pour le manger et pour le boire, et je leur promets qu'ils en retireront de grands secours pour la philosophie morale : ils sentiront augmenter les forces de leur âme; ils acquerront plus de génie, plus de mémoire, plus de prudence, plus de diligence. Je leur dirai aussi quelles boissons, quels vents, quelle température de l'air, quels pays, ils doivent éviter ou choisir.

Hippocrate, Platon, Aristote, Plutarque, nous avaient déjà laissé de très bons préceptes sur cette importante matière, et parmi les ouvrages qui nous restent du pythagoricien Porphyre, il y en a un sur l'*abstinence des viandes*, dans lequel il reproche à Firmius Castricius, à qui il l'adresse, d'avoir quitté la diète végétale, quoiqu'il eût avoué qu'elle était la plus propre à conserver la santé et à faciliter l'étude de la philosophie.

Des aliments.

On doit être guidé dans le choix des aliments

par ces deux règles : 1° Ne prendre que des aliments qui, sous un petit volume, contiennent beaucoup de nourriture et qui se digèrent aisément. C'est l'aphorisme de Sanctorius : *Coïtus immoderatus postulat cibos paucos et boni nutrimenti.* 2° Éviter tous ceux qui ont de l'âcreté. Il est important de rendre à l'estomac toutes ses forces, et rien ne détruit plus la force des fibres animales qu'une extension forcée : ainsi, si l'on dilatait l'estomac par la quantité d'aliments, on l'affaiblirait journellement. D'ailleurs, s'il est trop rempli, les personnes faibles éprouvent un état de malaise, d'angoisse, de faiblesse et de mélancolie, qui augmente tous les maux. On prévient ces deux inconvénients en choisissant ses aliments et en n'en prenant que peu à la fois, mais fréquemment. Il est essentiel qu'ils puissent donner aisément ce qu'ils ont de nutritif. L'estomac n'étant pas en état de digérer ce qui se digère difficilement, son action extrêmement languissante serait totalement détruite par des aliments ou trop durs ou propres à diminuer ses forces.

On peut, sur ces principes, former le catalogue de ceux qui conviennent dans ce cas, et de ceux qu'on doit exclure. Dans la dernière classe sont toutes les viandes naturellement dures et indi-

gestes, telles que celles de cochon, de vieilles bêtes; toutes celles qui sont trop grasses ou que l'art a durcies au moyen du sel et de la fumée, préparation qui les rend en même temps âcres; les autres graisses quelconques, qui relâchent les fibres de l'estomac, diminuent l'action déjà trop faible des sucs digestifs, restent indigestes, disposent à des obstructions, et acquièrent, par leur séjour, un caractère d'âcreté qui, irritant continuellement, donne de l'inquiétude, des douleurs, de l'insomnie, de l'angoisse, de la fièvre. Il n'y a rien, en un mot, dont les personnes qui ne digèrent pas doivent se garder avec plus de soin que des substances grasses. Les pâtes non fermentées, surtout quand elles sont pétries avec des graisses, sont une autre espèce d'aliment très fort au-dessus des forces d'un mauvais estomac. Les herbes potagères, en produisant des gonflements qui les distendent et qui gênent en même temps la circulation dans les parties voisines, sont également nuisibles. Tels sont généralement les légumes à cosse, toutes les espèces de choux et ceux qui ont un goût et une odeur extrêmement âcres; dernière qualité qui les rend nuisibles, indépendamment des flatuosités.

Les fruits, qui sont si salutaires dans les mala-

dies aiguës et inflammatoires, dans les obstructions, surtout dans celles du foie, et dans plusieurs autres maladies, ne conviennent jamais dans ces cas ; ils affaiblissent, ils relâchent, ils énervent les forces de l'estomac, ils augmentent la dissolution du sang déjà trop aqueux ; mal digérés, ils fermentent dans l'estomac et dans les intestins, et cette fermentation développe une quantité énorme d'air, qui produit des distensions considérables qui dérangent absolument le cours de la circulation. J'ai vu cet effet être si considérable chez une femme pour avoir mangé trop de fruits rouges, vingt-quatre heures après une couche très heureuse, que le ventre était tendu au point de devenir livide. Elle était dans l'assoupissement, et son pouls était presque imperceptible. Les fruits laissent aussi dans les premières voies un principe acide propre à occasionner plusieurs accidents fâcheux ; ainsi, il faut presque entièrement s'en priver. Les légumes frais, le vinaigre, le verjus, ont les mêmes inconvénients et méritent la même exclusion.

Quoique le catalogue des aliments défendus soit long, celui des aliments permis l'est encore davantage. Il comprend toutes les viandes d'animaux jeunes, nourris dans de bons endroits, et bien nourris ; telles sont surtout celles de veau, de

jeune mouton, de jeune bœuf, de poulet, de pigeon, de poulet d'Inde, de perdreaux. Les alouettes, les grives, les cailles, les autres gibiers, sans être absolument interdits, ont cependant des inconvénients qui ne permettraient pas d'en faire un usage journalier; le poisson est dans le même cas.

On doit non-seulement choisir les viandes avec soin, il faut encore les préparer convenablement. La meilleure façon, c'est de les rôtir à un feu doux, qui conserve leur suc et qui ne les dessèche pas, ou de les cuire lentement dans leur propre jus. Celles que l'on fait bouillir avec beaucoup d'eau donnent au bouillon tout ce qu'elles ont de succulent et restent incapables de nourrir; souvent elles ne sont que des fibres charnues dénuées de leurs sucs et chargées d'eau, également insipides au goût et indigestes à l'estomac. Il est très ordinaire de voir des personnes faibles fort éloignées de tout soupçon de friandise, qui ne peuvent point en manger sans sentir que leur estomac souffre. Plus les viandes sont tendres, moins elles soutiennent cette préparation, qu'on devrait réserver, quant aux malades, pour tirer des viandes dures ce qu'elles ont de nourrissant.

Quelques soins que l'on donne à la préparation

de la viande, il est des personnes qui ne peuvent pas la digérer; on est réduit à ne leur en donner que le jus qu'on exprime après l'avoir fait médiocrement cuire; mais comme il se corromprait très aisément, il faut y joindre un peu de pain et une petite dose de jus de citron, ou un peu de vin: un tel mélange est tout ce que l'on peut employer de plus nourrissant. Quelques écrevisses cuites et écrasées dans le bouillon en relèvent le goût et le rendent peut-être encore plus fortifiant. Mais elles ont le double inconvénient d'être un peu échauffantes et de rendre le bouillon plus susceptible d'une prompte corruption; aussi il faut être sur ses gardes à ces deux égards.

Le pain et les légumes frais n'ont pas l'avantage de réunir beaucoup de nourriture sous un petit volume; mais leur usage, surtout celui du pain, est absolument indispensable pour prévenir non-seulement le dégoût que l'usage d'un régime tout animal ne manquerait pas de produire, mais encore la putridité qui en serait une suite, si l'on ne le mêlait pas de végétaux. Sans cette précaution, on verrait bientôt éclore dans les premières voies l'alcali spontané et tous les désordres qu'il peut entraîner. J'ai vu les plus grands accidents produits par ce régime chez des personnes faibles à

qui on l'avait ordonné. Un des symptômes les plus ordinaires est la soif inextinguible ; ils sont obligés de boire et la boisson les affaiblit ; d'ailleurs elle se mêle difficilement avec les humeurs, parce que ce mélange dépend de l'action des vaisseaux, qui est très languissante ; et si, par un malheur très ordinaire chez ceux qui ne prennent que peu de mouvement, l'action des reins diminue, les liquides passent dans le tissu cellulaire et forment d'abord des œdèmes, et enfin des hydropisies de toutes les espèces.

On prévient ces dangers en mariant toujours le régime végétal avec l'animal. Les meilleures herbes sont les racines tendres et les herbes chicoracées, les cardes et les asperges. Il y en a d'autres qui, quoique fort tendres, incommodent parce qu'elles rafraîchissent trop; elles amortissent la force de l'estomac.

Les graines farineuses, préparées et cuites en crème avec du bouillon de viande, font un aliment qui n'est pas à mépriser ; il réunit ce qu'il y a de plus nourrissant dans les deux règnes, et le mélange prévient le danger de chaque aliment donné seul : le bouillon empêche la farine de s'aigrir, la farine empêche le bouillon de se pourrir. On s'aperçoit aisément, en lisant les observations avec un

peu de réflexion, que les maladies sont plus malignes dans le nord de l'Europe que dans sa partie moyenne ; cela ne proviendrait-il pas de ce qu'on y mange plus de viande et moins de végétaux ?

Ce que j'ai dit plus haut des fruits n'empêche pas, quand l'estomac conserve encore quelque force, que l'on ne puisse de temps en temps s'en permettre une petite quantité, des mieux choisis pour l'espèce et pour la maturité : les plus aqueux sont ceux qui conviennent le moins.

Les œufs sont un aliment du genre animal, et un aliment extrêmement utile. Ils fortifient beaucoup et ils sont d'une facile digestion, moyennant qu'ils ne soient que peu ou pas cuits. Car dès que le blanc est durci, il ne se dissout plus ; il devient pesant, indigeste, et ne répare pas ; c'est alors l'aliment des estomacs qui digèrent trop et non de ceux qui ne digèrent point. La meilleure façon de les manger, c'est de les avaler lorsqu'ils sortent de la poule, sans coction, ou de les manger à la coque, après les avoir seulement plongés trois ou quatre fois dans de l'eau bouillante, ou délayés dans du bouillon chaud qui ne bouille pas.

Enfin, une dernière espèce d'aliments, c'est le *lait ;* il réunit toutes les qualités que l'on désire ;

il n'a aucun des inconvénients que l'on craint. C'est le plus simple, le plus facile à assimiler, celui qui répare le plus promptement; tout préparé par la nature, on ne risque point de le gâter par la préparation artificielle; il nourrit comme le jus de viande et n'est point susceptible de putridité; il prévient l'altération; il tient lieu d'aliment et de boisson, il entretient toutes les sécrétions, il dispose à un sommeil tranquille; en un mot, il est propre à remplir toutes les indications qui se présentent dans ce cas, et Lewis l'a toujours vu produire les meilleurs effets. Pourquoi donc ne l'emploie-t-on pas toujours, et ne le substitue-t-on pas à tous les autres aliments? Par une raison qui lui est particulière, qui en dénature souvent l'effet, et en vertu de laquelle il produit souvent un résultat très différent de celui qu'on espérait et qu'on était en droit d'attendre.

Cette raison, c'est l'espèce de décomposition à laquelle le lait est sujet. Si la digestion n'en est pas prompte, s'il séjourne trop longtemps dans l'estomac, ou si, sans y séjourner longtemps, il y trouve des matières propres à hâter cette décomposition, il éprouve les changements que nous lui voyons subir sous nos yeux : la partie butyreuse, la caséeuse et la séreuse se séparent. Le petit-lait occa-

sionne quelquefois une diarrhée prompte; d'autres fois, il passe par les voies urinaires ou par la transpiration sans nourrir. Les autres parties, si elles restent dans l'estomac, ne tardent pas à le fatiguer, à occasionner des maladies, des gonflements, des nausées, des coliques. Si l'on ne se sent pas incommodé d'abord, c'est qu'elles passent dans les intestins, où elles peuvent, il est vrai, séjourner un certain temps sans nuire sensiblement ; mais elles y acquièrent une âcreté singulière, et, au bout d'un certain temps, elles produisent des accidents que le délai n'a pas rendus moins dangereux ; et l'on peut établir comme une loi qui doit rendre extrêmement circonspect, quand on ordonne le lait dans des cas graves, que si c'est l'aliment dont la digestion est la plus aisée, c'est aussi celui dont l'indigestion est la plus fâcheuse.

On a vu plus loin les difficultés que Boerhaave trouvait dans son usage ; mais, quelque grandes qu'elles soient, les avantages que l'on peut en retirer sont assez considérables pour qu'on cherche tous les moyens possibles de le surmonter, et heureusement il y en a. On peut les ranger sous deux classes : les attentions du régime et les remèdes.

Les attentions du régime sont, premièrement, le choix du lait : quelle que soit l'espèce pour

laquelle on se détermine, la femelle qui le nourrit doit être saine et bien conduite; en second lieu, il faut éviter, pendant qu'on le prend, tous les aliments qui peuvent l'aigrir : tels sont les fruits, tant cuits que crus, et en général tout ce qui a de l'acidité; troisièmement, il faut le prendre dans des temps fort éloignés des autres aliments, car il n'aime aucun mélange; quatrièmement, n'en prendre que peu à la fois; cinquièmement, avoir l'estomac, le bas-ventre et les jambes extrêmement chauds, et surtout, sixièmement (sans cette précaution, toutes les autres seraient inutiles), se modérer extrêmement sur la quantité des aliments, même les mieux choisis. On ne doit, pendant qu'on prend le lait, donner aucun travail à l'estomac; la plus petite surcharge, la plus légère indigestion y laisse un principe de corruption qui corrompt sur-le-champ le lait, et du plus sain des aliments peut faire un poison quelquefois violent, et au moins toujours très nuisible.

Quel lait mérite la préférence? Pour répondre à cette question, on ne saurait mieux faire que de citer l'excellent travail, aujourd'hui fort rare, du docteur Apples. On emploie, selon les conditions particulières, le lait de femme, d'ânesse, de chèvre et de vache. Chacun a ses qualités différentes;

c'est la comparaison de ces qualités et des indications qu'offre la maladie qui doit déterminer le choix que l'on fait de l'un ou de l'autre. Il y a peu de cas dans lesquels celui de vache ne puisse pas tenir lieu de tous les autres. On croit généralement celui de la femme plus fortifiant, c'est l'idée des plus grands maîtres ; mais on appuie cette opinion sur un fondement ruineux, qui est l'usage qu'elle fait des viandes, sans réfléchir que dans le même temps on donne la préférence à celui d'une robuste paysanne qui n'en mange point, ou du moins très peu, et qui ne vit que de pain et de végétaux.

Je crois cependant qu'on pourrait l'essayer avec succès, les belles cures opérées par son usage ne laissent aucun doute sur son efficacité ; mais il y a un inconvénient qui lui est particulier, c'est qu'il doit être pris immédiatement au mamelon qui le fournit. C'est une précaution dont Galien a déjà connu la nécessité ; et en se moquant de ceux qui ne veulent pas s'y astreindre, il les renvoie, comme des *ânes*, *au lait d'ânesse*. Mais le vase n'exciterait-il pas des désirs que l'on cherche à amortir, et ne serait-on pas exposé à voir renouveler l'histoire du prince dont Capivaccio nous a conservé le souvenir ? On lui donna deux nourrices ; le lait produisit un si bon effet, qu'il les mit à même de

lui en fournir de plus frais au bout de quelques mois, s'il se trouvait en avoir besoin.

On croit que le *lait d'ânesse* est le plus analogue à celui de la femme ; mais, qu'on me permette de le dire, c'est une assertion d'opinion plus que d'expérience. Il est plus séreux, et, par cela même, plus relâchant; mais c'est une très grande erreur que de le croire plus fortifiant. Des observations journalières démontrent le contraire et prouvent que non-seulement il n'est pas plus efficace, mais que peut-être il l'est moins. Je n'en ai pas toujours vu de bons effets, et je ne suis pas le seul. Il me semble, m'écrivait de Haller, que ce lait d'ânesse fait rarement ce qu'on lui demande. L'inutilité est un bien grand défaut dans un remède sur lequel on fonde la guérison des maladies les plus graves. Hoffmann le conseillait dans le cas où il y avait tout à la fois épuisement et cupidité.

Avant de quitter ce qui regarde les aliments, je dois finir par les conseils d'Horace, c'est de *ne pas faire* de mélanges. On comprend, sans qu'il soit besoin d'insister sur ce conseil, combien il est impossible que des aliments très différents subissent, dans le même temps, une digestion facile. Ce mélange est une des causes qui ruinent les santés les

plus fortes et qui tuent les faibles ; ils ne peuvent l'éviter avec trop de soin.

Une autre attention également nécessaire et presque également négligée, c'est une mastication exacte ; c'est un secours dont les estomacs les plus vigoureux ne peuvent se passer longtemps sans déchoir sensiblement, et sans lequel les faibles ne font que la digestion la plus imparfaite. Il faut avoir beaucoup observé pour s'imaginer jusqu'à quel point il importe à la santé de mâcher soigneusement. J'ai vu les maux d'estomac les plus rebelles et les langueurs les plus invétérées se dissiper par cette seule attention. J'ai vu, d'un autre côté, des personnes bien portantes tomber dans les infirmités quand leurs dents endommagées ne leur permettaient plus qu'une mastication imparfaite, et ne recouvrer leur santé qu'après la perte totale de leurs dents, lorsque les gencives acquéraient cette dureté qui les met à même d'en remplir les fonctions. Tant de details, tant de précautions et de privations sont exprimés dans un vers de Procope : « Vivre selon nos lois, c'est vivre misérable. »

Mais peut-on trop payer la santé? Que l'on est bien dédommagé des sacrifices qu'on lui fait, par le plaisir d'en jouir, par les agréments qu'elle ré-

pand sur tous les moments de la vie. Sans la santé, dit Hippocrate, on ne peut jouir d'aucun bien; les honneurs, les richesses et tous les autres avantages sont inutiles. D'ailleurs, ces sacrifices sont bien moindres qu'on ne le croit. Je puis citer plusieurs témoins à qui, dès les premiers jours, il n'en a plus rien coûté de renoncer à la variété et à la saveur des mets recherchés pour se mettre au régime simple. C'est celui qu'indique la nature et qui plaît aux organes bien constitués. Un palais sain, qui a toute la sensibilité qu'il doit avoir, ne peut goûter que les mets simples; les composés, les apprêts lui sont insoutenables, et il trouve dans les aliments les moins savoureux une saveur qui échappe aux organes émoussés : ainsi, ceux qui y reviennent pour leur santé, par raison et avec quelques dégoûts, doivent être sûrs qu'à mesure qu'ils recouvreront la santé, ils trouveront dans ces aliments des délices qu'ils n'y soupçonnent pas.

Une oreille fine distingue cette légère différence entre deux tons qui échappe à une oreille moins sensible; il en est de même des nerfs des organes du goût : quand ils sont exquis, ils aperçoivent les plus légères variétés de saveurs, et ils y sont sensibles. Les buveurs d'eau en trouvent qui les flattent autant que le falerne le plus exquis, et d'autres

qui ne valent pas les vins de Brie. Enfin, quand on n'aurait pas l'espérance de suivre avec plaisir un régime, la satisfaction de sentir qu'en s'y soumettant on remplit un devoir, serait un motif bien puissant, une récompense bien flatteuse pour ceux qui connaissent le prix du bien-être avec soi-même.

Des boissons.

Les boissons forment une partie du régime presque aussi importante que celle des aliments. On doit s'interdire toutes celles qui peuvent augmenter la faiblesse et le relâchement, diminuer le peu de forces digestives qui restent, porter de l'âcreté dans les humeurs, disposer le genre nerveux à une mobilité déjà trop considérable. Toutes les eaux légèrement chaudes, quoique chargées de principes aromatiques, ont ce défaut. Les liqueurs spiritueuses, qui paraissent au premier coup d'œil pouvoir convenir, en ce qu'elles opèrent précisément le contraire de l'eau chaude, dont réellement elles diminuent les dangers, si l'on y en joint une petite quantité, ont d'autres inconvénients qui doivent les faire rejeter, ou au moins les restreindre à un usage extrêmement rare.

Leur action est trop violente et trop passagère ;

elles irritent plus qu'elles ne fortifient ; et si quelquefois elles fortifient, la faiblesse qui succède est plus grande qu'avant leur usage ; elles donnent d'ailleurs aux papilles de l'estomac une dureté qui leur ôte ce degré de sensibilité nécessaire pour avoir appétit, et elles ôtent aux liqueurs digestives ce degré de fluidité qu'elles doivent avoir pour aider cette sensation ; aussi les buveurs de liqueurs ne la connaissent point. Les personnes, dit Thierry, qui boivent tous les jours des liqueurs après le repas, dans la vue de remédier aux vices des digestions, ne pourraient guère mieux s'y prendre, si elles voulaient venir à bout du contraire, et détruire les forces digestives.

La meilleure boisson est l'eau de source mêlée avec partie égale d'un vin qui ne soit ni fumeux ni acide : le premier irrite sensiblement le genre nerveux et produit dans les humeurs une raréfaction passagère, dont l'effet est de distendre les vaisseaux, pour les laisser ensuite plus lâches, et d'augmenter la dissolution des humeurs ; le second affaiblit les digestions, irrite et procure des urines très abondantes qui épuisent les malades. Les meilleurs *vins* sont ceux qui ont moins d'esprit et de sel, plus de terre et d'huile, ce qui forme ce qu'on appelle les vins moelleux : tels sont quelques vins

de Bourgogne, du Rhône, de Neuchâtel, et en petit nombre dans ce pays. Les vieux vins blancs de Grave, ceux de Pontac bien choisis, les vins d'Espagne, de Portugal, ceux des Canaries, et, dans les endroits où l'on peut en avoir, ceux de Tokai, sont supérieurs, peut-être, à tous les vins du monde, en salubrité comme en agrément. Pour l'usage ordinaire, il n'en est point de préférables à ceux de Bourgogne et de Bordeaux.

Dans les endroits où l'on n'a point de bonne eau, on peut la corriger en la filtrant, en la ferrant ou en y faisant infuser quelques aromates agréables, tels que la cannelle, l'anis, l'écorce de citron.

La *bière* simple, bien préparée et de bonne qualité, est une excellente boisson. Le mumme, qui est un extrait de grain aussi nourrissant que fortifiant, peut être d'un grand usage. Riche d'esprit, il ranime autant que le vin et nourrit davantage; il peut tenir lieu de boissons et d'aliments.

Parmi les boissons utiles non fermentées, nous comptons le *café*, le *thé* et le *chocolat*.

Du café.

On a beaucoup et injustement médit du *café*; de nombreuses observations et des recherches

récentes ont prouvé que l'infusion de café est une des meilleures et des plus utiles boissons alimentaires que l'on puisse employer. M. de Gasparin a constaté, par de nombreuses et concluantes expériences, que le café a la propriété de rendre plus stables les éléments de notre organisme, en sorte que s'il ne pouvait pas par lui-même nourrir davantage, il empêcherait de se dénourrir, ou diminuerait les déperditions.

Un des effets les plus remarquables du café à l'eau, dit *café noir*, dont l'usage est si répandu et si commun en Italie et en Égypte, est sans contredit de soutenir et de relever les forces des hommes soumis à de rudes travaux de la pensée ou du corps, tout en permettant de réduire de vingt-cinq à trente centièmes la quantité de leurs aliments. En effet, il est bien démontré que ce liquide alimentaire contient six fois plus de substance solide et trois fois plus de matière azotée que le bouillon, lorsqu'il a été préparé dans les proportions de 120 grammes de café en poudre pour 1 litre d'eau bouillante.

Ajoutez encore que, bien différent des boissons alcooliques qui enivrent et engourdissent les sens, le café procure, par ses parfums exquis, les plus agréables sensations, tout en échauffant l'imagina-

tion et en excitant les plus heureuses facultés de l'intelligence.

En résumé, le café est à la fois une boisson alimentaire nutritive et avantageusement excitante, capable de transmettre toutes ses propriétés à un égal volume de pain, substance éminemment nourrissante, mais peu agréable au goût. De plus, on s'accorde à reconnaître au café une vertu antiseptique, par les temps de maladies épidémiques et contagieuses.

Le café le plus estimé est le café *moka ;* les meilleurs produits viennent des riches plantations situées vers la pointe de l'Arabie. Après le café moka vient le café *bourbon*, et ensuite le café *martinique*, le moins estimé de tous.

Du thé.

L'infusion de thé est aussi une des boissons les plus nutritives et les plus salubres que l'on puisse employer, surtout l'infusion de thé noir. Il est bien prouvé que cette boisson produit en nous une excitation générale et permanente, qui donne une énergie nouvelle à l'homme affaibli par la diète, par le froid, par les excès, par la tristesse ; qui relève le pouls et lui redonne de la force ; qui

fait succéder l'activité à l'abattement et imprime à toutes les fonctions une vie nouvelle. De plus, le thé est un puissant préservatif à employer dans les temps d'épidémie, contre les affections régnantes. On attribue, non sans quelque raison, à son usage la résistance aux effluves insalubres et aux fièvres paludéennes qui se remarquent dans certaines contrées de la Chine. Enfin, l'agréable parfum du thé excite et soutient l'appétit, nourrit le corps, stimule avantageusement l'énergie vitale et double en quelque sorte la puissance des facultés intellectuelles.

Du chocolat.

Le chocolat, qui appartient à plus juste titre à la classe des aliments qu'à celle des boissons, le chocolat est un aliment d'un éminent pouvoir nutritif en toute circonstance, et capable de soutenir les forces pendant de longs voyages. « Le chocolat au lait, dit Lewis, pris à une dose qui ne puisse pas surcharger l'estomac, est un excellent déjeuner pour les personnes en consomption. Je connais un enfant de sept ans qui était au dernier degré de cette maladie, abandonné de son médecin, et que sa mère rétablit en ne lui donnant que du chocolat à petites doses, mais souvent. Il

est vrai qu'on ne peut trop recommander cet aliment à quelques personnes faibles. »

Selon M. Payen, de l'Institut de France, le chocolat bien préparé constitue un aliment respiratoire ou capable d'entretenir la chaleur animale indispensable au bon état de l'économie ; c'est aussi un aliment favorable à l'entretien et au développement des sécrétions adipeuses, et capable de concourir à l'entretien et à l'accroissement de nos tissus ; enfin son arome particulier excite l'appétit et favorise considérablement l'action digestive. On complète sa puissance alimentaire en le versant sur une quantité plus ou moins grande de pain bien cuit..

Une précaution toujours bonne à prendre, c'est d'éviter de faire un usage journalier d'une très grande quantité de boisson quelconque. En effet, trop de boisson affaiblit les digestions en relâchant l'estomac, en noyant les sucs gastriques et digestifs et en précipitant les aliments avant qu'ils soient digérés ; puis, en relâchant toutes les parties, une trop grande abondance de liquides dissout les humeurs et dispose à des urines ou à des sueurs qui épuisent. J'ai vu des maladies produites par l'atonie diminuer considérablement sans autre secours que la réduction d'une partie de la boisson.

Du sommeil.

Ce que l'on peut dire du sommeil se réduit à trois choses : sa durée, le temps de le prendre et les précautions nécessaires pour jouir d'un sommeil tranquille.

Sept heures de sommeil, huit heures au plus, suffisent à tout le monde ; il y a du danger à dormir davantage et à rester plus longtemps au lit. Cela jette dans les mêmes maux qu'un excès de repos. Si quelques-uns pouvaient s'y livrer davantage, ce seraient ceux qui se donnent beaucoup de mouvement, et surtout de mouvements vifs pendant le jour. Mais ce ne sont pas ceux-là qui abusent du sommeil, ce sont au contraire ceux qui mènent la vie la plus sédentaire. Ainsi donc il ne faut jamais outre-passer le terme de sept ou huit heures, à moins qu'on ne soit parvenu à ce point de faiblesse qui ne laisse pas les ressources nécessaires pour être longtemps levé ; hors ce cas, il faut l'être le plus qu'il est possible. « Moins on dort, dit Lewis, plus le sommeil est doux et plus il fortifie. »

Il est démontré que l'air de la nuit est moins salubre que celui du jour, et que les malades faibles sont plus accessibles à ses mauvais effets le

soir que le matin. Il faut donc consacrer au sommeil le temps où l'air est le moins sain et celui où l'usage d'un air moins salubre nous serait plus nuisible. Ainsi, il faut se coucher de bonne heure et se lever matin. C'est, du reste, un précepte si connu, qu'il y a peut-être de la trivialité à le rappeler ; mais il est si négligé, on paraît en sentir si peu la conséquence, infiniment plus grande qu'on ne le croit, qu'il est très permis de le supposer inconnu et de le rappeler en insistant sur son importance, surtout pour les personnes valétudinaires. Si l'on se couche à dix heures, et l'on ne doit jamais se coucher plus tard, ce sont les termes de Lewis, on doit se lever en été à quatre ou cinq heures, en hiver à six ou sept. « Il est absolument nécessaire, ajoute-t-il, de défendre aux personnes atteintes d'affections pléthoriques de se laisser aller à rester au lit le matin. » Il voudrait même qu'on prît l'habitude de se lever après son premier sommeil, et il assure que quelque pénible que cette coutume pût être dans les commencements, elle deviendrait bientôt aisée et agréable. Plusieurs exemples prouvent l'excellence de ce conseil. Il y a plusieurs personnes valétudinaires qui se sentent très bien au réveil d'un premier sommeil doux et profond, et qui se trouvent dans un grand

malaise si elles se laissent aller à s'endormir; elles sont aussi sûres de passer bien le jour, si quelque heure qu'il soit, elles se lèvent après ce premier sommeil, que de le passer désagréablement, si elles se lèvent au second.

Le sommeil n'est tranquille que quand il n'y a aucune cause d'irritation ; ainsi, on doit chercher à les prévenir. Trois précautions des plus importantes à prendre sont : 1° De n'être pas dans un air chaud, et de n'être ni trop, ni trop peu couvert. 2° De n'avoir pas froid aux pieds en se couchant, accident très ordinaire aux personnes faibles, et qui leur nuit par plusieurs raisons (On doit à cet égard observer exactement la règle d'Hippocrate : « Dormir dans un endroit frais et avoir soin de se couvrir. ») 3° Et ce qui est encore plus important, de n'avoir pas l'estomac plein : rien au monde ne trouble le sommeil, ne le rend inquiet, douloureux, accablant, comme une digestion pénible dans la nuit. L'abattement, la faiblesse, le dégoût, l'ennui, l'incapacité de penser et de s'occuper le lendemain en sont la suite inévitable.

Rien au contraire ne contribue plus efficacement à procurer un sommeil doux, tranquille, continu, et surtout réparateur, qu'un souper léger.

La fraîcheur, l'agilité, la gaieté en sont, le lendemain, les suites nécessaires.

« Le temps de sommeil, dit avec raison le docteur Lewis, est celui de la nutrition, et non de la digestion. » Aussi ce médecin exigeait-il de ses malades la plus grande sévérité pour le souper. Il leur défendait (et jamais défense ne fut plus légitime) toute viande le soir; il ne leur permettait qu'un peu de lait et quelques tranches de pain, et cela deux heures avant de se coucher, afin que la première digestion fût complétement terminée avant l'heure du sommeil. Les Atcantes, qui ne connaissaient pas la diète animale, qui ne mangeaient jamais rien de ce qui avait eu vie, étaient fameux par la tranquillité de leur sommeil, et ignoraient ce que c'est que songer.

De l'exercice et des mouvements.

L'exercice est d'une nécessité absolue : il coûte aux personnes faibles d'en prendre, et si elles ont du penchant à la tristesse, il est très difficile de les déterminer à se mouvoir; rien n'est cependant plus propre à augmenter tous les maux qui viennent de la faiblesse, que l'inaction. Les fibres de l'estomac, des intestins, des vaisseaux, sont lâches;

les humeurs croupissent partout, parce que les solides n'ont pas la force de leur imprimer le mouvement nécessaire; il naît des stases, des engorgements; la coction, la nutrition, les sécrétions ne se font point; le sang reste aqueux, les forces diminuent et tous les symptômes du mal augmentent. L'exercice prévient tous ces maux en augmentant la force de la circulation; toutes les fonctions se font comme si l'on avait des forces réelles, et cette régularité dans les fonctions ne tarde pas à en donner : ainsi l'effet du mouvement est de suppléer les forces et de les rétablir.

Indépendamment de l'augmentation de la circulation, le mouvement a encore l'avantage de faire jouir d'un air toujours nouveau. Une personne qui reste en place et qui ne se remue pas, gâte bientôt l'air qui l'environne, et cet air lui nuit; une personne en action en change continuellement. Le mouvement peut souvent tenir lieu de remèdes, tandis que tous les remèdes du monde ne sauraient tenir lieu de mouvement.

La fatigue des premiers jours est un écueil contre lequel le faible courage de beaucoup de malades échoue; mais s'ils avaient celui de surmonter ce premier obstacle, ils sentiraient que c'est véritablement le cas où il n'y a que les premiers pas qui

coûtent. J'ai été étonné moi-même de voir à quel point ceux qui n'avaient point été rebutés acquéraient des forces par l'exercice. J'ai vu des personnes qui étaient fatiguées de faire le tour d'un jardin, parvenir, en quelques semaines, à faire jusqu'à deux lieues de chemin, et elles se trouvaient parfaitement bien au retour.

L'exercice à pied n'est pas le seul favorable ; celui qu'on prend à cheval vaut même beaucoup mieux pour les personnes extrêmement faibles, ou pour celles qui ont les viscères du bas-ventre et la poitrine endommagés ; dans une plus grande faiblesse encore, celui d'une voiture est à préférer, pourvu qu'elle ne soit pas trop douce. Quand la saison ne permet pas de sortir, on doit prendre de l'exercice dans la maison, ou par quelque occupation un peu pénible, ou par quelque jeu qui donne du mouvement, tel que le jeu du volant, par exemple, qui exerce également tout le corps.

Le retour de l'appétit et celui du sommeil sont les suites nécessaires du mouvement, mais il faut avoir la précaution de ne prendre jamais un exercice un peu fort aussitôt après le repas, et de ne pas manger quand on a trop chaud après l'exercice. On doit se donner du mouvement avant le

repas, et se reposer quelques moments avant de manger.

Des évacuations.

Les évacuations se dérangent avec les autres fonctions, et leur dérangement augmente le désordre de la machine ; il est important d'y faire attention, afin d'y remédier de bonne heure. Les évacuations qui doivent surtout fixer notre attention et qui réclament nos soins, sont les selles, les urines, la transpiration et les crachats. La meilleure façon de les maintenir ou de les ramener au point où elles doivent être, c'est de s'astreindre aux préceptes que j'ai donnés sur les autres objets du régime ; quand on est exact, les évacuations, dont le plus ou le moins de régularité est le *baromètre du meilleur ou du plus mauvais état* des digestions, se font assez régulièrement. Celle qu'il faut particulièrement favoriser comme étant la plus importante, c'est la transpiration, qui se dérange très aisément chez les personnes faibles.

On l'aide en faisant frotter la peau très légèrement avec de la flanelle ; quand elle est très languissante, on n'a pas de meilleur moyen, ni de plus sûr pour la ranimer, que de se couvrir tout le corps de laine ; on doit éviter d'être trop habillé, dans la

crainte de suer, ce qui nuit toujours à la transpiration ; les pores restent plus faibles et s'acquittent moins bien ensuite de leurs fonctions ; on doit éviter de l'être peu, ce qui arrête également toute évacuation cutanée. De toutes les parties, celles que tout le monde, et particulièrement les personnes faibles doivent tenir plus chaudement que les autres, ce sont les pieds. On ne négligerait pas cette précaution si aisée, si l'on savait à quel point elle intéresse la conservation de toute la machine.

Le froid soutenu aux pieds dispose aux maladies chroniques les plus fâcheuses ; il y a un grand nombre de personnes sur lesquelles il produit promptement de mauvais effets ; mais ceux qui sont sujets à des maux de poitrine, à des coliques ou à des obstructions, ne peuvent trop se prémunir contre ces dangers. Les sacrificateurs qui marchaient toujours pieds nus sur le pavé des temples étaient souvent attaqués de violentes coliques.

La salive se sépare quelquefois très abondamment chez les personnes faibles ; le relâchement des organes salivaires les dispose à cette copieuse sécrétion. Si les malades la crachent continuellement, il en résulte deux maux : l'un, qu'ils s'épuisent par cette évacuation ; l'autre, que cette hu-

meur, si nécessaire à l'ouvrage de la digestion, qui sans elle ne s'opère qu'imparfaitement, lui manque et la rend par là même pénible et mauvaise.

J'ai fait assez sentir les dangers d'une mauvaise digestion, pour qu'il ne soit pas besoin d'insister plus longtemps sur ceux d'une évacuation qui la rend telle. C'est par cette raison que Lewis défend absolument à ses malades de fumer; l'action de fumer ayant, entre autres inconvénients, celui de disposer à une salivation abondante par l'irritation qu'elle produit sur les glandes qui opèrent cette sécrétion.

Des passions.

On a vu plus haut l'étroite union de l'âme et du corps; on a compris combien le bien-être de la première influait sur le second; on a vu les sinistres effets de la tristesse; par conséquent, il est presque inutile d'ajouter que l'on ne peut trop éviter toutes les sensations de l'âme, et qu'il est de la dernière urgence de ne lui en procurer que d'agréables dans toutes les maladies, et surtout dans celles qui, comme la consomption dorsale, disposent par elles-mêmes à la tristesse, qui, par un cercle vicieux, les augmente considérablement. Mais, et c'est une des difficultés du traitement,

souvent les malades se complaisent à ce symptôme de leur mal, et l'on ne peut pas les déterminer à faire des efforts pour le surmonter. D'ailleurs, il ne faut pas se faire illusion, et croire qu'il n'y a qu'à ordonner d'être gai pour qu'on le devienne : le rire ne se commande pas plus qu'il ne se défend ; et l'on est aussi peu maître de s'empêcher d'être triste que d'avoir un accès de fièvre ou une rage de dents.

Tout ce qu'on peut exiger des individus, c'est qu'ils se prêtent aux remèdes contre la tristesse comme ils se prêteraient à d'autres. Ces remèdes sont moins la compagnie que la variété des situations d'esprit. Le changement continuel des objets forme une succession d'idées qui les distrait, et c'est ce qu'il leur faut. Rien n'est plus pernicieux aux personnes qui sont portées à se livrer à une seule idée que le désœuvrement et l'inaction. Rien n'est plus pernicieux à nos malades, et ils ne peuvent éviter avec trop de soin l'oisiveté et l'abandon à eux-mêmes.

Les exercices champêtres, les travaux de la campagne, les distraient plus puissamment que bien d'autres. Lewis veut que les malades ne soient jamais absolument seuls ; qu'on ne les laisse point se livrer à leurs réflexions ; qu'on ne leur permette

ni lecture, ni aucune occupation d'esprit : ce sont autant de causes, dit-il, qui épuisent les esprits et qui retardent la cure. Je ne penserais pas avec lui qu'on dût leur interdire toute lecture : on doit leur défendre de lire longtemps de suite, ne fût-ce que par rapport à la faiblesse de leur vue. On doit leur défendre toute lecture qui demanderait de l'application ; on doit leur interdire sévèrement toutes celles qui pourraient rappeler à leur souvenir des idées, à leur imagination des objets dont il serait à souhaiter qu'ils perdissent la mémoire ; mais il en est qui, sans fixer beaucoup l'attention et sans pouvoir rappeler des images dangereuses, les distraient agréablement et préviennent les dangers terribles du désœuvrement et de l'ennui.

CHAPITRE III.

TRAITEMENT MÉDICAL.

Quand on a employé tous les moyens capables de prévenir ou de détruire l'onanisme, il reste encore une seconde et dernière indication à remplir, c'est de guérir les accidents ou les maux qu'il a

produits. Ces maux sont très nombreux et très variés; ils attaquent presque tous les systèmes, mais particulièrement le système nerveux, et ils ont presque tous une physionomie commune, caractérisée par une irritabilité excessive unie à une profonde asthénie. Les remèdes qu'ils réclament sont presque tous fournis par la classe des toniques, des nervins et des analeptiques, dont on seconde l'action par un régime nourrissant et fortifiant, par des bains et par des frictions. En tout cas, le traitement doit être modifié suivant le sexe, l'âge et le tempérament du sujet malade, suivant l'intensité des symptômes et l'état général.

Nous indiquerons d'abord les remèdes qu'on doit éviter dans le traitement des maladies qui nous occupent, nous ferons connaître ensuite les remèdes qu'on doit employer en toute sûreté; mais avant tout, nous croyons devoir placer ici, à titre de prolégomènes, quelques considérations générales qui dominent et qui éclairent, selon nous, toute la question thérapeutique.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Il y a quelques maladies dans lesquelles il est difficile de démêler exactement la cause, et, par là

même, de déterminer l'indication et de régler le traitement, mais qui se guérissent avec assez de facilité quand on est parvenu à ce point; il n'en est pas de même dans la consomption dorsale. On sait quelle est la maladie, on en connaît la cause: c'est, comme dit Lewis, « une espèce particulière de consomption dont la cause prochaine est une faiblesse générale de tous les nerfs. L'indication est aisée à établir; on ne peut pas être partagé, par là même, sur l'essentiel du traitement, mais souvent le meilleur traitement échoue: c'est une raison de plus pour en fixer les détails avec exactitude.

Le relâchement général des fibres, la faiblesse du genre nerveux, l'altération des fluides, sont les causes du mal. Il dépend de toutes les parties; il faut leur rendre leur force, c'est l'unique indication. Elle a ses subdivisions tirées des différentes parties affaiblies; mais, comme les mêmes remèdes servent à les remplir toutes, il est inutile de les détailler ici; elles l'ont été dans le cours de cet ouvrage.

Ceux qui ignorent parfaitement la médecine, et qui en parlent cependant plus que ceux qui la savent, croiront qu'il est fort aisé de remplir cette indication, et qu'avec de bons aliments et des cordiaux dont nos boutiques abondent, on fortifie

bien aisément l'économie; mais, hélas! de tristes expériences ont appris, au contraire, aux plus grands médecins que rien n'était plus difficile que d'obtenir ce résultat!

Il est bien aisé, dit Gorter, de diminuer les forces; mais on n'a presque aucun secours pour les réparer. On le comprendra aisément, si l'on réfléchit que les aliments et les remèdes ne sont autre chose que les principes dont la nature se sert pour s'entretenir, réparer ses pertes et remédier aux dérangements qui surviennent dans le corps. Et qu'est-ce que la nature? L'agrégat des forces du corps distribuées harmoniquement. C'est *la force vitale* distribuée respectivement dans les différentes parties. Quand les forces sont épuisées, c'est donc *la nature* qui est en défaut; c'est l'architecte-ouvrier qui ne fonctionne plus: donnez-lui des matériaux tant que vous voudrez, il est hors d'état de les employer. Vous pouvez l'enterrer avec son bâtiment sous la pierre, le bois et le mortier, sans qu'il répare un seul pouce de muraille!

Il en est de même des maladies qui dépendent de la destruction des forces; les aliments ne réparent point les dommages, et les remèdes n'agissent point. J'ai vu des estomacs si affaiblis, que les aliments n'y recevaient pas plus d'élaboration que

dans un vase de terre. Quelquefois, ils s'y arrangent selon les lois de leur gravité spécifique ; et quand enfin une nouvelle dose irrite l'estomac par son poids, on les voit ressortir successivement par un léger effort, très séparés les uns des autres. D'autres fois, par un plus long séjour, ils s'y corrompent, et on les vomit tels qu'ils seraient si on les eût laissés gâter dans un bassin d'argent ou de porcelaine. Or, que doit-on espérer des aliments dans des cas de cette espèce?

L'épuisement n'est pas aussi considérable dans tous; il en est dans lesquels les forces ne sont qu'affaiblies, sans être totalement détruites : il reste alors quelques ressources dans les aliments et même dans les remèdes. Ce qui reste de la nature tire quelque parti des premiers, et les derniers doivent être de ceux qu'on a remarqués propres à ramener ce principe d'action vitale qui s'éteint : ce sont des secours étrangers dont on aide l'architecte, pour qu'il puisse travailler à son ouvrage en dépensant le moins possible de ses forces; c'est d'autres fois le coup d'éperon que l'on donne à un cheval faible, pour qu'il fasse un effort dans un mauvais pas. Mais qu'il faut d'habileté et de prudence pour savoir juger d'un premier coup d'œil la profondeur du bourbier, la force de l'animal et

les comparer. Si l'ouvrage est au-dessus de ses forces, ce coup d'éperon l'obligera, il est vrai, à un effort; mais si cet effort ne peut pas le mettre en bon chemin, il ne fera que l'épuiser totalement.

La faiblesse produite par l'onanisme offre une difficulté dans le choix des remèdes fortifiants qui ne se présente pas dans d'autres cas : c'est qu'il faut éviter avec grand soin ceux qui, en irritant, pourraient réveiller l'aiguillon de la chair. C'est une loi de la mécanique animale, si différente de l'inanimée et si peu soumise aux mêmes règles, que quand les mouvements s'augmentent, l'augmentation est plus considérable dans les parties qui en sont les plus susceptibles : ce sont les parties génitales chez les sujets livrés à l'onanisme ; c'est donc dans ces parties que l'effet des remèdes irritants se manifestera le plus sensiblement ; et les suites dangereuses de cet effet ne peuvent rendre trop circonspect sur les moyens que l'on emploie.

Des remèdes à éviter.

Nous avons déjà signalé une première classe de remèdes qu'il faut exclure du traitement de la consomption dorsale, la classe des *irritants ;* nous allons parler maintenant d'une seconde classe de

remèdes très opposés et également nuisibles, nous voulons dire des *évacuants*.

Nous avons enseigné que les sueurs, la salivation, les urines abondantes, épuisaient les malades, nous ne reviendrons pas sur ce sujet ; nous ferons observer seulement que les remèdes qui exciteraient leur mouvement doivent être rigoureusement bannis de tout traitement méthodique employé contre l'affection qui nous occupe ici. Nous examinerons, sous ce rapport, les saignées et les évacuants des premières voies.

L'indication étant de redonner des forces, pour juger s'ils conviennent, il ne s'agit que de savoir si ces évacuations sont propres à la remplir. Il y a deux cas dans lesquels la saignée donne des forces, dans les autres elle les ôte. Elle donne des forces, 1° quand on a trop de sang (mais ce n'est pas le cas des personnes en consomption). 2° Elle donne des forces quand le sang a acquis une densité inflammatoire qui, en le rendant impropre à ses usages, détruit promptement les forces. Mais c'est la maladie des gens vigoureux, de ceux qui ont les fibres roides et la circulation forte ; or les malades dont nous parlons étant précisément dans le cas contraire, la saignée ne peut que leur être nuisible. « Toutes les gouttes de sang, dit Gilchrist, sont pré-

cieuses aux personnes qui sont en consomption ; la force assimilatrice qui répare le sang est détruite, et ils n'en ont que ce qu'il leur faut pour soutenir la circulation très faiblement. » Lobb, qui a très bien apprécié les effets des évacuations, est absolu à cet égard :

« Dans les corps, dit-il, qui n'ont que la quantité de sang nécessaire, si on la diminue par des saignées, ou par les autres évacuations, on diminue les forces, ou trouble les sécrétions et l'on produit plusieurs maladies. La façon dont Sénac parle de la saignée lui donne encore plus sûrement l'exclusion dans ce cas... Si la matière dense ou rouge vient à manquer, dit-il, les saignées sont inutiles ou pernicieuses ; on doit donc les interdire aux corps exténués, dont le sang est en petite quantité ou a peu de consistance ; on doit les interdire encore quand il ne sort des vaisseaux qu'une liqueur qui peut à peine donner de la couleur au linge ou à l'eau. Or, on a vu que tel était l'état du sang chez ceux qui se livrent habituellement à l'onanisme ; et c'est généralement celui des personnes faibles et valétudinaires. Que ceux donc qui travaillent à les guérir par la saignée comparent leur méthode à ce précepte, fondé sur la théorie la plus éclairée et sur les observations pratiques les plus nom-

breuses et les mieux réfléchies, et qu'ils jugent alors des succès auxquels ils doivent s'attendre. »

Les remèdes qui évacuent les premières voies fortifient, quand il se trouve dans ces parties, ou des amas de matières si considérables que, par leur masse, elles gênent les fonctions de tous les viscères ; ou quand il y a dans l'estomac et dans les premiers intestins des matières putrides dont l'effet ordinaire est de produire une grande faiblesse. Dans ces cas-là on peut employer les évacuants, si rien, d'ailleurs, ne les contre-indique, s'il n'y a point d'autres moyens de débarrasser les premières voies, ou s'il y a du danger à ne point les évacuer promptement.

Ces trois conditions se trouvent rarement chez les personnes qui sont dans un état de consomption, chez lesquelles la faiblesse et l'atonie des premières voies sont une contre-indication toujours présente aux émétiques et aux purgatifs. Il y a, le plus souvent, un autre moyen d'en procurer l'évacuation successive : c'est d'employer les toniques non astringents, tels sont un grand nombre d'amers qui, en redonnant du jeu aux organes, produisent le double effet de faire digérer ce qui peut l'être et d'évacuer le superflu. Il y a enfin rarement du danger à ne pas les évacuer prompte-

ment; pourtant ce danger se présente quelquefois dans les maladies aiguës, car l'àcreté des matières que la chaleur augmente et la prodigieuse réaction des fibres peuvent occasionner des symptômes violents qui n'ont jamais lieu dans les maladies de langueur, dans lesquelles les évacuants proprement dits ne sont, par là même, jamais, à beaucoup près, aussi nécessaires, et sont, comme je l'ai déjà dit, très souvent contre-indiqués.

L'atonie et le manque d'action sont la cause des amas: quand il s'en fait et qu'on les vide par un purgatif, l'effet est dissipé; mais la cause qui l'a produit est considérablement augmentée; il faut réparer le mal existant et celui que le remède a fait. Si l'on ne parvient pas à y remédier promptement, l'effet se reproduit plus vite qu'auparavant; et si l'on se laisse aller à employer de nouveau les purgatifs, on augmente une seconde fois le mal. On fait d'ailleurs contracter aux intestins une paresse qui les empêche de faire leurs fonctions; on arrive à ce point de ne plus avoir d'évacuations que par l'art. En un mot, les purgatifs, dans les embarras des premières voies chez les personnes faibles, ne produisent une diminution dans l'effet qu'en augmentant la cause, et ne soulagent pour le moment qu'en empirant la maladie.

On ne suit cependant que trop cette méthode ; les malades l'aiment, elle paraît plus prompte, et effectivement, pourvu que la chute des forces ne soit pas trop considérable, ils se trouvent soulagés pour peu de jours ; le mal, il est vrai, revient, mais on aime mieux l'attribuer à l'insuffisance qu'à l'action même du remède. D'ailleurs les malades, la plupart du moins, préfèrent à tout prix le soulagement prompt et présent, et peu de médecins ont le courage de s'y opposer. Il est cependant bien important, en médecine comme en morale, de savoir sacrifier le présent à l'avenir ; la négligence de cette loi peuple le monde de malheureux et de valétudinaires. Il serait à souhaiter que l'on pût inculquer à tant de médecins et à tant de malades le beau morceau que l'on trouve dans la *Pathologie* de Gaubius sur tous les maux que cet abus des purgatifs entraîne.

N'y a-t-il point de cas, dira-t-on, dans lesquels les émétiques et les purgatifs puissent être admis par les malades dont je parle? Sans doute il en est quelques-uns, mais ils sont rares et il faut bien de l'attention pour ne pas se laisser tromper par les signes mêmes qui paraissent indiquer les évacuants, et qui souvent dépendent d'une cause qu'on doit attaquer par tous les autres remèdes. Je

n'entrerai point dans le détail de ces distinctions; il serait hors de place, et il me suffit d'avoir averti que les évacuants devaient rarement avoir lieu dans cette maladie.

Lewis croit qu'un émétique doux peut préparer utilement les premières voies pour les autres remèdes; mais il ne veut pas qu'on aille au delà. Plusieurs cas m'ont appris qu'on pouvait et qu'on devait très souvent s'en passer, et j'ai rapporté plus haut deux observations de Hoffmann qui prouvent tout le danger de ce remède; sans expérience, le seul bon sens témoigne qu'un remède qui donne des convulsions doit peu convenir dans des maladies qui sont l'effet des convulsions réitérées.

C'est en combattant la cause qu'on détruit le mal : pour peu qu'on en enlève chaque jour, on est sûr que l'effet disparaitra sans crainte de retour; si l'on n'agit que sur l'effet, le travail de chaque jour est non-seulement inutile au jour suivant, mais presque toujours nuisible.

Des remèdes à employer.

Après avoir indiqué ce qu'on doit éviter, que doit-on faire? J'ai marqué plus haut les caractères que doivent avoir les remèdes, fortifier sans irri-

ter. Il en est quelques-uns qui peuvent remplir ces deux indications ; cependant le catalogue n'en est pas long, et les deux plus efficaces sont sans contredit le *quinquina* et les *bains froids*. Le premier de ces remèdes est depuis longtemps regardé, indépendamment de sa vertu fébrifuge, comme l'un des plus puissants fortifiants et des meilleurs calmants. Les médecins modernes les plus célèbres le regardent comme spécifique dans les maladies des nerfs. Il existe dans la formule de Boerhaave, et Vandermonde s'en est servi avec avantage, avec beaucoup de succès même, dans le traitement auquel il a soumis un jeune homme que des débauches avaient jeté dans un état très fâcheux. Lewis le préfère à tous les autres remèdes, et Stéhelin le regarde comme le plus efficace de tous.

Vingt siècles d'expériences exactes et raisonnées ont démontré que les bains froids possédaient les mêmes qualités. Le docteur Baynard en a prouvé l'excellent usage, plus particulièrement dans les désordres produits par l'onanisme et les excès vénériens, surtout dans un cas où, indépendamment de l'impuissance, il y avait une si grande faiblesse, augmentée il est vrai par les saignées et les purgatifs, qu'on regardait le malade comme étant déjà au bord du tombeau.

Lewis ne craint pas d'affirmer encore plus positivement leur efficacité. « De tous les remèdes, dit-il, soit internes, soit externes, il n'y en a aucun qui égale les bains froids. Ils rafraîchissent, ils fortifient les nerfs, et ils aident la transpiration plus efficacement qu'aucun remède intérieur; bien ménagés, ils sont plus efficaces dans la consomption dorsale que tous les autres remèdes pris ensemble. »

L'union du quinquina et des bains froids est indiquée par la parité de leurs vertus; ils opèrent les mêmes effets, et, étant combinés, ils guériraient des maladies que tous les autres remèdes ne feraient qu'empirer. Fortifiants, sédatifs, fébrifuges, ils redonnent des forces, diminuent la chaleur fébrile et nerveuse, et calment les mouvements irréguliers produits par la disposition spasmodique du genre nerveux. Ils remédient à la faiblesse de l'estomac et dissipent très promptement les douleurs qui en sont la suite. Ils redonnent de l'appétit et facilitent la digestion et la nutrition; ils rétablissent toutes les sécrétions et surtout la transpiration, ce qui les rend si efficaces dans toutes les maladies catarrhales et cutanées. En un mot, ils remédient à toutes les maladies causées par la faiblesse, pourvu que le malade ne soit attaqué ni

d'obstructions indissolubles, ni d'inflammation, ni d'abcès ou d'ulcères internes, conditions qui n'excluent même nécessairement ou presque nécessairement que les bains froids, mais qui permettent souvent le quinquina.

J'ai vu, il y a quelques années, un étranger âgé de vingt-trois ans, qui depuis sa plus tendre enfance était tourmenté par des maux de tète cruels et presque continus, vu la fréquence et la longueur des accès, qui étaient toujours accompagnés d'une perte totale de l'appétit.

Le mal avait considérablement empiré par l'usage des saignées, des évacuants, des eaux purgatives, des bains chauds, des bouillons et d'une foule d'autres remèdes. Je lui ordonnai les bains froids et le quinquina. Les accès devinrent en peu de jours plus faibles et beaucoup moins fréquents. Le malade, au bout d'un mois, se crut presque radicalement guéri; la cessation des remèdes et la mauvaise saison renouvelèrent les accès, mais infiniment moins violemment qu'auparavant. Il recommença la même cure au printemps suivant, et la maladie vint à être si légère, qu'il crut n'avoir plus besoin de rien. Je suis persuadé que les mêmes secours réitérés une fois ou deux le guériront radicalement.

Un homme de vingt-huit ans était tourmenté depuis bien des années par une goutte irrégulière qui se jetait sur tous les points, et particulièrement à la tête, et occasionnait des ravages effrayants sur le visage. Il avait consulté plusieurs médecins, et essayé des remèdes de plusieurs espèces. Depuis peu on employait un vin médicinal composé des aromates les plus pénétrants infusés dans le vin d'Espagne. Tous les médicaments, et surtout le dernier, avaient augmenté le mal; on avait appliqué des vésicatoires aux jambes qui occasionnèrent des symptômes violents, et ce fut à cette époque que je fus mandé.

Je conseillai une forte décoction de quinquina et de camomille dont le malade fit usage pendant six semaines, et qui lui redonna plus de santé qu'il n'en avait eu pendant bien des années. Il serait inutile de rapporter un plus grand nombre d'exemples, surtout étrangers à la maladie, pour prouver la vertu fortifiante de ces remèdes si bien démontrés depuis longtemps, et dont tout indique l'usage dans cette maladie, usage dont les plus heureux succès ont confirmé l'utilité.

Quand j'ai employé le quinquina en forme liquide, j'ai ordonné la décoction d'une once avec deux onces d'eau, ou, suivant l'indication, de vin

rouge cuit pendant deux heures dans un vaisseau bien fermé, pour en prendre trois onces trois fois par jour. J'ordonnai les bains froids le soir, quand la digestion du dîner est entièrement finie. Ils contribuent à procurer un sommeil tranquille. J'ai vu un jeune malade qui passait les nuits dans l'insomnie la plus inquiète, et qui était baigné tous les matins dans des sueurs colliquatives. La nuit qui suivit le sixième bain, il dormit cinq heures, et se leva le matin sans sueur et beaucoup mieux.

Le fer est un troisième remède trop employé dans tous les cas de faiblesse, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur son efficacité. Comme il n'a rien d'irritant, il est extrêmement approprié à nos malades; on le donne ou en substance ou en infusion. Mais la meilleure préparation, *c'est l'eau martiale* préparée par la nature, telle qu'on la trouve dans les eaux de Spa, l'un des plus puissants toniques qu'on connaisse, et un tonique qui, bien loin d'irriter, adoucit tout ce que les humeurs peuvent avoir de trop âcre.

Les gemmes, la myrrhe, les amers, les aromates les plus doux, méritent aussi d'être employés. Ce sont les circonstances qui doivent décider sur le choix à faire entre tous les remèdes. Les premiers que j'ai indiqués méritent généralement la préfé-

rence; mais il peut se trouver des cas qui en exigent d'autres. On peut, en général, les choisir dans toutes les classes des *nervins*, en prenant pour boussole, dans ce choix, les précautions que j'ai indiquées plus haut. C'est une maladie de nerfs, on doit la traiter comme telle, et souvent on l'a fait, et l'on a réussi sans en connaître la cause. Il est vrai, et des observations incontestables me l'ont démontré, que l'ignorance de cette cause et la négligence des précautions qu'elle exige ont, d'autres fois, rendu infructueux les traitements les mieux indiqués en apparence, sans que les médecins pussent pénétrer la cause de ce peu de succès.

J'ordonnai à un jeune homme des pilules dont la myrrhe faisait la base, et une décoction de quinquina, qui eurent le plus heureux succès. « Je m'aperçois chaque jour, m'écrivait-il seize jours après avoir commencé ses remèdes, du grand bien qu'ils me font ; mes maux de tête ne sont plus ni si fréquents ni si violents ; l'estomac va mieux ; je n'ai plus que rarement des douleurs dans les membres. » Au bout d'un mois, la guérison fut complète, à cela près qu'il n'avait pas, et n'aura peut-être jamais les forces qu'il aurait eues sans sa mauvaise conduite.

L'échec que la machine reçoit dans le temps de l'accroissement a des conséquences qui ne se réparent point. Puisse cette vérité être bien gravée dans l'esprit des jeunes gens. Elle a été depuis peu fortement enseignée. « La jeunesse, dit Linné, est un temps important pour se former une santé robuste. Rien n'est plus à craindre que l'usage prématuré ou excessif des plaisirs de l'amour. Ils causent des faiblesses dans la vue, des vertiges, la diminution de l'appétit, et même l'affaiblissement de l'esprit et de la raison. Le corps énervé dans la jeunesse n'en revient plus, sa vieillesse est promptement infirme et sa vie courte. »

Seize cents ans avant ce grand naturaliste, Plutarque, dans son bel ouvrage sur l'*éducation des enfants*, avait recommandé la formation de leur tempérament comme une chose extrêmement importante. « On ne doit, dit-il, négliger aucun des soins qui peuvent contribuer à l'élégance et à la force du corps (les excès dont je traite nuisent autant à l'une qu'à l'autre) ; car, ajoute-t-il, le fondement d'une vieillesse heureuse, c'est une bonne constitution dans la jeunesse. La tempérance et la modération à cet âge sont un passeport pour vieillir heureusement. »

A l'observation précédente, dont le succès pa-

raît dû au quinquina, j'en prendrai une autre dans laquelle les bains froids furent le principal remède. Un jeune homme d'un tempérament bilieux, instruit au mal dès l'âge de dix ans, avait toujours été, dès ce temps-là, faible, languissant, cacochyme. Il avait eu quelques maladies bilieuses qui avaient eu beaucoup de peine à se guérir; il était extrêmement maigre, pâle, faible et triste. Je lui ordonnai les bains froids et une poudre avec la crème de tartre, la limaille, et très peu de cannelle, dont il prenait trois fois par jour. Dans moins de six semaines, il acquit une force qu'il n'avait jamais connue auparavant.

Un grand avantage des eaux de Spa et du quinquina, c'est que leur usage fait digérer le lait. Les eaux de Spa partagent cet avantage avec quelques autres eaux. On a vu plus haut que Hoffmann ordonnait le lait d'ânesse avec un tiers d'eau de Seltz. De la Mettrie nous a conservé une belle observation de Boerhaave : « Ce duc aimable (je traduis mot à mot) s'était mis hors du mariage, je l'ai remis dedans par l'usage des eaux de Spa mêlées avec le lait. »

La faiblesse de l'estomac, qui rend la digestion trop lente, les acides, le peu d'activité de la bile, les engorgements dans les viscères du bas-ventre,

sont les principales causes qui empêchent la digestion du lait et qui n'en permettent pas l'usage. Les eaux qui remédient à toutes ces causes ne peuvent qu'en faciliter la digestion, et le quinquina, qui remplit les mêmes indications, doit aussi se marier très bien au lait. On peut employer ces remèdes, ou avant, pour préparer ces voies, ce qui est presque toujours nécessaire, ou en même temps.

Je rétablis parfaitement un étranger qui s'était tellement épuisé avec une courtisane, qu'il était incapable d'un acte de virilité; son estomac était aussi extrêmement affaibli, et le manque de nutrition et de sommeil l'avaient réduit à une grande maigreur. A six heures du matin, il prenait six onces de décoction de quinquina, à laquelle on ajoutait une cuillerée de vin de Canarie; une heure après, il prenait deux onces de lait de chèvre que l'on venait de tirer, et auquel on ajoutait un peu de sucre et une once d'eau de fleur d'oranger. Il prenait à son dîner, du poulet rôti froid, du pain et un verre d'excellent vin de Bourgogne, coupé avec une égale quantité d'eau. A six heures du soir, il prenait une seconde dose de quinquina; à six heures et demie, il entrait dans un bain froid, dans lequel il restait dix minutes, et au sortir duquel il se mettait dans son lit. A huit heures, il

reprenait la même quantité de lait, et il se levait depuis neuf heures jusqu'à dix.

Tel fut l'effet de ces remèdes et de ce régime combinés, qu'au bout de huit jours, il me cria avec beaucoup de joie, quand j'entrai dans sa chambre, qu'il avait recouvré le signe extérieur de la virilité, pour me servir de l'expression de Buffon. Au bout d'un mois, il avait entièrement récupéré toutes ses forces.

Quelques poudres absorbantes, quelques cuillerées d'eau de menthe, souvent la seule addition d'un peu de sucre, quelques pilules avec l'extrait de quinquina, peuvent aussi contribuer à prévenir l'altération du lait.

Enfin, si, quelque soin qu'on prenne, il était impossible de supporter le lait de vache, on pourrait essayer le *lait de beurre;* je l'ai conseillé avec succès à un jeune homme pour lequel un principe d'hypochondrialgie me faisait craindre le lait entier. Les bilieux le boivent avec plaisir et s'en trouvent toujours très bien; on doit le préférer au lait toutes les fois qu'il y a beaucoup de chaleur, un peu de fièvre, une disposition érysipélateuse, et il est surtout d'un très grand usage quand les excès vénériens produisent une fièvre aiguë, telle que celle dont mourut Raphaël.

Malgré la faiblesse, les toniques nuiraient, la saignée serait dangereuse; le fameux baron Johnston l'avait déjà défendue positivement dans ce cas. Les remèdes trop rafraîchissants ne réussissent pas, comme Vandermonde le prouve, et comme je l'ai vu moi-même; mais le lait de beurre réussit très bien, pourvu qu'il ne soit pas trop gras; il calme, il délaie, il adoucit, il désaltère, il rafraîchit, et en même temps il nourrit et fortifie, ce qui est bien important lorsque les forces se perdent avec une promptitude dont on n'a point d'idée. Gilchrist, qui ne fait pas grand cas du lait dans l'hectisie, loue extrêmement le lait de beurre dans la même maladie.

Depuis la publication de cet ouvrage, j'ai été consulté par plusieurs personnes énervées; quelques-unes ont été entièrement guéries, un assez grand nombre considérablement soulagées; d'autres n'ont rien gagné, mais le mal n'a pas augmenté, ce qui est déjà beaucoup. Le lait, dans presque toutes les cures, a été l'aliment principal; le quinquina, le fer, les eaux minérales et le bain froid ont été les remèdes. J'ai mis quelques malades entièrement au lait, d'autres n'en prenaient qu'une ou deux fois par jour.

Les parties sexuelles sont toujours celles qui

recouvrent le plus lentement leurs forces, souvent même elles ne les recouvrent point, quoique le reste du corps paraisse avoir récupéré les siennes. On peut dire à la lettre, dans ce cas, que la partie qui a péché sera celle qui mourra.

J'ai toujours trouvé plus de facilité à guérir ceux qui se sont épuisés par de grands excès, en peu de temps, dans l'âge fait, que ceux qui se sont épuisés à la longue par des pollutions plus rares, mais commencées dans la première jeunesse, et qui ont empêché leur accroissement et ne leur ont jamais laissé acquérir toutes leurs forces. On peut envisager les premiers comme ayant eu une maladie très violente qui a consumé toutes leurs forces; mais les organes ayant acquis toute leur perfection, quoiqu'ils aient beaucoup souffert, la cessation de la cause, le temps, le régime et les remèdes, peuvent les rétablir.

Les seconds n'ont jamais laissé former leur tempérament, comment le rétabliraient-ils? Il faudrait que l'art opérât dans l'âge de la maturité ce qu'ils ont empêché la nature d'opérer dans l'enfance et dans la puberté. On sent combien cet espoir est chimérique; et les observations me prouvent tous les jours que les jeunes gens qui se sont livrés à cette souillure dans l'enfance, à l'époque

du développement de la puberté, époque qui est une crise de la nature pour laquelle toutes ses forces lui sont nécessaires ; l'observation me prouve, dis-je, que ces jeunes gens ne peuvent point espérer d'être jamais vigoureux et robustes, et ils sont très heureux quand ils peuvent jouir d'une santé médiocre, exempte de grandes maladies et de douleurs.

Ceux qui ne se repentent que tard, dans un âge où la machine se conserve quand elle est bien montée, mais où elle ne se répare que péniblement, ne doivent pas non plus avoir de grandes espérances : au-dessus de quarante ans, il est rare de rajeunir.

Quand j'ordonne le quinquina avec du vin, je ne prescris pas le lait d'une manière absolue, mais je fais prendre le remède le matin et le lait le soir. J'ai trouvé quelques malades pour lesquels il a fallu changer cet ordre ; le vin, pris le matin, les faisait constamment vomir. Quand j'emploie les eaux minérales, j'en fais boire quelques bouteilles pures avant que de les mêler avec du lait.

Quand le mal est invétéré, il dégénère ordinairement en cacochymie, et il faut commencer par le détruire avant que de travailler au rétablissement des forces ; c'est dans ces cas que les éva-

cuants sont quelquefois nécessaires et opèrent très efficacement. Les fortifiants, le lait, les nourrissants ordonnés dans ces circonstances, jettent dans une fièvre lente, et le malade perd ses forces à proportion de l'usage qu'il en fait.

Quand des excès prompts jettent tout à coup dans des faiblesses si considérables, qu'on a lieu de craindre pour la vie du malade, il faut recourir aux cordiaux actifs, donner du vin d'Espagne avec un peu de pain, des bouillons succulents avec des œufs frais; mettre le malade au lit et lui appliquer sur l'estomac des flanelles trempées dans du vin chauffé avec de la thériaque.

Dans le cas où les excès vénériens ont occasionné une fièvre aiguë, on ne doit employer la saignée que quand elle est indiquée par la plénitude et la dureté du pouls, et il vaut mieux en faire deux petites qu'une grande. La décoction blanche, de l'eau d'orge avec un peu de lait, quelques grains de nitrate de potasse, des lavements avec une décoction de fleurs de bouillon-blanc (*Verbascum*, L.), quelques bains de pieds tièdes, et, pour nourriture, des bouillons de veau farineux, sont les remèdes véritablement indiqués, et ceux qui ont réussi dans les cas où je les ai employés.

Les symptômes demandent rarement un traitement particulier, et ils cèdent au traitement général. On peut cependant joindre quelquefois les fortifiants externes aux fortifiants internes, quand on veut tonifier plus particulièrement une partie. J'ai souvent conseillé avec soin des épithèmes et des emplâtres aromatiques sur l'estomac; il n'est pas inutile d'envelopper les testicules dans une fine flanelle trempée dans quelque liquide fortifiant, et de les soutenir par l'usage d'un suspensoir.

On peut placer ici ce que dit Gorter : « J'ai quelquefois guéri la goutte sereine occasionnée par excès vénériens, en employant les fortifiants internes et des poudres nasales céphaliques qui, par l'irritation légère qu'elles produisaient, déterminaient un plus grand afflux des esprits animaux sur le nerf optique. »

Parmi les *toniques* qui fortifient sans irriter, on doit employer le lichen d'Islande, le salep, les amers, le quinquina, les ferrugineux.

Le *lichen* est un excellent moyen dans les cas d'épuisement et de consomption; il renferme des principes amers, et surtout beaucoup de mucilage.

Le *salep* n'a rien d'amer, il est entièrement mucilagineux; on le donne cuit dans du vin rouge avec du sucre et un peu de cannelle.

Les *amers* sont très utiles, attendu que l'estomac est toujours plus ou moins affaibi. Les *ferrugineux* sont d'excellents toniques; ils sont précieux surtout en ce sens qu'ils n'irritent nullement l'estomac.

Mais le *phosphore*, bien et sagement employé, est incontestablement le plus efficace de tous les remèdes pour relever les forces dans l'affection qui nous occupe. C'est un moyen héroïque, mais, je le répète, il faut savoir l'employer avec beaucoup de mesure, de prudence et de circonspection. Alibert rapporte qu'un homme, qui était tombé dans un état de consomption dorsale, reprit ses forces dans un espace très court, par le seul secours d'une limonade préparée avec l'acide phosphorique et le miel. Le professeur Lobstein, de Strasbourg, cite, d'après Alphonse Leroy, un fait analogue.

Hoffmann et Boerhaave ont laissé d'excellents préceptes relativement au traitement de la consomption; toutefois Boerhaave paraît avoir voulu indiquer les difficultés de la guérison plutôt que les moyens de l'obtenir. « Il y a peu d'espérance de guérison, dit-il; le lait passe trop facilement; l'exercice à cheval ne fait aucun bien à ces sortes de malades, et ils se plaignent que ces remèdes

les affaiblissent. Effectivement l'exercice rend, dans l'erreur de leurs songes, les pertes séminales plus abondantes, et leur ôte en même temps leurs forces. Lorsque le jour reparaît, ils ne quittent leurs lits que baignés de sueurs et affaiblis par le sommeil même ; ils ne peuvent supporter les aromatiques dont les effets sont aussi dangereux. Les seuls remèdes, dans ce cas, sont les bons aliments, un exercice modéré du corps et des frictions faites avec précaution. »

« On peut encore, dit Boerhaave, essayer ce que produiront les moyens suivants : 1° Un régime sec et léger composé d'oiseaux, de viande de bœuf, de mouton, de veau, de chevreau, rôtie plutôt que bouillie; d'une petite quantité de bière excellente, de peu de vin, mais d'un vin très fortifiant. 2° Beaucoup d'exercice, augmenté peu à peu jusqu'à un premier degré de lassitude et toujours à jeun. 3° Des frictions avec une flanelle parfumée d'encens, faites soir et matin sur les reins, le bas-ventre, le pubis, les aines et le scrotum. »

Hoffmann indique les précautions à prendre et les moyens à employer. « Il faut éviter, dit-il, tous les remèdes qui ne conviennent pas aux personnes faibles, et qui peuvent affaiblir un corps déjà énervé : tels sont les astringents, les rafraîchissants,

les saturnins, les nitreux, les acides, et surtout les narcotiques ; ils nuisent tous dans les cas de cette espèce, et malheureusement on ne laisse pas que d'en faire très souvent usage.

« Le but qu'on doit se proposer, c'est de rétablir les forces et de rendre aux fibres le ton qu'elles ont perdu. Les remèdes chauds, volatils, aromatiques, ceux qui ont une odeur forte et agréable, ne conviennent pas ici ; il ne faut que des aliments doux et propres à réparer cette substance nutritive, gélatineuse, que les évacuations immodérées ont détruite. Tels sont les bouillons forts de bœuf, de veau, de chapon avec un peu de vin, de suc de citron, de sel, de noix muscade et de clous de girofle. On joint avec succès, à cet usage, celui des remèdes qui favorisent la transpiration, et qui ramènent le ton languissant des fibres. »

Dans une autre consultation, il ordonnait de prendre tous les matins une mesure de lait d'ânesse coupé avec un tiers d'eau de Seltz.

CONCLUSION.

Avant de terminer ce chapitre, je dois avertir les malades qu'ils ne doivent point espérer que l'on

puisse réparer dans quelques jours des maux qui sont le produit des erreurs de quelques années! Ils doivent s'attendre aux ennuis d'une cure longue, et s'astreindre scrupuleusement à toutes les règles de régime. Si quelquefois elles leur paraissent minutieuses, c'est qu'ils ne sont pas en état d'en sentir l'importance, et il faut qu'ils se répètent sans cesse que l'ennui de la cure la plus rigide est fort inférieur à celui de la maladie la plus légère. Qu'il me soit permis de dire que si l'on voit des maladies curables qui ne guérissent pas parce qu'elles sont mal traitées, on en voit aussi un grand nombre que l'indocilité des malades rend incurables, malgré les secours les mieux indiqués et les mieux appliqués par le médecin.

Hippocrate exigeait, pour mieux s'assurer du succès, que le malade, le *médecin* et les *assistants* fissent également leur devoir. Si ce concours était moins rare, les issues heureuses seraient plus fréquentes. Que le malade, dit Arétée, soit courageux, et qu'il conspire avec le médecin contre la maladie. J'ai vu les maladies les plus rebelles céder à l'établissement de cette harmonie, et des observations très récentes m'ont démontré que la férocité même des maladies cancéreuses cédait à des cures ordonnées peut-être avec quelque prudence, mais

surtout exécutées avec une docilité et une régularité dont les succès font l'éloge.

Il serait inutile de m'étendre davantage J'ai tâché de ne rien omettre de ce qui peut ouvrir les yeux aux jeunes gens sur les horreurs de l'abîme qu'ils se préparent. J'ai indiqué les moyens les plus propres à remédier aux maux qu'ils se sont attirés. Je finis par répéter encore ce que j'ai déjà dit dans le cours de cet ouvrage, savoir : Que quelques cures heureuses ne servent pas à leur faire illusion ; que celui-là même qui est le mieux guéri recouvre difficilement sa première vigueur, et ne conserve une santé passable qu'à force de ménagements ; que le nombre de ceux qui restent dans la langueur est deux fois plus considérable que le nombre de ceux qui guérissent, et enfin que quelques exemples de gens, ou qui n'avaient été que peu malades, ou chez lesquels un tempérament plus vigoureux a pu se relever plus aisément, ne doivent point être regardés comme faisant une règle générale.

FIN.

ONAN (1)

OU

LE TOMBEAU DU MONT-CINDRE

PAR

MARC-ANTOINE PETIT,

Ancien chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, etc., etc.

Présenté en 1809 à l'Académie des Jeux floraux de Toulouse. avec cette épigraphe :

« Je tente d'arracher les mœurs de la jeunesse aux dangers d'un naufrage qui devient plus grand chaque jour. Qu'une seule victime soit sauvée, et j'aurai le prix de mon travail ! Mais si cet heureux triomphe m'était annoncé par vos suffrages, je resterais alors persuadé que, pour récompenser ses amis, l'humanité s'entend avec la gloire. »

Non loin de ces remparts que Plancus (2) a fondés,
Dans de fertiles champs par ses eaux fécondés,
La Saône, avec lenteur caressant son rivage,
Du commerce opulent embellit l'héritage,
Et d'un vallon superbe, ornement orgueilleux,
Semble un fleuve d'Eden dont la source est aux cieux.
Dans ces lieux enchantés, un sort digne d'envie
Avait fixé Corval : chaque jour de sa vie

(1) Nous reproduisons ici comme un hommage digne de Tissot ce poëme en vers intitulé *Onan*, offert à sa mémoire par M.-A. Petit.
(2) Lyon.

Lui présentait l'espoir d'un jour encor plus beau,
Et le temps sous des fleurs lui cachait le tombeau.
Heureux père, il croyait avoir longtemps à l'être.
Son fils, le seul pour lui que le ciel eût fait naître,
Orgueil de sa famille et ses plus chers amours,
De son troisième lustre allait finir le cours.
Eugène était son nom : né sous un ciel prospère.
Il en avait reçu tous les dons qu'il peut faire ;
L'esprit et la beauté, les talents, un bon cœur,
La sensibilité, privilége enchanteur
De vivre dans autrui, d'étendre à tout son âme.
Son sein brûlait déjà de cette noble flamme,
Aliment du génie et des succès heureux
Qui porte vers la gloire en s'élevant aux cieux.
Depuis peu, cependant, cette ardeur empressée
D'un avenir moins beau remplissait sa pensée ;
L'étude vainement lui montrait ses lauriers,
Il dédaignait l'honneur de cueillir les premiers.
Ses travaux languissaient ; une triste indolence
De quelque mal secret trahissait l'influence ;
Il cherchait le repos ; et le froid de l'ennui,
Au milieu des plaisirs, le glaçait malgré lui ;
Il fuyait jusqu'aux soins qu'on prenait pour lui plaire.
Cet état alarma la tendresse d'un père :
« Eugène, lui dit-il, interromps tes travaux,
» Ton courage lassé demande du repos.
» Tes succès font ma gloire, et ton zèle t'honore ;
» Mais ton âge, mon fils, ne permet pas encore
» Cet emploi de la force et ces travaux constants
» Qui pressent l'avenir et devancent le temps.
» Dans son repos utile imite la nature :

» Elle enfante le jour pendant la nuit obscure,
» Prépare dans son sein l'éclat de son réveil,
» Et s'embellit encor du calme du sommeil.
» Viens habiter nos champs ; viens sur ce beau rivage,
» Un loisir fortuné te rendra ton courage. »
Eugène fut docile à l'avis paternel :
Il quitta la cité, l'asile solennel,
Où, de l'empire illustre acquis à l'éloquence,
Bérenger (1) chaque jour lui vantait la puissance ;
Où Mollet (2) l'instruisait à contempler les cieux ;
D'Euclide et de Pascal, où le rival heureux (3)
Des nombres et des temps lui montrait l'étendue,
Et des signes divers la valeur convenue.
Eugène, en s'éloignant de ces maîtres chéris,
Sembla de leurs bontés mieux connaître le prix.
De touchants souvenirs dans son cœur s'éveillèrent,
Et de ses yeux émus quelques larmes coulèrent.
Adieu... Jamais, dit-il, je n'oublierai... Sa voix
Aux efforts de son cœur se refusa trois fois ;
Et de justes regrets accablant son courage,
Un silence éloquent fut son dernier hommage.

Ces regrets mérités, cette noble douleur,
Pendant longtemps encor pesèrent sur son cœur ;
Mais le calme des champs, la tendresse d'un père,
L'aspect d'un autre lieu parurent l'en distraire ;

(1) Professeur d'éloquence à l'école centrale de Lyon, et auteur de plusieurs ouvrages destinés à la jeunesse.

(2) Professeur de physique et de mathématiques à Lyon.

(3) M. Roux, professeur de mathématiques transcendantes à Lyon.

Lui-même, de ce calme un moment étonné,
Se trouva moins à plaindre et moins infortuné :
Hélas ! il s'abusait... Et déjà dans l'abîme
L'impitoyable mort appelait sa victime.
Bientôt à la langueur dont il était frappé,
Le vide d'un esprit qui n'est plus occupé
Joignit cette tristesse accablante et profonde,
Oubli désespérant de soi-même et du monde,
Qui fait à chaque instant de la vie un fardeau ;
Un besoin du néant, un plaisir du tombeau ;
Trépas anticipé, sombre mélancolie,
Existence cruelle à qui la mort s'allie !
Eugène dans son cœur sentait mille poignards :
Honteux de son état, redoutant les regards,
Le jour il se cachait, et la nuit tout entière
D'un sommeil sans repos accablait sa paupière.
Quelquefois sur les monts on le voyait errer ;
Dans le fond des forêts quelquefois s'égarer ;
Et toujours, de ces lieux chers à son goût sauvage,
Il revenait plus triste, et presque sans courage...
Hélas ! la solitude et son silence heureux
Ne peuvent soulager que les cœurs vertueux !
Le méchant y nourrit de fiel sa haine sombre,
Et le vice à loisir s'y satisfait dans l'ombre.
Corval en gémissait... Un noir pressentiment
Lui disait que son fils n'était plus innocent.
Il connaissait l'erreur si fatale à cet âge,
Cette fièvre des sens et ce brûlant orage
Dont l'air contagieux, élément destructeur,
Dessèche de la vie et le fruit et la fleur ;
Fléau des jeunes ans, triste et honteuse flamme

Qui se dévore seule et brûle loin de l'âme.
Mais quel cœur de ses maux n'aime pas à douter !
Il espérait encor, cherchait à se flatter,
S'accusait quelquefois de trop de prévoyance,
Et tremblait, en parlant, d'outrager l'innocence,
De lui montrer l'abîme à ses yeux inconnu,
Et de l'instruire au vice en louant la vertu.
A ce doute pourtant cherchant à se soustraire,
Et jaloux de remplir tous les devoirs d'un père,
Il vint auprès d'Eugène, et hâtant son réveil :
« Je t'arrache, dit-il, aux douceurs du sommeil,
» Mais j'ai perdu le mien ; de ta mélancolie
» L'aspect, depuis six mois, empoisonne ma vie ;
» Tu sèches, tu languis, et je te vois mourir.
» Qu'as-tu fait ? que veux-tu ? qui peut te secourir ?
» Quels sont tes maux, tes vœux ? quelle est ton espérance ?
» Viens, ouvre-moi ton cœur... Tu gardes le silence !
» Tu n'as rien à me dire. Eugène !... Eh quel effroi
» M'ôte ta confiance et t'éloigne de moi ?
» Ne te souvient-il plus des bontés de ton père ?
« Longtemps je fus pour toi l'ami le plus sincère,
» Le plus cher à ton cœur... Ton cœur est-il changé ?
» Dans des liens secrets serait-il engagé ?
» Aurais-tu de l'amour ressenti la puissance ?
» L'amour peut quelquefois alarmer l'innocence ;
» Mais s'il subjugue l'âme, il ne la flétrit pas.
» Toi, cependant, mon fils, tu cours vers le trépas ;
» Dans tes traits altérés j'ai peine à te connaître.
» Le vice seul, Eugène, ou le crime peut-être,
» A pu marquer ton front de ce cachet cruel.
» Parle, es-tu malheureux !... Êtes-vous criminel ?

» — Malheureux... Je le suis, je le suis, ô mon père !
» De vos maux et des miens, de l'aveu qu'il faut faire,
» De ma faute honteuse et de tous mes remords.
» Je ne vous dirai point, pour excuser mes torts,
» Que, cachant à mes yeux la grandeur de l'abîme,
» De perfides amis m'instruisirent au crime (1);
» Que le ciel qui m'entend les maudisse à son tour (2) !
» J'ai perdu, je le sais, mes droits à votre amour,

(1) On ne peut appeler *amitié* les premiers attachements de l'enfance. Pour éprouver ce sentiment divin, il faut dans l'âme une sorte de maturité que le temps seul peut donner. Jusque-là on ne forme que des liaisons: et combien elles peuvent être dangereuses! puisque la même ignorance s'unissant aux mêmes penchants vicieux, l'innocence peut encore s'asseoir entre deux coupables, et cacher longtemps à leurs yeux l'abîme qu'ils creusent sous leurs pas. C'est aux instituteurs à surveiller ces réunions rarement propices à la vertu, et si souvent fatales aux mœurs. Sans doute il n'est pas bon que l'homme soit seul, et l'on doit se défier de celui qui cherche les ténèbres; mais dans la solitude au moins il n'a que les vices qui sont à lui; tandis que les réunions coupables l'entourent, et des vices d'autrui, et de perfides conseils, et de dangereux exemples, et de lumières funestes.

(2) De toutes les malédictions qui pèsent sur les coupables, celle que le ciel entend le mieux accuse le corrupteur de l'innocence; car son crime renferme tous les autres. Il détruit en un moment l'unique vertu qu'on ne recouvre jamais : il efface dans l'homme tout ce qui lui restait de sa pureté primitive; il le flétrit à ses propres yeux, l'assassine chaque jour lentement, et tue jusque dans son sein les germes de la vie qu'attendait sa postérité. Ah ! malheur, trois fois malheur à celui dont les conseils ou l'exemple funeste ont scandalisé l'innocence ! Les cris de la malé-

» Je n'en ai qu'au mépris ; il doit couvrir ma cendre.
» Vous voulez un aveu !... Frémissez de m'entendre...
» Ouvrez-moi votre sein... Cachez-moi votre effroi...
» Onan fut moins coupable et moins honteux que moi !...
» Eh bien, pourrai-je encor vous appeler mon père ?
» — Oui, tu le peux, mon fils, et ta douleur amère
» D'un noble repentir est le gage assuré ;
» Le tort dont on rougit est presque réparé :
» La volonté peut tout sur celui que tu pleures ;

diction retentiront longtemps autour de lui, et deviendront son premier supplice.

« L'impudicité qui veut tout corrompre, dit Bossuet, com» mence son effet par sa propre source, parce que nul ne peut » attenter à l'intégrité d'autrui que par la perte de la sienne. » Ainsi le crime devient notre peine. Voilà le juste supplice, un » homme tout pénétré, tout environné de ses crimes. » (*Génie de Bossuet*, p. 253.)

On ne peut lire sans effroi ce que le fameux Gerson, chancelier de l'université de Paris, raconte d'un jeune écolier de condition. Ce jeune homme, qui jusqu'alors avait eu de la vertu, eut le malheur de faire connaissance avec un autre écolier qui le perdit, et qui lui apprit le mal. Les conseils, les saintes exhortations, la crainte du châtiment, l'épreuve de ses propres souffrances, rien ne le corrigea. Une nuit, ce jeune homme fut saisi d'une frayeur subite, et se mit à crier d'une manière si horrible, qu'un grand nombre de personnes accoururent auprès de lui. On l'interroge, il ne répond rien ; on le presse, il se tait ; mais il recommençait toujours ses horribles cris. Enfin, se tournant du côté des assistants, et les regardant avec des yeux égarés, il éleva la voix, et dit trois fois d'un ton effrayant : « Malheur à celui qui m'a perdu ! » Et il mourut désespéré, en présence des spectateurs épouvantés. (Voy. la *Morale en exemples*, par M. Bérenger, t. I, p. 148.)

» Et le temps, dans son sein, conserve encor des heures
» Que réclament pour toi le bonheur et la paix.
» Tu ne connaissais pas l'abîme où tu tombais.
» Hélas ! il est affreux, et la bouche d'un père
» Refuse de conter cet horrible mystère ;
» Mais tu dois le connaître, et je veux aujourd'hui
» Voir l'ermite sacré, te conduire vers lui :
» Ministre du Seigneur, il bénit ta naissance,
» Et sa voix dans ton cœur appela l'innocence.
» Ce premier des trésors, tu l'as mal défendu ;
» Mais si son calme heureux ne t'est jamais rendu,
» Tu peux reprendre encor l'estime de toi-même,
» Tu peux vivre, du moins... Viens, le père qui t'aime,
» Au pied de nos autels offrant ton repentir,
» Va demander ta grâce et pourra l'obtenir. »
Au sommet du Mont-Cindre, un antique ermitage
Était depuis longtemps la retraite d'un sage
Qui, du sein de l'Église, avait dans ce beau lieu
Transporté les autels et le culte de Dieu.
Par lui l'encens fumait sur la montagne sainte,
Et la religion en bénissait l'enceinte.
Quand il priait, l'airain, fidèle à son devoir,
L'annonçait au matin, ou l'apprenait au soir :
Et quand, du haut du mont jetant au loin la vue,
Il admirait des champs la superbe étendue,
Cette Saône tranquille et ses bords enchantés,
Et ces vallons si beaux, par Corval habités,
Il paraissait un dieu prêt à se faire entendre ;
Et du haut de ce mont la paix semblait descendre.
Ce fut vers ce vieillard favorisé des cieux
Que Corval conduisit son enfant malheureux,

En invoquant pour lui sa bonté paternelle,
Ses conseils, un asile, et l'ardeur d'un saint zèle.
L'ermite accorda tout : fier du noble plaisir
De trouver un mortel et le ciel à servir,
Il accueillit Eugène, et, comme un tendre père,
Le plaça près de lui sous son toit solitaire,
Veilla sur son repos, régla l'emploi des jours ;
Et de sa piété l'environnant toujours,
Il crut, par le travail, l'étude, la prière,
Entre le vice et lui placer une barrière (1).
Tantôt de la vertu lui vantant les douceurs,

(1) La prière, l'étude, le travail, la diversité des occupations, les plaisirs fatigants, les exercices qui peuvent amener le besoin du repos, doivent occuper tour à tour la jeunesse et remplir toutes ses heures : instituteurs, n'y souffrez aucun vide, la pensée du vice y pénétrerait. Ne vous fiez pas même à la sévérité de vos règles : veillez, veillez toujours sur elle. Ne l'abandonnez pas dans son repos ; marquez l'instant de son réveil ; méfiez-vous de son recueillement ; interrogez son front, ses soupirs, son silence ; épiez ses attitudes, ses gestes, ses regards ; ne lui laissez point créer de ténèbres autour d'elle ; que tout y soit lumière : soyez l'Argus aux cent yeux, et qu'ils soient tous ouverts pour le salut de l'innocence.

Tu les ouvres ainsi sur le fils que je t'ai confié, noble ami, sage Molard, toi que le ciel sembla créer instituteur en te nommant quatorze fois père ! tu offris pour garantie à mes tendres sollicitudes tes talents, les succès de l'école dont la cité t'avait fait le chef, et l'exemple de la famille. Tu achèveras ton ouvrage ; tu me rendras mon fils, le premier besoin de ma vie, tu me le rendras, j'en suis sûr, riche de tous les dons qui peuvent flatter un père ; mais puisse-t-il l'être aussi de la sainte ignorance qui le parait encore quand je te l'ai donné !

Il lui disait quel prix s'attache aux bonnes mœurs ;
Comment la paix de l'âme à la santé s'allie ;
Comment, par un front chaste, est encore embellie
Cette image d'un Dieu, dont l'extrême bonté
Marqua l'homme du sceau de sa divinité.
Tantôt il lui montrait, vengeur de la nature,
Ce Dieu du lâche Onan frappant la race impure,
La courbant sous le poids de ses vils attentats,
La flétrissant, semant sous chacun de ses pas
La douleur, le mépris, la honte ineffaçable,
Et le remords rongeur qui trouble un front coupable.
Il lui montrait les fils nés de son union,
Vivant dans la langueur et dans l'affliction ;
Faisant par mille maux le désespoir des mères,
Et révélant à tous la honte de leurs pères (1).

(1) Le temps l'a prouvé mille fois : malgré les épaisses ténèbres dont il s'enveloppe, l'homme vicieux, comme le criminel, reçoit tôt ou tard sur son front un rayon de lumière qui le découvre. C'est ainsi que les maux des enfants révèlent si souvent la turpitude des pères, et ajoutent pour eux, à la honte d'avoir failli, la douleur d'en avoir porté la peine à leur innocente postérité. « Je suis au désespoir, m'écrivait de Saint-Etienne un citoyen distingué; on conduit auprès de vous mon fils, seul reste d'une famille dans laquelle la mort en a moissonné deux. L'état de ses souffrances vous effraiera peut-être; mais de grâce ne lui refusez pas vos soins; je n'ai plus que cet espoir, et j'ai compté sur votre humanité. Je joins ici le détail de ma conduite passée; vous y verrez combien je fus coupable, et quelle influence funeste mes torts ont dû avoir sur la santé de mes enfants. Quelle que soit votre opinion sur ces tristes souvenirs, ne la faites point connaître à ma compagne; elle ne pourrait supporter en moi le bourreau de ses fils,

C'était par ces discours que l'ermite pieux
Cherchait à rendre encor Eugène vertueux.
Un jour, loin du Mont-Cindre et de son ermitage,
Ensemble ils parcouraient ce superbe rivage
Qu'avec orgueil Lyon offre à l'œil enchanté,
Comme un titre de gloire et de prospérité ;
Lorsqu'une pyramide à leurs yeux se présente.
Ce noble monument, cette masse imposante,
Le marbre de sa base, et les noms glorieux
Que la reconnaissance y portait jusqu'aux cieux,
Étonnèrent Eugène : « Oh ! dites-moi, mon père,
» Quel est ce monument ? et quel vœu de la terre
» Adresse-t-il au ciel ? » — Inclinez-vous, mon fils,
Dit l'ermite, en laissant de ses yeux attendris
Échapper malgré lui quelques pieuses larmes.
« Les champs que nous foulons, du tumulte des armes
» Et des cris de la guerre ont longtemps retenti.
» Après avoir lutté contre un affreux parti,
» Perdu mille guerriers, vu leurs maisons en cendre,
» Les Lyonnais devaient ou mourir ou se rendre ;
» Ils choisirent la mort... Tous ceux que la valeur
» Avait, dans cent combats, guidés aux champs d'honneur,
» Quittèrent leurs foyers ; et, dans une nuit sombre,
» Où le courage au moins pouvait braver le nombre,
» Tentèrent d'arracher à d'indignes hasards

et son supplice alors égalerait peut-être le mien. Par pitié pour nous deux, cachez-lui les motifs qu'elle aurait de me haïr. Je puis consentir à vivre encore avec ma douleur, à souffrir tous les jours mille morts ; mais je ne pourrais supporter en sa présence ni ma honte ni mes remords, et j'ai besoin de vivre longtemps pour expier ma faute. »

» Les drapeaux glorieux, honneur de leurs remparts.
» La route où nous marchons fut celle qu'ils suivirent :
» L'airain les y frappa ; presque tous y périrent,
» Par l'homicide plomb atteints de tous côtés.
» Nul asile, nul lieu ne furent respectés :
» Je les ai vus, mon fils, abandonner la vie
» Avec moins de regrets que leur triste patrie,
» Jeter sur elle encor un regard expirant,
» Et lui léguer leur gloire à sauver du néant.
» Ce dernier de leurs vœux fut entendu sans doute,
» Et des champs immortels ce marbre ouvrant la route,
» A la postérité consacre ici les noms
» Des guerriers qu'immola le fer des factions.
» Ils étaient de votre âge, Eugène ; et leur mémoire
» Au cœur de leurs amis peut s'offrir avec gloire,
» Ils sont morts en héros : mais vous, infortuné,
» Par le vice honteux toujours plus entraîné,
» (Car en vain contre lui je vous donne des armes),
» Vous mourrez, mais sans gloire, et peut-être sans larmes ;
» Flétri, déshonoré, courbé sous le fardeau
» De la honte qui doit sceller votre tombeau :
» Ne laissant après vous que l'image d'un crime,
» Dont on n'ose pleurer ni plaindre la victime.
» Il en est temps encore, Eugène, croyez-moi,
» Sauvez-vous du péril, tout vous en fait la loi,
» Et la religion, et l'honneur, et la gloire (1).

(1) Me sera-t-il permis de parler ici des secours que la Religion peut offrir ? Et le ministre de la santé, en invoquant celui des autels, franchira-t-il les bornes de ses nobles fonctions ? Non ; tous les deux doivent s'entendre pour notre félicité, puisque tous les deux exercent sur l'âme un immense pouvoir : mais l'un

» Remportez sur vous-même une noble victoire :
» Le prix qu'à ce triomphe accordera le ciel
» Vaudra mieux que ce marbre et qu'un nom immortel. »

ne parle que du présent, des douleurs accrues ou diminuées, de quelques instants de plus accordés à ce passage sur la terre; l'autre, parlant au nom du ciel, interroge la conscience du coupable, en arrache l'aveu du crime, et lui montrant l'éternel avenir, le menace de toutes ses peines ou lui en offre tous les trésors. Ah! que son oreille soit souvent ouverte aux saintes et mystérieuses dépositions de l'enfance; elle seule a le droit d'entendre toute la vérité, de connaître les honteuses pensées d'un jeune cœur qui s'égare, d'entendre les premiers cris du monstre de la solitude, avant qu'il ait dévoré sa victime. Quel autre qu'un ministre de la religion pourrait conjurer ces orages coupables qui s'élèvent dans le sein de la jeunesse, puisque lui seul voit se former le grain qui présage la tempête? S'ouvrira-t-il à son père, à son instituteur, à son ami, celui qui ne connaît encore de sa faute ni le nom, ni les conséquences fatales; qui n'est même averti qu'il est coupable que par le sentiment confus de la honte et le besoin du mystère; qui n'apprit que de la nature son funeste secret, et qui n'ose le confier qu'au ciel? Dans ces temps de douloureuse mémoire, où les temples étaient fermés et les ministres proscrits, on n'a que trop aperçu les rapides progrès du vice au milieu d'une jeunesse abandonnée : la génération qui fleurit en a ressenti les atteintes, et je l'appelle en témoignage de tous les dangers qu'elle a courus. Vous ne connaîtrez pas ces périls, heureux enfants, que nos maisons d'éducation rassemblent aujourd'hui : le chef auguste de l'empire a relevé les autels; il a placé le respect pour le culte parmi ses devoirs et les vôtres : tous les éléments du bien, toutes les pensées fortes se sont combinés pour donner à l'université impériale la stabilité des grandes institutions. Astre brillant levé sur un ancien horizon, elle présage à l'esprit

Hélas! ces doux accents, cette parole sainte
Ne purent de la terre abandonner l'enceinte ;
Le vent les dispersa : ce vœu de la vertu
D'un Dieu trop offensé ne fut point entendu :
Lui seul donne la force ; et le coupable Eugène
De sa faute bientôt devait porter la peine.
Rien ne l'avait changé (1) : souillant à son réveil
La pureté du jour, outrageant le sommeil,
Il ne mesurait plus la grandeur de l'abîme ;
Les remords avaient fui, chaque heure avait son crime (2).

humain de nouvelles conquêtes, et à la morale une perfection salutaire ; car la même main qui posera sur le front du talent la couronne de chêne ou d'olivier, préparera avant tout celle qu'attendent les bonnes mœurs, premier appui des empires, et plus utiles aux princes que les grands talents, qui ne servent souvent qu'à produire de grands coupables.

(1) Je conversais un jour avec l'un de mes plus illustres prédécesseurs, sur le penchant fatal que je cherche à combattre aujourd'hui : « Ne faites point, me dit-il, un grand outrage à » la nature humaine, en attribuant à sa dépravation des torts » qui ne dépendent le plus souvent que d'un vice de tempéra- » ment, ou d'une constitution physique altérée, qui laisse peu de » prise aux sages conseils de la morale et de la raison. » Je l'avoue, cette opinion de M. Dussaussoy appartient à la vérité. Il est des êtres pour qui les vertus sont bien difficiles, et qui sont assez malheureusement nés pour avoir à étouffer à chaque instant les cris de leurs passions tumultueuses. Mais cette circonstance funeste est-elle une raison pour leur refuser des secours, et ne devient-elle pas au contraire un motif pour réveiller en eux toutes les puissances de l'âme, qui seules peuvent lutter avec quelque espoir de succès contre une nature irritée ?

(2) Je ne dis rien que de vrai, je peins la nature. Cet excès de

Ses yeux caves, son front morne et décoloré,
Son regard loin de lui vaguement égaré,
Distinguant mal déjà les objets, leur distance,
Redoutant la lumière et sa douce influence;
Ses traits défigurés, leur affreuse maigreur,
Le plomb dans leurs sillons imprimant sa couleur,
Tout rendait de Corval le fils méconnaissable (1);

dépravation, je l'ai vu, et je croyais en avoir marqué le terme; mais un de mes amis, le docteur Martin le jeune, a ajouté à cet effrayant tableau un trait plus effrayant encore. « J'ai vu, me disait il, une femme, une mère de famille, périr dans la cinquantième année de sa vie, victime de tous les maux qu'elle devait à sa honteuse habitude. Au milieu de ses souffrances, pressée déjà par les approches de l'agonie, entourée d'un religieux appareil, sa pensée tout entière était pour le vice qui la tuait; et la mort, en suspendant l'effet de sa dernière volonté, n'arrêta que son dernier crime. »

(1) S'il s'élevait sur le front du coupable un signe connu, certain, qui dît à tous en le voyant, voilà l'ingrat, voilà le calomniateur, voilà l'auteur d'un larcin, voilà l'assassin de son ami, pense-t-on qu'il se trouvât un seul homme qui consentît à braver ce signe de réprobation, qui osât présenter dans la société un front ainsi taché par le crime? Ah! non, sans doute : nouveaux Caïns, les coupables fuiraient dans le fond des forêts, dans l'antre des animaux sauvages, et trembleraient encore d'y rencontrer des accusateurs. Et cependant le jeune homme vicieux lève impudemment un front souillé, un front dont tous les traits peignent la honte, et qui dit au regard le moins attentif : *Voilà le fils de l'impureté!* Ah! si l'œil d'un Dieu qui voit tout ne suffit pas pour éclairer vos ténèbres, jeunes coupables, reculez au moins devant la pensée de paraître au milieu de vos concitoyens comme des êtres immondes, et plus dangereux cent fois que le

Tout dévoilait en lui sa chute épouvantable.
Se soutenant à peine, incertain, chancelant,
Sous ses genoux courbés traînant un pied tremblant,
Il semblait au tombeau toujours près de descendre.
L'oreille s'étonnait de ne pouvoir entendre;
La bouche pour parler cherchait en vain des sons :
La mémoire oubliait ses plus simples leçons;
Et l'âme, sans ressort, toujours plus affaissée,
Ne pouvait concevoir ni rendre la pensée.
Quel remède opposer à des maux si cruels ?
Hélas ! peut-on deux fois animer les mortels (1) ?
Non; quand la vie entière est dans une étincelle,
Le souffle du talent ne peut plus rien sur elle.
En vain l'on appela ce savant renommé,
Respecté dans Lyon, de la Pologne aimé,
Qui pendant soixante ans de travaux et de gloire,
Soulagea nos douleurs, en écrivit l'histoire,
Et qui, nouveau Linnée, apprit à nos climats
Le prix des végétaux qui naissent sous nos pas (2).
Son art ne pouvait rien à des maux sans mesure,
Et cet art dut livrer Eugène à la nature.
La nature !... Ah ! dans elle il n'avait plus d'appui;

reptile dont le poison peut donner la mort, mais qui ne flétrit point l'âme.

(1) Il y a des maladies dans lesquelles on est presque sûr du succès des remèdes; mais celles qui sont les suites de l'épuisement volontaire n'entrent pas dans cette classe; et le pronostic qu'on peut en faire, quand elles sont parvenues à un certain degré, n'a rien que d'effrayant.

(2) Gilibert, savant botaniste et médecin de Lyon, appelé très jeune à la cour du dernier roi de Pologne.

Elle luttait en vain, tout espoir avait fui :
Le jeune infortuné qui l'avait outragée,
La montrait en mourant cruellement vengée.
Triste objet de pitié, de dégoût et d'horreur,
Spectre que par moments animait la douleur,
D'un être qui fut homme il n'était plus que l'ombre (1).
Sur la paille couché, dans un asile sombre,
De l'air qui l'entourait souillant la pureté,
Lui rendant le poison d'un air plus infecté,
Il cherchait l'aliment, et sa main défaillante
Le portait avec peine à sa bouche sanglante :
Et ce même aliment, bientôt contraint de fuir,
Quittait un faible sein qu'il ne pouvait nourrir.
Sa tête, malgré lui, constamment inclinée,
Au poids de la douleur semblait abandonnée.
Son corps tout ulcéré, fatigué du repos,

(1) Un père de famille conduisit son fils dans un hospice consacré au traitement des maladies produites par la débauche : il lui montra cette foule de malheureux rendus trop tard au repentir; il voulut qu'il observât en détail leurs honteuses blessures, leurs douleurs et le supplice non moins grand des remèdes. Le cœur du jeune homme se soulevait à cette image, et son front pâlissait. « Malheureux! lui dit alors son père, tu ne peux soutenir ce » spectacle, et tu imites ceux qui te le donnent. Va, cours, en- » fant de la débauche, cours te livrer à tes infâmes plaisirs; ta » place est là, les douleurs t'y attendent; je t'y verrai; tu mourras » de tes souffrances, et moi du désespoir d'avoir produit un fils » aussi coupable que toi. » Cette leçon ne fut jamais oubliée; le jeune homme qui l'avait reçue revint de ses égarements, et fut l'honneur de sa famille.

Se blessait sur lui-même et centuplait ses maux (1) :
Et le ver du cercueil, dans son horrible joie,
Devançait ses festins et dévorait sa proie (2).

(1) L'observation suivante aurait pu fournir beaucoup de traits au tableau que je viens de tracer.

« J'ai vu dans l'Hôtel-Dieu de Lyon, me disait mon excellent ami le docteur Parat, une bien déplorable victime de l'erreur que tu cherches à combattre. C'était un jeune homme de seize ans ; il offrait encore quelques traces d'une figure intéressante, malgré l'horrible maigreur qui avait réduit tous les muscles à l'impuissance de se mouvoir. La flexion des extrémités était devenue leur attitude constante ; et le corps, toujours couché sur l'un ou l'autre côté, s'était ulcéré dans les seuls points sur lesquels il pût trouver du repos. Ce malheureux avait contracté une sensibilité si vive, que tous ses organes en étaient blessés : un bruit léger déchirait son oreille ; son œil ne pouvait supporter qu'une lumière adoucie ; il souffrait pour demander à voix basse ce qui convenait à ses besoins ; et jusqu'au mouvement de la mâchoire et de la déglutition, tout en lui n'était que douleur. Il mourut peu de jours après son entrée dans l'hospice. »

(2) O vous pour qui j'ai peint ce tableau de la plus honteuse des infortunes, jeunes amis, ne croyez pas que j'en aie chargé les couleurs, je les ai prises dans la nature ; et vous-même peut-être ne savez déjà que trop combien mes pinceaux sont fidèles. Tout ce que j'ai dit, je l'ai vu. J'ai vu la longue agonie du coupable et l'inutile douleur d'un père. J'ai observé tous les degrés de la décomposition de la vie, depuis le premier jour qui la flétrit jusqu'à celui où le ver rongeur s'en empare ; et pour que vous n'en doutiez pas, pour que vous connaissiez bien quel sort est réservé à la persévérance dans le vice, lisez, lisez encore ces tableaux écrits par des médecins de tous les pays et de tous les siècles, qui en puisèrent, ainsi que moi, tous les sujets dans la nature.

Eugène, hélas ! vivait dans cet état cruel,
Quand, abaissant sur lui son regard paternel,
Dieu, par tant de douleurs vit sa faute expiée.
« Dans mon sein, désormais, qu'elle soit oubliée :
» Il a vécu, » dit-il. Et l'ange du sommeil,
Touchant les yeux d'Eugène, hâta ce grand réveil,
Où de tous ses liens l'âme enfin dégagée
S'élève dans les cieux, de son exil vengée.
Quels pleurs à ce trépas pouvaient être donnés?
Ah ! la tombe est un bien pour les infortunés.
L'ermite y déposa la dépouille mortelle
De celui que le ciel enlevait à son zèle :
Au sommet du Mont-Cindre il plaça son tombeau,
Le recouvrit de fleurs, l'entoura d'un berceau ;
Éleva près de lui ce signe tutélaire,
Cet arbre de la croix que le chrétien révère,
Et grava sur la pierre, indice du trépas :
« Passants, pleurez Eugène..... et ne l'oubliez pas ! »

OBSERVATIONS COMMUNIQUÉES

A M.-A. PETIT.

Le docteur Pugnet, si avantageusement connu par son *Traité des fièvres pestilentielles du Levant*, m'écrivait en date du 31 janvier 1809 : « M. ***, fils unique, âgé de vingt ans, éprouvait de violentes douleurs à la tête et aux lombes, un fourmillement incommode dans toute l'étendue du cou et du dos, une grande gène dans les mouvements qu'exige la respiration, un dérangement sensible dans les fonctions de l'estomac, un abattement complet des forces vitales et musculaires ; ses yeux étaient caves et éteints, son visage pâle et décharné, ses mains tremblantes, toutes ses articulations douloureuses ; il distinguait avec peine les objets, entendait très confusément, et n'exhalait que des soupirs. Ses jambes ne pouvaient plus le porter ; sa tête appuyée sur sa poitrine, et sa poitrine rentrant dans l'abdomen, faisaient saillir dans le milieu de son dos une gibbosité énorme ; enfin, un ample dépôt par congestion occupait son aine droite.

Je vis que je ne pourrais sauver cet infortuné : il avait épuisé toutes les ressources de l'art et de la nature ; mais je conçus le projet de le faire servir à la guérison d'un autre jeune homme à peu près de son âge, et beaucoup moins avancé en

consomption. J'espérais qu'en offrant aux regards de ce dernier un aussi terrible exemple, je parviendrais à écarter absolument le principal obstacle qui s'opposait encore aux succès de mes soins. Je prévins en conséquence les deux familles : les pères consentirent à ménager une entrevue entre les fils ; mais, ce qu'il était difficile de prévoir, c'est que la mort des deux jeunes gens en fut le résultat. Le moins malade fut si effrayé de ce qu'il avait vu, et si tourmenté par la crainte d'arriver au même degré de maladie, qu'il se précipita dans le puits de sa maison en y rentrant ; l'autre, auquel on eut l'imprudence de faire connaître cette fin malheureuse, en fut si troublé, qu'il succomba presque subitement à ses maux. »

L'*extrême accroissement de l'embonpoint*, dans une circonstance qui produit ordinairement le contraire, est assez remarquable pour noter les cas dans lesquels elle a eu lieu. Dans une discussion élevée à ce sujet dans le sein de la Société de médecine de Lyon, le docteur Gilibert fils, son secrétaire particulier, dit l'avoir remarqué dans un jeune homme, mais avec un état d'idiotisme absolu. Ces deux circonstances avaient également lieu dans l'observation communiquée par M. Richard, correspondant de la Société de médecine à Tarascon. Le malade, épileptique depuis l'âge de vingt ans, était devenu maniaque à la même époque. Pendant plus de trente années qu'il vécut enfermé, toujours en démence, il devint d'une

grosseur monstrueuse, malgré les habitudes vicieuses auxquelles il ne renonça jamais. Les cinq dernières années de sa vie, son état de stupidité était absolu ; semblable aux brutes, il n'en avait ni la prévoyance ni la propreté, et ne présentait sur son grabat qu'une masse informe de chair, dans laquelle on s'étonnait de voir les apparences de la vie et de la santé. Quelques suffocations, terminées et soulagées par un vomissement de sang, étaient le seul accident que l'on eût remarqué. Depuis deux mois, il était mieux, et la raison paraissait lui être rendue, lorsqu'il mourut subitement le jour qui suivit l'une des suffocations dont je viens de parler. Il était alors dans sa cinquante-cinquième année, et son embonpoint était devenu tel qu'il fallut huit hommes pour le porter en terre. Le même médecin avait ajouté à cette observation celle d'une dysentérie qui, rebelle pendant dix-huit mois à toutes les ressources de l'art, ne put être guérie que lorsque l'homme qui en était le sujet eut avoué son habitude fatale, et mis à exécution la promesse d'y renoncer.

M. Richard dit avoir vu le ramollissement des côtes et leur déformation portée au suprême degré.

M. Cartier, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, rapporta que la *danse de saint Guy* ne lui avait jamais paru plus rebelle et plus difficile à guérir que lorsqu'elle reconnaissait pour cause cet affaiblissement des forces physiques, à une époque

de la vie où la nature n'a rien de trop pour fournir aux progrès de l'accroissement et au développement des organes.

M. Buytouzac, ancien médecin de l'Hôtel-Dieu, dit avoir fait avec beaucoup de succès l'application d'un *traitement tonique et antispasmodique* chez un jeune homme de dix-neuf ans, parvenu à un degré de consomption déjà très grand, à en juger par le tableau suivant qu'il en traça. Le corps était desséché ; la faiblesse extrême dans les jambes et dans les genoux ; un fourmillement pénible se faisait sentir le long du dos ; la vue et les facultés de l'âme étaient affaiblies ; les vertiges étaient continuels ; le malade ressentait des douleurs dans la poitrine, et un feu accompagné d'une toux d'irritation. La voix était altérée ; il y avait de l'oppression, une difficulté de respirer continuelle, avec la sensation d'une tension spasmodique violente à la face et à la poitrine.

Le docteur Py, médecin de l'hôpital de Narbonne, communiqua à la Société de médecine de Lyon les deux observations suivantes :

Première observation. — Jacques... fut atteint d'un tétanos chronique. Après quinze jours de cette maladie nerveuse générale, qui portait pour symptôme le plus marquant une douleur aiguë aux deux yeux sans cesse en mouvement, le sujet entra dans une convalescence aussi longue que pénible, puisqu'il ne put quitter le lit d'un mois et

demi. Guéri du tétanos, mais non de l'habitude fatale qui le lui avait procuré, il vit naître une nouvelle série d'accidents. Sa tête éprouvait un tel degré de douleur habituelle, qu'en vertu de la sympathie établie avec les organes voisins, l'individu ressentait tantôt des tiraillements dans les deux orbites, accompagnés de vertiges, tantôt des angoisses et des anxiétés précordiales, qui le faisaient tomber en syncope à la suite de quelques efforts de vomissement. Le moindre travail soutenu qu'il voulut faire de son état de chapelier, comme la moindre marche ou le plus léger effort, déterminaient dans ses membres de telles crispations que tout son corps devenait insensible, au point de ne pas distinguer la douleur d'un violent froissement ni le contact d'un fer chaud. Jacques a survécu, ajoutait M. Py; mais au moment où j'écris, il souffre au haut de sa tête un froid continuel, qui augmente avec la canicule comme avec les frimas ; les cheveux de cette partie sont roides, douloureux, constamment redressés comme dans la plique, et versent du sang quand on les coupe. Un bourdonnement d'oreilles constant l'a presque privé de la faculté d'entendre; il ne peut arrêter la vue sur un objet sans que son œil se trouble; son corps est brisé, son imagination taciturne, et ses convulsions cérébrales habituelles.

Deuxième observation. — Un vieillard plus que sexagénaire joignait, à un amaigrissement affreux, une toux convulsive avec hoquet, portée à un tel excès, que tout le village entendait les hurlements

affreux que poussait depuis environ six mois ce malheureux vieillard. S'étant ouvert à moi sur les causes de cette étrange maladie, il ajouta qu'il avait joint à son déréglement l'usage des boissons spiritueuses, dans l'intention de relever des forces qu'il sentait lui échapper de jour en jour, et que cette double habitude vicieuse avait aggravé les convulsions du diaphragme et des voies aériennes, au point de convertir le souffle de la respiration en hurlements. Le grand Barthez résidait alors à Narbonne, et M. Py, dont il était l'ami, fut jaloux de lui ménager ce cas rare de consultation. Il pensa, comme ce dernier, que cette affection, qui offrait de temps en temps quelques intermittences, pour reparaître ensuite avec plus de force, n'était due qu'aux excès indiqués. Il conseilla deux méthodes de traitement à suivre, l'une pendant le paroxysme, l'autre hors des quintes de cette toux convulsive si suffocante, et ce fut en les suivant exactement pendant trois mois que ce vieillard, devenu plus sage, retrouva une santé qu'il croyait perdue sans retour.

Le docteur Morelot, médecin distingué à Beaune, m'écrivait que, sous ses yeux, deux jeunes gens destinés à l'étude de la médecine périrent de la *phthisie pulmonaire*, précédée dans l'un d'eux d'une hémorrhagie affreuse du poumon. — Une jeune fille de huit ans tomba dans un état de maigreur inquiétant ; les extrémités inférieures étaient agitées par des mouvements extraordinaires, qui

se communiquèrent bientôt aux membres supérieurs ; l'impossibilité de s'en servir devint absolue ; l'agitation était excessive dans les muscles de la face et des yeux ; l'enfant ne pouvait rester dans son lit, on était obligé de la tenir continuellement dans un grand fauteuil fermé devant elle. Le médecin qui la soignait crut que cette danse de saint Guy tenait à la présence des vers, et donna, mais sans succès, tous les médicaments propres à les combattre. Consulté à cette époque, le docteur Morelot crut y reconnaître les effets d'une mauvaise habitude, et en fut bientôt convaincu par ses recherches. Quelques conseils, une grande surveillance de la part des parents, l'usage des bains froids, du musc et du camphre, procurèrent une guérison radicale ; mais à onze ans, la jeune fille étant retombée dans les mêmes fautes, sa maladie reparut avec encore plus d'intensité, et ne céda qu'avec la plus grande peine aux moyens qui avaient si bien réussi la première fois. Deux ans après, cette demoiselle mourut d'une inflammation chronique du péricarde, qui avait décidé un accroissement si prodigieux du foie, que cet organe remplissait presque en entier la capacité abdominale.

J'ai eu, me disait le même médecin, la douleur de voir périr dans la consomption un de mes parents, âgé de dix-sept ans, d'une fort belle structure et de la plus heureuse espérance. Sa faiblesse et sa maigreur étaient extrêmes ; ses yeux ne voyaient qu'imparfaitement ; l'ouïe était conti-

nuellement troublée par des bourdonnements insupportables ; sa mémoire s'affaiblissait de jour en jour ; il éprouvait la constipation la plus opiniâtre, et la fièvre le consumait jour et nuit. Je n'éprouvai que trop sur ce malheureux jeune homme que Tissot, en proposant le quinquina et les bains froids comme spécifiques dans la consomption dorsale, a beaucoup trop généralisé l'application que l'on peut en faire : il est une foule de circonstances où ces moyens sont non-seulement inutiles, mais même dangereux ; et je dus peut-être à ma persévérance à les employer le chagrin de voir périr plutôt le jeune infortuné que je cherchais à sauver.

L'*hydrocéphale aiguë* est une maladie presque constamment mortelle, et les cas dans lesquels elle a pu naître par suite des habitudes vicieuses sont assez rares pour que je m'empresse de consigner ici l'observation qui m'a été fournie par mon excellent ami le docteur Martin l'aîné, ancien chirurgien en chef de l'hospice des vieillards de cette ville. — Le fils D..., âgé de treize ans, me fut présenté par son père dans le cours de 1802. Une maigreur excessive, un air de faiblesse et d'abattement, des yeux ternes et sans feu, me firent présumer, au premier aspect, que je voyais en lui une nouvelle victime des funestes habitudes, et ses réponses m'en donnèrent la certitude. Son pouls, lent et comme déprimé dans le cours de la journée, devenait serré et accéléré au moment où le soleil passait sous l'horizon. Sa tête, habituellement pe-

sante et inclinée sur sa poitrine, devenait le siége d'une douleur vive et profonde ; la pupille se dilatait, et la vue était troublée. A la fin de l'accès, il tombait dans l'assoupissement. Son estomac, affaibli, ne pouvait supporter aucun aliment ; son ventre était légèrement tendu, et ses urines, peu abondantes, exhalaient une forte odeur de foie de soufre. Je n'hésitai pas à porter un pronostic fâcheux, les signes de l'hydrocéphale aiguë me paraissant de la plus grande évidence. En effet, le jeune malade languit encore quelques jours, et malgré tous les moyens mis en usage, il périt, après avoir présenté la série des accidents qui se manifestent à mesure que l'eau s'accumule dans le cerveau.

Tous les observateurs ont remarqué l'influence funeste que les *yeux paraissent ressentir des coupables habitudes ;* mais je ne pense pas qu'aucun d'eux ait vu la cataracte due à une cause pareille. Un cas de cette espèce m'a été communiqué par mon savant et laborieux ami, le docteur Maunoir aîné, de Genève. Le sujet était dans la fleur de l'âge, et dans un état d'épuisement tel que l'on eût cru voir un spectre ambulant, et que l'opérateur sentit le besoin de rendre quelque vie à ce corps exténué avant que d'entreprendre aucune opération. Celle-ci ne fut donc pratiquée qu'après plusieurs mois de soins ; le malade souffrit peu, distingua tous les objets avec une netteté parfaite ; mais, après le troisième jour, la cornée perdit de

sa transparence, la conjonctive œdémateuse s'infiltra d'un sang pâle ; le malade voyait comme au travers d'un brouillard, et tout annonça que la vie manquait dans l'organe opéré comme dans la totalité de l'individu. Cependant la cicatrice de la cornée se fit, la pupille resta intacte et circulaire, et grâce aux soins qui lui furent prodigués, le malade a conservé la faculté de se conduire.

Ce n'est pas seulement sur la production des *maladies chroniques qu'influent les passions solitaires ;* elles contribuent quelquefois à la naissance des *maladies aiguës*, les aggravent et les entretiennent. Le docteur Valentin, médecin à Marseille, traitait, en 1790, une dame de condition pour une fièvre intermittente qui, plusieurs fois guérie, revenait toujours sous les divers types d'intermittence, et précédée par des frissons extrêmement longs et douloureux. Mon savant ami en témoigna plusieurs fois son étonnement à la malade, et reçut enfin d'elle l'aveu que des habitudes honteuses, auxquelles elle n'avait pu se dérober, quoiqu'elle fût épouse et mère, s'étaient réveillées plus fortement sous l'influence des irritations de la fièvre, et qu'elles devaient être accusées seules de la persévérance de cette dernière maladie. Un tel aveu mit le docteur Valentin sur la voie des succès, et il lui fut aisé, avec une femme d'esprit, de faire valoir toutes les ressources du sien, et de l'arracher à l'erreur qui l'eût perdue sans retour.

Un jeune homme âgé de dix-neuf ans, d'une

constitution scrofuleuse, fut reçu dans l'hôpital de Strasbourg pour un ulcère au pied avec carie. Dans le cours du traitement qu'on fit subir au malade, il se plaignit un jour d'une douleur pongitive au côté droit de la poitrine, près de la colonne vertébrale. Cette douleur s'apaisa par l'application d'un vésicatoire ; mais la suppuration de l'ulcère cessant tout à coup, les premiers symptômes du tétanos se déclarèrent, et leur accroissement progressif amena en peu de jours la perte du malade. A l'ouverture du cadavre, le docteur Lobstein, chef des travaux anatomiques de l'école de Strasbourg, trouva les os du pied cariés, et deux vers lombricaux dans les intestins grêles. Les ventricules du cerveau contenaient un épanchement d'eau, et le canal vertébral une tumeur qui le rétrécissait et comprimait légèrement la moelle de l'épine. En examinant attentivement cette tumeur, on trouva qu'elle était produite par un abcès qui contenait un pus épais, blanc et comme plâtreux. Le corps de la dernière vertèbre dorsale était détruit, et le nerf intercostal du côté droit était en contact avec la matière purulente. Ce malheureux jeune homme était tombé dans cet horrible état à la suite d'habitudes dont il avait ignoré le danger. (*Rapports sur les travaux exécutés à l'amphithéâtre d'anatomie de Strasbourg*, par M. J.-F. Lobstein, in-4, 1805.)

« Je ne puis vous écrire, me mandait de Bayonne le professeur Tournon, médecin de l'hôpital mili-

taire de cette ville, tout ce que je pourrais vous dire sur cette affreuse habitude, tant la corruption du siècle est grande ! Puissiez-vous, par votre ouvrage, présenter de bons moyens, et arrêter cette continuelle cause de la dégénérescence de l'espèce humaine ! C'est un beau sujet, mais bien délicat, surtout traité en langue française. »

« Je n'ai point eu l'occasion de faire d'observations particulières, et qui diffèrent de celles du docteur Tissot, m'écrivait, en novembre 1808, l'éloquent Fourcroy, membre de l'Institut, et à qui la science doit l'immortel ouvrage du *Système des connaissances chimiques*. Je suis seulement assuré que l'onanisme nuit infiniment à la mémoire, à l'intelligence, à la force et à la durée de la vie de ceux qui se livrent à ce vice dangereux. »

M. Pelletan, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, membre de l'Institut, m'écrivait dans le même sens, à la même date, et faisait aussi des vœux pour que l'art eût enfin à offrir à la jeunesse une leçon qu'elle pût recevoir sans danger.

Une lettre du savant professeur Portal, membre de l'Institut, contenait ce passage remarquable : « J'applaudis à votre projet de publier un ouvrage sur l'onanisme, qui cause tant de maux à l'espèce humaine. Quel est le médecin, dans une grande ville surtout, où les passions se touchent de plus près, qui n'en ait chaque jour sous les yeux les plus déplorables effets ? Combien d'individus meurent

phthisiques, de marasme, d'infiltration ou d'hydropisie? combien n'y en a-t-il pas qui sont rachitiques, épileptiques, imbéciles surtout, et qui jouiraient encore de toutes leurs facultés sans leur funeste penchant? J'en ai parlé sommairement dans mon ouvrage *sur la phthisie pulmonaire* (page 366), et dans plusieurs endroits de mon *Traité sur le rachitisme*, et de mon *Anatomie médicale* : mais je conçois que ce sujet, traité avec soin, et considéré sous le côté physique et moral, comme vous vous proposez de le faire, servira sûrement à diminuer le nombre des victimes, et fournira aux médecins une ressource de plus pour le traitement. »

Enfin, je terminerai ce tableau des suites fâcheuses de l'onanisme par les observations qui m'ont été communiquées par mon respectable maître, le professeur Sabatier, membre de l'Institut, chirurgien en chef de l'hospice des Invalides.

« Je voudrais, monsieur, m'écrivait-il, qu'il me fût possible de vous communiquer tous les faits remarquables sur l'onanisme qui se sont offerts à moi; mais je ne les ai point écrits, et il ne me reste à ce sujet, dans la mémoire, que des résultats généraux que voici. Cette malheureuse habitude entraîne toute sorte de maux après elle. Les plus fâcheux sont une sorte d'imbécillité, une nullité souvent absolue, et surtout des nodosités de l'épine, du genre de celles que Pott a décrites.

» 1° J'ai vu un assez bon nombre de jeunes gens des deux sexes, en qui les facultés intellectuelles paraissaient totalement manquer. Lorsqu'à cette sorte de fatuité il se joignait la pâleur du visage et une maigreur générale, et que les sujets en qui ces symptômes se montraient, étaient enclins au sommeil et à la paresse, je n'ai pas hésité à penser qu'ils étaient le résultat de l'onanisme.

» 2° J'ai souvent été consulté par des hommes effrayés de leur nullité, dans un âge où les passions doivent avoir le plus de force. Mon avis constant a été qu'ils fissent en sorte de se rétablir en suivant un régime analeptique, et en vivant dans l'éloignement absolu des objets capables d'agir sur leurs sens.

» 3° Ce que j'ai vu de plus terrible, et le plus fréquemment à la suite de l'onanisme, ce sont les nodosités de l'épine. Ordinairement elles avaient lieu à la région lombaire, et quelquefois aussi à la partie inférieure du cou. Mon opinion a quelquefois été regardée comme dénuée de fondement, attendu la grande jeunesse des malades ; mais j'étais instruit, par des aveux récents, que plusieurs s'étaient rendus coupables avant la sixième année de la vie, et une jeune fille de cet âge m'en avait fourni un exemple effrayant ; celle-ci ne put guérir, mais je ne puis douter que, dans plusieurs occasions moins pressantes, le changement de conduite des malades n'ait suspendu leur mal, et même ne les ait guéris comme ils pouvaient l'être, c'est-à-dire estropiés, ayant une bosse plus ou

moins forte, et une grande faiblesse dans les cuisses et dans les jambes. »

CONCLUSION DE M.-A. PETIT.

Quoique les maux dont je viens de présenter le tableau soient affreux, quoiqu'ils éludent souvent toutes les ressources de l'art le plus intelligent, ils ne sont cependant pas sans remèdes ; l'infortuné qu'ils accableront les demandera au médecin dépositaire de sa confiance, il ne me conviendrait pas d'en parler ; et le grand Tissot, peut-être, a diminué l'effet de ses utiles leçons, en laissant trop apercevoir les secours que l'art peut offrir aux maux qu'il vient de dépeindre. On doit se taire sur les ressources, lorsque l'idée de leur impuissance peut être encore un frein pour les coupables, car on redoute moins les maux dont on croit pouvoir guérir ; on marque pour le repentir la plus tardive des heures, comme si le jour où elle sonnera était assuré par le ciel.

Le seul remède à opposer à des maux qui ne subsistent que par la volonté, doit être d'en indiquer les dangers ; si je l'ai fait, si le jeune homme qui me lira rougit de sa conduite, s'il frémit de ses périls, s'il s'arrête devant le précipice entr'ouvert sous ses pas, j'aurai rempli mon devoir, et prescrit le seul traitement qui convienne à l'âge où la raison peut se faire entendre. Car je ne puis regarder comme de vains secours cet effroi salutaire né de l'idée d'un douloureux avenir, cette

pensée de la honte empreinte sur un front coupable, ee souvenir de l'honneur et de la vertu réveillé dans une âme égarée, ce fantôme de la gloire menaçant d'en éteindre le flambeau, cette puissance de la religion appelée au secours de la faiblesse, ces infirmités aeeumulées sur une innoeente postérité, eet épuisement physique, cette impuissance morale, ce désespoir d'une famille et d'un père, ees malédictions de l'amitié souillée par de honteux exemples, cette terreur de la contagion épouvantant les mères, cette lassitude de la vie, ces eris du remords, etc. De pareils tableaux ne seront point offerts sans sucéès au jeune homme dont tous les prineipes ne sont pas corrompus, et son retour à la vertu prouvera peut-être que je ne me suis pas trompé dans le choix du remède.

Si cependant le crime devançait cette époque de la vie où la raison peut le connaître, s'il était deviné par l'innocence même, alors il ne serait plus que l'erreur d'une nature abusée par un éveil précoce : la eontrainte physique deviendrait le seul remède à offrir ; les mains de l'innocence, comme eelles de l'insensé qui se blesse, devraient être eondamnées à l'impuissance de nuire, et pour la première fois l'humanité applaudirait aux liens dont elles seraient ehargées.

FIN.